TOUDJA, par Jules Roy

(pp. 14-15)

L'EXPRESS

1,25 NF

6 OCTOBRE 1960. — N° 486

L'APPEL

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

(pp. 7-8)

(Agip.)

M. MICHEL DEBRE, PREMIER MINISTRE *(voir pp. 9, 10, 11.)*

« Oui, vous êtes sergent, monsieur, et très-sergent. »

(Racine - « Les Plaideurs ».)

où
PECUS
Inek-nouh
Moi-la-Corde
construit
la Pyramide
de Khéops

premier chapitre des
AVENTURES DE PECUS
la nouvelle œuvre de
JEAN DUCHÉ
le célèbre auteur de
L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A JULIETTE
et de
L'HISTOIRE DU MONDE
dont

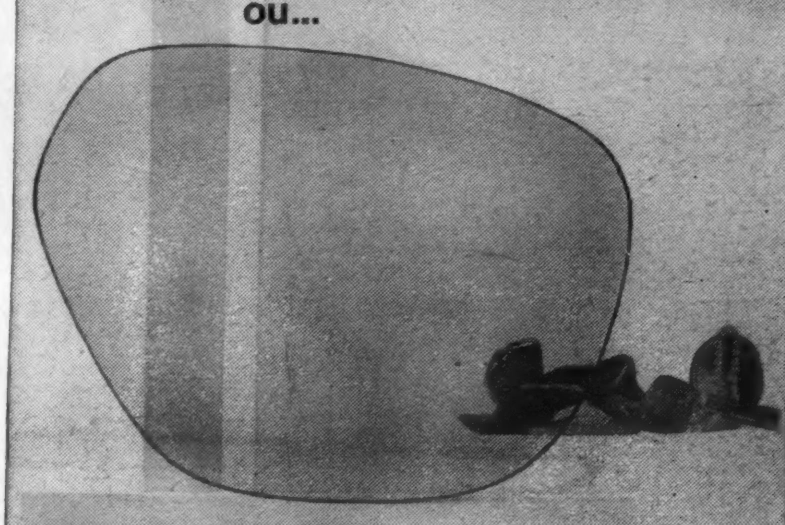
MIROIR DE L'HISTOIRE

s'est assuré la publication régulière
à partir du numéro d'Octobre qui vient de paraître
Entre autres articles au sommaire :

- HUDSON LOWE CONTRE NAPOLÉON
- LA JEUNESSE VAGABONDE DE HITLER
- LE SOULÈVEMENT DES DERVICHES
- LES AMOURS PERDUES D'EDGAR POE

En vente partout : 1,50 NF
et au 61, rue de Vaugirard, Paris 6e

préférez-vous
porter des «double foyers»
ou...



...un verre comme celui-ci?

Avouez-le, porter des verres double foyers ne vous enthousiasme pas ; et vous préfereriez bien sûr porter un verre comme celui-ci. Vous ne remarquez rien sur ce verre, il est lisse et tout d'une pièce, pas de pastilles apparentes comme sur les verres double ou triple foyers, et pourtant il remplit (et au-delà) le rôle des verres double foyers.
Les plus grands ingénieurs français de l'optique ont travaillé pendant 8 ans pour mettre au point Varilux, le premier verre à variation de foyer progressive.
Avec Varilux, l'accommodation de l'infini au plus près est immédiate, naturelle, progressive, sans rupture.
Vous oubliez aussitôt que vous êtes presbyte et vos amis, eux, ne peuvent pas s'en douter.
Votre opticien spécialiste connaît parfaitement les possibilités de Varilux. Il vous donnera bien d'autres détails qui vous intéresseront. N'hésitez pas à lui rendre visite.

photo hollenstein

Les verres Varilux une production de la Société des Lunetiers, sont en vente chez les opticiens-spécialistes.

quand vos yeux sont en cause : SXL **varilux**

Synergie 444 Vx 16

PETITES ANNONCES

29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL. 19-60
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI

Institut Etudes de Marchés complète son équipe **d'ENQUETEURS (TRICES)** expérim. Emploi plein temps ou temps partiel. S'adr. ou écr. CENTRE d'INFORMATION et de Recherche économique, 12, rue Strasbourg (10e)

SOCIOLOGUE INDUSTRIEL
35-45 ans, recherché par très importante Société pour étude problèmes humains et gestion services sociaux. Ecrire avec C. V. détaillé en indiquant rémunération demandée à n° 35.036 CONTESSE Publicité, 20, avenue de l'Opéra, Paris (1er) qui transmettra

Agence de PUBLICITE demande **J. F. 20-30 ans** bonne présentation, excellente dactylo, pour poste secrétariat-réception. Prendre rendez-vous en téléphonant à BAL. 27-22

DACTYLO rapide, ordonnée, connaissant dictaphone, 5 x 8, 13e mois. Se présenter R.P., 25, rue Marbeuf, PARIS (8e). 3e gauche, le 6 entre 8 h. 30 et 12 h. 30.

COURS ET LEÇONS

INGENIEURS, élèves de l'école CENTRALE donneraient cours particuliers en MATHS, PHYSIQUE CHIMIE. S'adr. Bur. des Elèves, 1, r. Montgolfier, Paris-3e. Tél. : TUR. 38-96, perm. 10 h. à 16 h.

HOTELS ET PENSIONS

MEGEVE, altitude 1.113 m. Station des 4 saisons HOTEL MONT-BLANC ★★★ Tél. 0.02, 0.03, 0.04 Ouvert toute l'année. Forfait 15 jours T.C. à partir de 495 NF. Direction : G. BOISSON

VACANCES D'HIVER

Séjour de neige pour enfants de 7 à 14 ans. ASSOCIATION « VACANCES ET MONTAGNES » Org. : D. NIARFEIX, 5 bis, pl. J.-Mermoz, Montfermeil (S.-et-O.). Tél. au 927.43.51 de 10 à 12 h.

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles - WAG. 04-89

APPARTEMENTS (Vente)

Bd SAINT-GERMAIN Propriétaire vend STUDIO 60 m2. Cuisine, bains, débarras, parfait état. ELY. 93-47.

PROPRIETES (Vente)

Vends **BELLE MAISON** gr. terrain, arbres fruit. LE CHESNAY. S'adresser Agence du Centre, 17, rue Hoche, à Versailles. Tél. 950-21-67

IMMOBILIER

P. MASSONI
21, rue Lesueur (16e)
APPARTEMENTS
LOCATIONS VIDES ET MEUBLEES
VENTE GRAND CHOIX QUARTIER RESIDENTIEL
KLE. 11-37

TRAVAUX A FAÇON

VOS VETEMENTS retouchés, rectifiés par tailleur SIMON, 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

DIVERS

VOYAGE AMERIQUE CENTRALE à bord ex-thonier 40 tx de mai 61 à juin 62 cherche co-équipiers susceptibles quote-part frais expédition. J. VENARD, 16, rue des Martyrs, PARIS. Tél. LAM. 82-65.

VENTE A VERSAILLES

Me BLACHE, Commissaire-Priseur en son Hôtel Rameau à VERSAILLES
5, rue Rameau
Tél. 950-55-06 et 950-71-29
Vente dimanche 9 octobre à 14 heures
TABLEAUX des MAITRES CONTEMPORAINS et de la fin du XIXe SIECLE
Expo samedi 8 octobre de 9 à 18 heures

Courrier

Citoyens ?

Croyez-vous que l'on puisse encore parler de citoyens français ? Oui, je suis sévère, mais n'ai-je pas raison ? J'ai été choqué lorsque, arrivant à Paris en permission, j'ai constaté que ces « citoyens » vaquent à leurs multiples occupations comme si cette maudite guerre qui brise la vie des individus et celle de la nation n'existait pas. Alors, s'il y a des mercenaires, il n'y a plus de citoyens conscients et qui se sentent responsables et j'ai peur, même, que bon nombre de ceux qui vous lisent n'aient pas la trempe que vous leur prêtez.

C. R.,
Appelé du contingent,
Rabat-Salé (Maroc).

La Nation, l'Armée

Un mal profond paralyse toute la gauche : le nationalisme. Etant donné que la France est en guerre depuis vingt ans, il y a une idole à laquelle sacrifient *tous* les partis, *tous* les hommes politiques, *tous* les journaux : l'Etat-Nation.

Une tradition complémentaire — et bien française — aggrave la chose : depuis l'affaire Dreyfus, c'est l'Armée qui détient le monopole de la bonne attitude patriotique. Quiconque la critique, outrage la France, celle de Jeanne d'Arc, de Richelieu, de Pétain et de de Gaulle.

Rappelez-vous, J.-J. S.-S., vous-même avez été obligé de lui donner des gages, au temps de votre « séjour » en Algérie. Vous avez dû faire une *brillante* campagne, être un *brillant* officier pour pouvoir suggérer — avec précautions — que ladite campagne était ignoble, que les brillants officiers tournaient de plus en plus aux fascistes. Il vous fallait endosser le rôle du guerrier lucide et amer — guerrier quand même.

A l'heure actuelle — et votre dernier éditorial, qui prend des risques mesurés, le prouve — on ne peut lutter efficacement qu'en restant dans ce domaine mental. Il faut montrer et répéter que l'Armée est une faction, un parti qui intrigue, qui complote, qui *trahit*. L'Armée sabote la Nation.

L'aide au F.L.N. (un *autre* nationalisme lourd de sottises et de violences futures), c'est autre chose, que je n'approuve pas ni vous non plus.

Entre les extrêmes qui s'exaspèrent, cette attitude va être difficile à tenir et à défendre. Je participe naturellement à la campagne que vous lancez.

Je vous assure de ma très chaleureuse sympathie et de mon appui.

P. V.,
Thiais (Seine).

Des milliers

Je tiens à vous dire que je partage vos opinions en ce qui concerne la guerre d'Algérie.

Mais à ce sujet, ne pensez-vous pas que le plus important est d'agir ? Ne peut-on protester, organiser des réunions, faire signer des pétitions ou un référendum pour une trêve en Algérie ?

Si 121 intellectuels français ont signé une pétition en faveur de l'insoumission, des milliers et des milliers d'hommes et de femmes ne peuvent-ils tout simplement demander l'arrêt de cette guerre d'Algérie et une trêve immédiate ?

Mme Cambazard,
Mère de famille, deux enfants,
Chatou (S.-et-O.).

J'en reviens

Etudiant, revenant d'un stage d'information de deux mois en Algérie, je vous écris pour encourager votre journal dans la lutte qu'il mène contre cette impitoyable guerre d'Algérie.

Là-bas, j'ai surtout fréquenté les musulmans. J'ai pu me rendre compte des souffrances qu'ils endurent chaque jour. J'ai assisté pendant plusieurs nuits à des fouilles de gourbis avec des U.T. dans le quartier d'El Biar. J'ai vu passer à tabac, et sérieusement, des gosses de quinze ans devant toute leur famille, pour le simple fait qu'ils ne s'étaient pas levés assez vite après l'irruption des gendarmes. Et, chaque soir, les mêmes faits se répétaient...

J'ai pu ainsi admirer le témoignage de Jules Roy. Il restitue bien l'ambiance de là-bas. Il n'est même pas besoin d'aller à Rovigo pour ne pas se sentir en sécurité. Des gendarmes nous ont montré, à moins de 8 km du Q.G., des grottes, des souterrains où se cachent des rebelles, où ils soignent leurs blessés.

J.-P. Connan,
Pontivy.

→

Chère la moquette ?... ...NON !

Les « MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE », premiers grossistes français au service des particuliers, s'engagent à recouvrir toutes pièces jusqu'à

3 m. X 4 m.

d'une moquette « CONFORT-M.C.F. » pure laine garantie, coloris au choix (épaisseur avec le feutre : 12 mm.) pour

89 NF et 12 versements de 38 NF

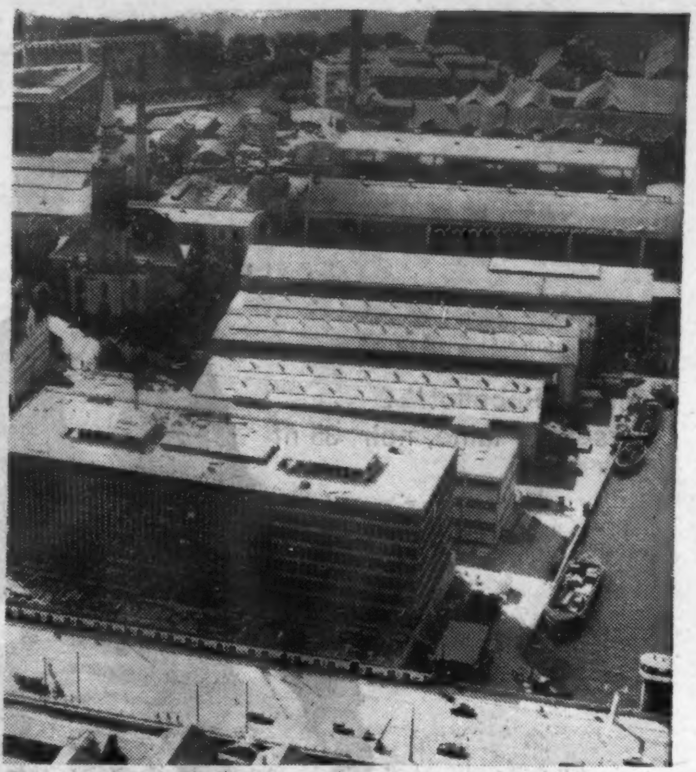
Sensationnelle réussite qui permet à toute maîtresse de maison d'obtenir le confort tant désiré, l'élégance et l'intimité de sa demeure

Renseignez-vous DIRECTEMENT aux
M.C.F. 16, rue Logelbach-17e WAG. 77-80
Ouvert également lundi, samedi (Monceau)

SOLUTION DANOISE

au problème de la construction navale

Un ensemble de production rationnel aux chantiers Burmeister & Wain



BATIMENTS NEUFS A CHRISTIANSHAVN

L'immeuble administratif au premier plan, une série d'ateliers modernes et, au fond, le nouveau hall d'essais où trois moteurs de 25.000 chevaux peuvent être montés simultanément.

Le 24 août, le cargo « Sea-Isle », type « Liberty », entrait en cale sèche aux chantiers Burmeister & Wain, à Copenhague, pour être allongé de 16 m. par adjonction d'une section centrale. Opération courante de « chirurgie navale », mais aussi premier emploi d'une nouvelle installation maritime qui est l'un des éléments essentiels d'un programme de modernisation de près de 120 millions de nouveaux francs.

Penhoët-B. & W., Mitsui - B. & W... C'est ainsi que l'on désigne par exemple les moteurs Diesel conçus par la firme danoise et construits sous licence dans seize pays différents, y compris l'U.R.S.S. et la Pologne, par d'autres entreprises ; avec le dernier en date, Ansaldo en Italie, le nombre des licenciés de B. & W. atteint vingt-sept. Ce groupement, avec les ateliers de Copenhague eux-mêmes, est le plus important du monde en matière de fabrication de gros moteurs Diesel : la production de l'an dernier a représenté un total d'environ 1 million de chevaux de puissance effective. Voilà qui suffirait à un renom universel, mais B. & W., la plus grande entreprise industrielle du Danemark (10.000 ouvriers et employés, 287 millions de NF de chiffre d'affaires en 1959, dont 67 % au titre d'exportations), restent un chantier de construction de navires. Quelques-uns des derniers construits, dont on peut voir actuellement les maquettes au Salon nautique international, ont une fois de plus attiré l'attention des milieux spécialisés, tels le « Belvera », de 15.250 t., conçu pour le transport des automobiles entre l'Europe et les Etats-Unis, ou le « Domino-Crystal », de 9.500 t., transporteur de sucre en vrac, équipé de grues mobiles qui déchargent 8.000 t. en 19 heures.

C'EST la recherche qui, dans le domaine des moteurs Diesel, a fait le succès de B. & W. La firme qui construisit en 1912 le premier navire à moteur Diesel du monde, et dont le nom est resté associé à celui de Rudolf Diesel lui-même, mettait au point en 1952 la suralimentation par turbo-soufflantes, fabriquait en 1959 un moteur de 840 mm. d'alésage développant 2.100 chevaux par cylindre — soit l'énorme puissance effective, en service normal, de 25.000 chevaux. Le dernier progrès révolutionnaire est ce qu'on peut appeler la « double suralimentation » qui, grâce à une augmentation de la pression moyenne indiquée de 8 kg/cm2 à 9,5 kg/cm2, procure un gain de 65 % par rapport à un moteur identique non suralimenté. Les moteurs du type le plus puissant dont B. & W. et leurs licenciés ont reçu commande représentent déjà 200 cylindres et 400.000 chevaux.

Or des progrès tout aussi sensationnels étaient possibles dans la construction des navires. Un programme de modernisation et d'extension, voilà qui surprend au moment où la construction navale souffre d'un excédent de capacité de production sur le plan mondial. Mais cela ne change rien au fait évident que, plus difficiles sont les conditions du marché international, plus nécessaire est l'abaissement des prix de revient par amélioration des méthodes de production. Encore fallait-il que cette amélioration fût décisive ; cela impliquait des investissements considérables, devant lesquels B. & W. — qui naturellement ne reçoivent pas de subventions — n'ont pas reculé.

Tous les grands constructeurs de moteurs n'ont pas, comme B. & W., la possibilité de les installer et de les essayer eux-mêmes à bord de navires qu'ils construisent. Tout progrès dans la fabrication des moteurs Diesel est ici d'un profit immédiat pour la clientèle des armateurs, sur le plan technique et économique. Dans ce domaine, B. & W. viennent de reconstruire leurs ateliers de Christianshavn, où a été érigé un nouveau hall d'essais, long de 91 m., large de 24,4 m., haut de 28 m. Le banc d'essais, qui s'étend sur toute la longueur du hall, permet le montage simultané de trois moteurs du type le plus grand. Il est équipé d'un dynamomètre extrêmement puissant (poids : 80 t.) et comporte des ponts roulants à deux niveaux : en haut, un pont de 100 t., au-dessous, deux de 35 t. Chauffage par chaleur radiante, silencieux spéciaux, parois de verre : tout a été prévu pour améliorer les conditions de travail.

Pour le montage des coques, le chantier de l'îlot de Refshale, face au port de Copenhague, a été agrandi de manière spectaculaire : le terrain a été gagné sur l'eau, dans le Sund, et là se situe la nouvelle cale sèche de 240 m. de long qui constituera, avec ses ateliers de préfabrication, un ensemble de construction où seront appliquées des méthodes révolutionnaires.

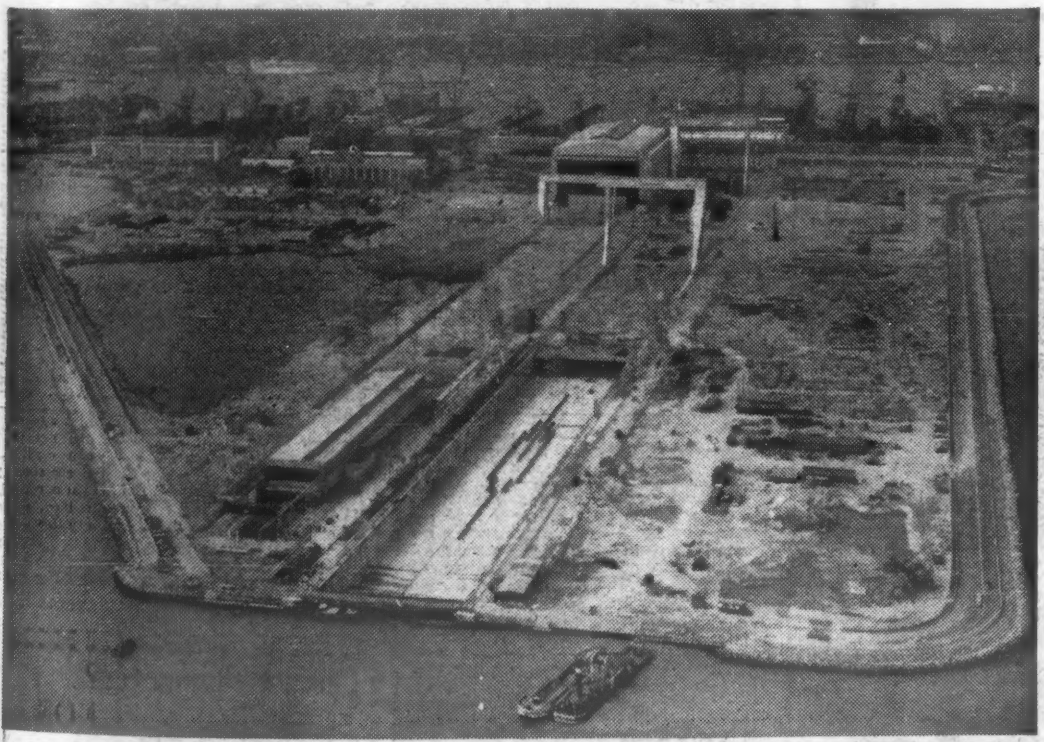
Les dimensions de cette cale permettront le montage de navires atteignant 70.000 t. de port en lourd. On construit certes des pétroliers plus importants, qui dépassent 100.000 t. et ne peuvent passer par Suez, même sur lest. Mais pour longtemps ils resteront l'exception, car ils posent des problèmes d'emploi que ne compense pas toujours le faible sucroît d'économie sur le coût du transport par tonne de pétrole. Il était préférable de calculer les installations en fonction des plus grands navires couramment construits — sans d'ailleurs qu'il soit indispensable d'utiliser toujours la cale au maximum de sa capacité : les premières « constructions neuves » réalisées seront d'ailleurs des pétroliers de 40.000 à 45.000 t. La place reste libre pour une deuxième cale sèche, dont les dimensions pourront être déterminées selon les besoins du moment.

La construction en cale sèche, plutôt que sur plan incliné, simplifie les problèmes de montage, supprime le lancement — d'autant plus délicat et coûteux que les navires sont plus grands — mais surtout s'intègre dans une organisation d'ensemble extrêmement efficace. Grâce à des moyens de levage exceptionnels les sections préfabriquées mises en place pourront atteindre le poids jamais égalé de 600 t. L'assemblage final des grands éléments préfabriqués, au nombre de dix à trente-cinq seulement, ne durera que quatre à six semaines, la majeure partie du travail étant effectuée sous abri : avec les anciennes méthodes, 20 % des heures de construction étaient employées dans le parc à tôles et dans les ateliers de formage et de tôlerie, 34 % pour la soudure et 46 % pour le montage sur cale ; désormais 16 % seulement du temps de travail seront employés au bassin de construction. La cale permettra l'embarquement de l'appareil propulsif en cours de montage, les sections préfabriquées pourront être préparées à l'avance et simultanément, stockées jusqu'à utilisation au moment le plus opportun, et le navire, au moment de sa mise à l'eau, sera presque prêt à être livré. B. & W. pourront ainsi doubler leur production, et ici rapidité égale économie. Construction à la chaîne ne signifiera d'ailleurs pas standardisation systématique, B. & W. restant fidèles à leur politique d'offrir aux armateurs des navires répondant à leurs exigences particulières.

Cette modernisation radicale des méthodes de production n'entraînera pas une réduction d'effectifs du chantier, mais au contraire une augmentation et une promotion de manœuvres en ouvriers qualifiés, soudeurs par exemple.

Enfin, le programme de B. & W. a également comporté la construction d'un vaste immeuble administratif et social et l'agrandissement de l'atelier des arbres-manivelles, où peuvent être fabriqués des arbres atteignant 200 t ; dans ce domaine, B. & W. peuvent exporter la moitié de leur production.

Sur tous les plans a été ainsi accompli un effort sans précédent. Une qualité de fabrication exceptionnelle, des prix de revient abaissés, voilà la solution courageuse au problème de la construction navale que B. & W. ont choisie.



UN NOUVEAU CHANTIER GAGNE SUR LA MER.

Dans le Sund, à l'est du chantier existant de B. & W., a été gagnée par remblayage sur la mer une surface de 24 hectares pour la construction d'un chantier entièrement neuf, dont la pièce maîtresse est la nouvelle cale. Longue de 240 m., large de 38 m., profonde de 9 m., elle convient aux pétroliers de 70.000 t. Elle est équipée de puissantes pompes d'assèchement, de réseaux d'air comprimé, oxygène, acétylène, de câbles de soudure, d'une pompe d'essai des caissons et citernes, etc. Le front de mer a été dragué à une profondeur suffisante pour que la cale puisse faire office, éventuellement, de forme de radoub (le chantier dispose déjà d'une autre cale de réparations pour navires de 40.000 t.). On distingue les deux énormes grues-portiques d'une force de levage de 300 t. chacune, qui serviront au transfert des sections préfabriquées en provenance d'un hall de montage d'une hauteur de 60 m. A gauche, deux autres grues-portiques de 120 t. desserviront les deux ateliers de soudure : l'un, de 100 m. de long, 17 m. de large et 15 m. de haut, à côté de la cale, pour la confection des éléments plans, et l'autre, au fond, atteignant 114 m. de long, 52 m. de large et 40 m. de haut. Tout cet ensemble, malgré ses dimensions impressionnantes, est « ramassé » dans le minimum d'espace et constitue une chaîne rationnelle qui évoque — mais à une tout autre échelle — la construction automobile. Un deuxième ensemble, cale et ateliers, pourra être construit ultérieurement.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par Burmeister & Wain France, S.à.R.L. 26, rue de la Pépinière, Paris-8e.

PUB. DUFAYEL

Gilet "Raboliot"
jersey de laine, noir 35 nf

Pantalon lacé
velours côtelé 52 nf

LA CHASSE

Le plus vieux sport du monde inspire le style le plus jeune de Paris : les 20 ans font l'ouverture.

Au cours d'une battue, on a pu croiser :
- *le gilet Raboliot (35 NF) ;*
- *le pantalon de velours lacé (52 NF) ;*
- *le scooter-coat assorti (110 NF) ;*
- *les bottes souples (45 NF) ;*
- *les bonnets tricotés (15 NF) ;*
- *les gros pulls à col boule (45 NF) ;*

Le soir, au rendez-vous, le dîner de chasse réunissait :
- *la chemise à dessins provençaux (45 NF) et le pantalon de velours classique (52 NF) ;*
- *la longue chaîne dorée (à partir de 4 NF) sur un pull noir, etc., etc.*

L'horoscope quotidien

Valable pour toute la saison. Epoque exceptionnellement faste pour les natives de tous les signes, à condition qu'elles surveillent leur style et choisissent le 20 ans. Tous les thèmes sont dominés par l'idée de jeunesse et de bien-être.

AVIS

A l'occasion du premier anniversaire du rayon 20 ans, les Galeries Lafayette informent leur clientèle :

ART. 1. — Que le rayon 20 ans, créé par elles, est unique à Paris.

ART. 2 — Que 20 ans n'est pas seulement un âge, mais un style.

ART. 3. — Que la nouvelle collection 20 ans est... plus 20 ans que jamais

ART. 4. — Que la visite du rayon 20 ans est, pour toutes, ab-so-lu-ment obligatoire

galeries Lafayette

style 20 ans

Courrier

Thierry Maulnier, orfèvre

Thierry Maulnier reproche à Sartre de faire de l'armée française « quelque chose comme l'héritière et la continuatrice de l'armée hitlérienne des années 40 » et sa pure et belle conscience se hérisse devant ces atteintes portées au moral de l'Armée.

Il n'est peut-être pas mauvais de rappeler que le même homme qui compare aujourd'hui J.-P. Sartre à J.-H. Paquis écrivait en 1938, dans sa préface à « Troisième Reich », du nazi Moeller von den Bruck : « Supposons que le national-socialisme exprime dans sa forme la plus directe et la plus agressive cette inimitié héréditaire (entre la France et l'Allemagne), fatale, prédestinée. Ce ne serait pas là une raison pour nous laisser aller contre lui aux basses insultes de l'incompréhension et de l'épouvante, dont abusent nos pacifistes exaspérés. Le visage de tels adversaires doit être étudié sans mépris et sans crainte ; comme on mesure l'adversaire sur le terrain, virilement. En face de certains problèmes ils ont pris une attitude analogue à la nôtre... Même si nous devons être séparés de la nouvelle Allemagne par un conflit contre lequel aucune fraternité ne saurait prévaloir, il nous paraît opportun de dire avec tranquillité que nous nous sentons plus proches et plus aisément compris d'un national-socialiste allemand que d'un pacifiste français. »

Il est très symbolique de voir « Le Figaro » choisir l'apôtre de la fraternisation franco-nazie et le préfacier de Moeller von den Bruck pour comparer Sartre à Hérold Paquis et Fidel Castro à Hitler. Thierry Maulnier est orfèvre.

J.-J. MARIE.
Vincennes.

Celle de 40 !

Je viens de lire dans le courrier la lettre de J. K. Algérie, et moi aussi j'ai fait partie des angoissés. J'en suis, Dieu merci ! revenu, ainsi que mon frère, mais j'y ai perdu trente camarades. Je n'ai jamais cessé depuis un an, date de ma libération, de penser à ceux qui sont là-bas et j'ai essayé de faire comprendre à tous ceux qui me parlent de l'Algérie le *calvaire* (car c'est le mot exact) des jeunes du contingent qui sont là-bas, et j'espère que si tous ceux qui en reviennent faisaient comme moi, l'opinion française serait bouleversée.

J'ai perdu deux ans et demi de ma jeunesse, j'ai été obligé de recommencer mes études pour reprendre ma place et la seule consolation que l'on me dit : « Nous avons fait celle de 40 ». Mais celle de 40 n'était pas la même chose !

M. F.,
Tours.

La palme du martyr

Permettez à un ancien « sous-lieutenant en Algérie » de poser des réserves quant aux possibilités de résistance que peuvent déployer les jeunes, même épaulés par l'opinion publique.

La tâche que vous attendez d'eux s'annonce très lourde. Ceux que j'ai connus n'avaient sans doute pas conscience de participer à une croisade. Chacun d'entre nous possédait la recette personnelle qui éludait le problème et donnait bonne conscience à peu de frais.

La jeunesse du contingent est un autre facteur avec lequel il faut compter. Vingt ans, c'est jeune pour la palme du martyr que vous leur offrez, alors qu'après tout, la guerre, c'est un sport, cruel sans doute, mais très excitant lorsqu'on a bon pied, bon œil et le front solide.

M. R.
Dunkerque.

Le parrainage des jeunes soldats

L'appui aux jeunes soldats proposé par J.-J. S.-S. me paraît une très bonne idée. Pour ma part, je corresponds depuis un an avec un jeune ouvrier du bâtiment et j'essaie de lui expliquer certaines choses entre deux petits mandats et des envois de livres ou d'hebdomadaires tels que « L'Express »... Je vais lui recommander la Fédération des Anciens d'Algérie.

H.-L. DAUVERGNE.
Nice.

[*L'adresse de la Fédération des Anciens d'Algérie est 17, rue Edouard-Manet, Paris. Tél. : POR. 00-12.*]

Il vivra

Nous devons nous tenir prêts à toute éventualité car nous n'accepterons jamais un coup d'état militaire.

Restons unis autour de « L'Express » car nous ne voulons pas qu'il meure et je suis sûr que, grâce à l'attachement de tous ses lecteurs, il vivra.

GÉRARD BINET.
Paris.

Au déclin de la vie

Au déclin de la vie, atteint de surdité, et conséquemment en marge de la société, j'évoque les souvenirs du temps de l'Affaire Dreyfus, quand j'avais vingt ans.

Mon fils m'ayant mis sous les yeux votre journal dont j'ai senti l'esprit large et généreux, les idées de justice et de liberté de ma jeunesse se sont réveillées en moi.

Je ne puis plus rien que m'abonner à « L'Express », auquel j'adresse mes vœux sincères de prospérité.

M. MOREAU,
Villeneuve-sur-Yonne.

[*De nombreux lecteurs continuent à nous envoyer des contributions financières à la suite de notre dernière saisie, et en prévision des risques que court « L'Express » chaque semaine. En leur disant encore ici toute notre reconnaissance, nous leur demandons de bien vouloir accepter de nous aider de la seule manière qui soit efficace : souscrire un abonnement à « L'Express ». Car c'est ainsi qu'ils pourront être tenus informés, quels que soient les évènements et quelles que soient les mesures contre nous : nous en prenons l'engagement. Il suffit de découper le bulletin ci-dessous et de l'envoyer au* Service abonnements de « L'Express », 29, rue de Marignan, Paris (8e).]

M. ....

Adresse : ....

....

désire souscrire un abonnement d'un an à « L'Express », donnant droit au service de la « Lettre d'informations confidentielles ».

Je vous envoie ci-joint la somme de

50 NF. (France) — 60 NF. (Etranger)

— par chèque
— par virement à votre C.C.P. 7378-19 Paris.

Signature.

Mots croisés n° 260

HORIZONTALEMENT. — 1. Evoque doublement un bureaucrate sournois. — 2. Presque aussi en vue sur le sable que sur le plateau. — 3. Remplace, plus ou moins bien, un modèle d'impassibilité. Indication fréquente sur une caisse, qui, parfois, ne serait pas moins utile, pour un tableau. — 4. Combat la douceur. Façon d'éclairer. — 5. Baignait Turin, bien avant l'installation de la Fiat et des fabriques d'apéritif. — 6. Baquets dont il ne reste aujourd'hui que le diminutif. Font fermer la bouche. — 7. Double, plus fréquent à la fin d'un mot qu'au début. Son inclinaison révèle un certain penchant. — 8. Ne fit pas preuve d'une activité fiévreuse. Désinence de noms d'appareil. — 9. Préparée avec amande et sucre. — 10. Loin du cafard et du stress.

VERTICALEMENT. — I. Est fait pour tuer un ennemi très provisoire, mais qui sait se venger. — II. Plus haut, conventionnellement. — III. Bordelais, qui devint pontife en Italie. Ne se met pas devant un simple duc. — IV. Permet de couper court. Sut habilement profiter de la troisième dimension. — V. Bienheureux Français, dont plus d'un Américain a écorché le nom. Désigne familièrement une Africaine qui a beaucoup grandi. Avant la source. — VI. Etait fait pour la lecture. Les dieux du stade l'ont mise en vue et réciproquement. — VII. Oasis capitale. On l'appelle aussi barbeau. — VIII. Le rose n'est plus dans son champ.

259	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	R	O	I	S	A	D	E
2	H	A	N	N	I	B	A	L
3	A	I	D	E	■	L	L	L
4	N	N	E	■	R	E	M	I
5	T	I	S	S	A	■	A	P
6	E	E	■	E	B	A	T	S
7	C	R	A	N	■	N	E	O
8	L	■	R	O	U	S	S	I
9	E	D	E	N	T	E	■	D
10	R	E	S	S	E	R	R	E

Solution du n° 259

260	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3					■			
4				■				
5							■	
6						■		
7			■					
8					■			
9								
10								

FORUM

J.-M. Domenach

INTERPELLATIONS

par J.-M. DOMENACH

J'AI donc été « interpellé » par la police avec une dizaine de personnes qui venaient se réunir à la revue « Esprit ». Pour parler français, cela veut dire que la police, qui n'en avait pas le droit — car les perquisitions sont interdites pendant la nuit — a installé dans mon bureau une souricière où devaient se prendre un à un les éléments de la conspiration supposée.

Cette mise en scène, qui suscite quelques réminiscences chez les plus de 35 ans, a un aspect comique : ni moi ni aucun des proches collaborateurs d' « Esprit » n'avions signé le fameux manifeste, dont une perquisition de quatre heures amena un exemplaire sur le bureau du juge. Cette opération nocturne et publicitaire se trompait-elle d'adresse ? En réalité, elle nous signifie que, signataires ou non, nous sommes tous devenus des suspects.

Ce même soir, le secrétaire général des « Temps Modernes », qui pourtant n'était pas invité à notre réunion, y fut conduit après perquisition, alors qu'elle se tenait, par la force des choses, dans les locaux du Quai des Orfèvres. Première rafle chez les intellectuels qui nous rappelle que depuis quatre ans la suspicion globale et l'arrestation préventive sont le pain quotidien des Nord-Africains qui ne bénéficient pas des ménagements dont on use encore avec nous.

APRES avoir assuré au manifeste des 121 la plus vaste publicité, le gouvernement tient-il à en élargir la liste des signataires ? Veut-il mener la guerre contre les intellectuels ? Je le pense en toute modestie : il risquerait de se faire du mal, et d'en faire à la France. Plusieurs voyages dans l'Ancien et le Nouveau Monde m'ont convaincu que les noms de nos poètes, de nos romanciers, de nos artistes sont plus connus que ceux de nos ministres.

Dans le désastre de la politique et des institutions françaises, surnagent quelques œuvres, des paroles, des images, où l'étranger peut encore reconnaître le visage de la France, lire une fidélité, une espérance. Et, tandis que s'effondre la domination coloniale, que reste-t-il de commun entre ces nouvelles nations et la nôtre, sinon le lien d'une culture dont nous sommes les serviteurs, d'une langue qui est notre travail, d'un esprit que les sanguinaires et les imbéciles ne sont pas encore parvenus à avilir ?

A vrai dire, le débat dépasse de beaucoup le manifeste : le fait est qu'il existe et qu'il a été abondamment signé. Ce n'est même plus l'insoumission qui est en cause, combien la pratiquent et combien l'approuvent ; le fait qui domine tous les autres — n'y eût-il qu'un seul insoumis — est qu'une partie croissante de la jeunesse française s'interroge sur le service militaire en Algérie et par là met en cause les racines d'une politique, la légitimité d'un Etat.

On peut sévir contre la parole, on ne le peut pas contre les faits. Et les faits de conscience sont encore plus résistants que les faits matériels. La pratique de la torture, le refus d'en punir les responsables, l'insubordination ouverte ou latente de l'Armée ont fait que l'Etat a cessé d'être respectable.

Ce qui, tout naturellement, pose la question de l'illégalité ; mais il serait faux et dangereux de laisser croire que nous nous mettons dans l'illégalité alors que c'est l'Etat qui s'y enfonce chaque jour davantage, alors que c'est nous qui n'avons cessé, publiquement, de le rappeler à l'ordre, au respect de ses lois et des principes de la République.

A l'interpellation parlementaire a succédé un dialogue d'un nouveau genre avec le pouvoir : la police répond à la parole ; on nous interpelle, et nous interpellons — au nom de ce qui est antérieur à toute politique, au nom des exigences immédiates de la conscience, mais également au nom de l'évidence simple des réalités. De temps en temps, l'un des nôtres — c'était hier Robert Barrat — est jeté en prison, parce que les maîtres aiment se venger d'avoir tort sur ceux qui ont eu raison.

Les intellectuels, qu'ont-ils d'autre à faire que de continuer ? Jusqu'à ce que l'opposition politique se décide enfin à avoir une politique, prenne ses responsabilités devant le pays, parle, à son tour, à l'opinion et au pouvoir ; jusqu'à ce que la France revienne à une forme de démocratie qui ne soit plus cet affrontement précaire de la répression et de la protestation, c'est-à-dire jusqu'à ce que la France fasse la paix.

Ecœuré de la politique

Je ne suis pas un lecteur assidu de votre journal. Je l'ai été. Mais la politique devient parfois écœurante à un tel point, qu'on s'en désintéresse et qu'on laisse son rôle de citoyen de côté.

Je vais être appelé au mois de novembre pour accomplir mon service militaire. Je ne le déplore pas. C'est un devoir parmi d'autres, bien que je le considère comme trop long et bien qu'il s'effectue dans des circonstances particulières. Mais je n'ai pas à me révolter contre une autorité qui jusqu'à preuve du contraire est la nation, je n'ai pas non plus le droit de cacher mon mécontentement et mon inquiétude. C'est peut-être ce prochain départ qui m'a donné cette idée de m'exprimer entièrement librement, une dernière fois, avant longtemps...

J. L. D.
Marnes-La-Coquette.

Huit jours au Sahara

J'approuve, bien qu'avec quelques petites réserves, votre action au sujet de l'Algérie. J'aime le coin, et j'aimerais peut-être m'y fixer. J'ai passé presque trois ans comme sergent au Sahara et je peux dire que j'y ai fait du boulot intéressant et constructif (des pistes), alors, j'ai huit jours de vacances, et j'y retourne, pour prendre le vent, sur mon scooter.

J. F. L.
Paris.

Aussi stupide

Je ne crois pas quand même qu'une nouvelle jeunesse fasse la nouvelle France. Certes elle en fera une à sa façon. Peut-être moins fade, mais aussi stupide. Si je ne partage par votre « optimisme », je partage vos idées sur ce droit à la dignité et au respect de la personne.

J. F. Brahin.
Etudiant,
Marseille.

J'ai quinze ans, moi aussi

Enfin ! Telle a été ma réaction, cher François B.A., en lisant votre lettre dans « L'Express ». J'ai quinze ans, moi aussi, et le racisme, la peine de mort, les tortures, la guerre d'Algérie, tout cela, comme vous, me révolte. J'aurais voulu agir dans mon lycée et quelques camarades et moi avons fondé un journal, à peu près libre, dans lequel nous avons parlé de racisme, de peine de mort. Mais ce n'est, hélas ! pas de l'action et mes camarades dans la grande majorité ne s'intéressent pas du tout à ce qui se passe en Algérie.

Je dois avouer que je me sentais seule et désespérée : votre lettre me donne l'espoir qu'il y a une action possible parmi nos camarades. Dans quelques années nous serons des citoyens actifs, nous voterons, bref nous serons *responsables*. Il faut dès maintenant faire prendre conscience à nos camarades, leur montrer que ce n'est pas une perte de temps de s'intéresser à ce qui se passe, et au besoin de se révolter. Même si provisoirement cela ne sert à rien. Il faut à tout prix essayer de créer une union et un sens des responsabilités parmi les gens de notre âge. Continuez ce que vous faites, vous êtes approuvés et suivis.

J. R.
Elève de 1re,
Paris.

Lettre de Suisse

Vous ne pouvez pas vous imaginer à quel point nous sentons en Suisse que vous êtes dans le vrai.

Continuez à lutter pour la Justice et la Vérité. Nous sommes et nous serons toujours de cœur avec vous.

Roland Jaccard.
Lausanne.

Les jeunes filles

La campagne d'information devrait toucher plus particulièrement les jeunes filles indirectement mêlées au drame algérien, et qui possèdent, sur ceux qu'elles aiment, l'incomparable privilège de garder leur liberté d'action. C'est, à l'heure actuelle, à la femme de défendre le mari, le frère, le fiancé, le cousin. Instruisez plus complètement les jeunes filles.

Ne pourrait-on nous dire, dans « L'Express », s'il existe réellement une loi statuant sur le sort des jeunes soldats mariés et leur assurant quatorze mois de service en métropole ?

M. R.
Les Lilas.

La liberté d'expression

Je suis communiste d'opinion sinon d'appartenance, mais j'admire sincèrement votre combat de chaque semaine, votre courage et votre intégrité. Même quand je ne suis pas d'accord, je dois reconnaître que votre lutte pour la liberté d'expression en France a une importance primordiale en absolu.

Je pense que votre journal doit porter une marque blanche qui indique la vérité étouffée par l'arbitraire et qui, en fait, devrait être rouge pour indiquer la souffrance de ceux qui souffrent du problème algérien d'une manière ou d'une autre.

En dépit du « procès du réseau », de tout ce qu'on peut dire à la radio et à la T.V., dans la presse, l'opinion n'est pas dans sa totalité aussi impressionnée qu'elle pourrait l'être par la guerre d'Algérie, même parmi les jeunes et même chez certains étudiants, et surtout étudiantes, on trouve quelquefois des monstres d'indifférence absolument ahurissants...

Je soutiens, moralement, toute action que vous pouvez soutenir pour la liberté d'expression et en particulier pour la libre signature des manifestes, pétitions..., et pour tout ce qui peut conduire à la paix en Algérie le plus vite possible et dans les meilleures conditions.

S. C.
19 ans, étudiante,
Paris.

Clairvoyance

M. Pierre Mendès France dont la politique a été si critiquée après la chute de son gouvernement, apparaît, aujourd'hui, avec le recul de quelques années, comme ayant agi avec une clairvoyance admirable. Avec une prescience remarquable, il s'est rendu compte depuis longtemps que « le temps de la lampe à huile » était révolu.

Pour résoudre le problème algérien qui angoisse certaines couches de la population — celles qui souffrent du drame — le moment n'est-il pas venu pour les partis de gauche de s'organiser et d'étouffer les criailleries des ultras, des activistes de France et d'Algérie qui s'époumonent à lancer des slogans ineptes ?

En réalité la fin de l'affreux cauchemar apparaîtra lorsque la grande masse intoxiquée par la propagande se montrera éclairée et agissante. La mission des chefs de la démocratie est toute tracée.

M. L.
Nantes.

D'accord avec P. M. F.

M. Pierre Mendès France est actuellement le seul homme politique capable de rétablir la situation et de donner confiance aux peuples ; je dis bien aux peuples de l'Europe et j'ajoute de l'Afrique entière.

J'ai séjourné longtemps en Algérie et au Maroc, en qualité de fonctionnaire du cadre supérieur et je suis tout à fait d'accord, et depuis longtemps, avec M. Mendès France.

R. T.
Château-Chalon.

Indulgence

Votre indulgence vis-à-vis de Gaston Defferre, de Beuve-Méry et même de François Mauriac me paraît un peu excessive.

Si les Français ont été mystifiés par le gaullisme, ils le doivent pour une bonne part à l'attitude peu républicaine de ces trois hommes au moment du référendum. Les retournement partiels de ces derniers jours ne peuvent le faire oublier.

Docteur G. Vidal-Nacquet.
Paris.

La « Lettre » de « L'Express »

Les abonnés de « L'Express » ont reçu la semaine dernière notre « Lettre confidentielle » (n° 5) dans laquelle P.-M. de La Gorce donnait le compte rendu d'une conversation privée avec M. John Kennedy, candidat démocrate à la Présidence des Etats-Unis. Sujet de l'entretien : l'Algérie.

Cette « Lettre » contenait également des informations exclusives sur les réseaux ultras.

La prochaine « Lettre confidentielle » adressée à nos abonnés sera envoyée à la fin de cette semaine.

Forums régionaux

Des poursuites ayant été engagées pour délit d'opinion contre le journaliste Robert Barrat, conférencier des Forums régionaux, une souscription de solidarité est ouverte pour venir en aide à la famille Barrat, privée de toutes ressources.

Prière d'adresser les contributions à Nicole Mestre, secrétaire des Forums régionaux, 13, rue des Bluets, Paris (11e).

Communiqués

● M. René Menuet, conseiller municipal S.F.I.O. du XVe arrondissement depuis 1945, conseiller général de la Seine, nous prie de faire savoir qu'il n'a rien de commun avec M. Pierre-Emile Menuet, autre conseiller municipal de Paris, ami du général Salan et mis en cause dans un récent article de « L'Express ».

● Le dernier numéro de « La Voie Communiste », dont le directeur politique est Gérard Spitzer, a été saisi.

● Conférence-débat du Cercle ouvert, le mardi 11 octobre à 20 h. 45, 44, rue de Rennes, sur « Conscience morale et raison d'État » avec Colette Audry, Pierre Lot, Gisèle Halimi, Ch. Hernu, sous la présidence de Jacques Nantet.

Communiqué

Vendredi 7 octobre à 20 h. 45
A Saint-Denis
(salle de la Légion d'honneur près de la mairie)
Réunion publique avec
P. MENDES FRANCE

INDEX

● De Gaulle ? La foi n'y est plus, *par P. Mendès France* 6
● L'éditorial de *J.-J. Servan-Schreiber* 7, 8
● L'Appel de l'U.N.E.F. et le Manifeste des Enseignants 8
● M. Debré au travail, *par Madeleine Chapsal* .. 9, 10, 11
● Justice: Après le procès Jeanson, *par Robert Badinter* 12
● TOUDJA, *par Jules Roy* 14, 15
● O.N.U. : Le câble de *Jean Daniel* 16, 17
● Les bases du socialisme, *par Richard Crossman* 29, 30
● Le Salon de l'Auto, *par André Chavanne* 31
● Edition : De Francfort à Budapest, *par F. Erval* 33, 34
● Une lettre *d'Henriette Nizan* 36
● La Semaine à Paris, *par Michèle Manceaux* 37
● La Télévision, *par François Mauriac* 38
● Le Bloc-Notes 44

QU'EN DIT MENDÈS FRANCE ?

Ici, chaque semaine, Pierre Mendès France répond aux questions que suscite l'actualité.

— L'Assemblée nationale rentre. Que peut-on attendre de sa session ?

PAS grand-chose. Il n'y aura aucun débat politique sérieux spécialement sur l'Algérie. Bien sûr, l'Algérie sera là, présente malgré tout dans toutes les discussions. Mais l'Assemblée sait qu'elle est hors d'état d'influencer l'orientation de l'affaire dont cependant tout dépend. Même les députés ultras ont renoncé à toute action parlementaire. C'est par de toutes autres voies qu'ils espèrent agir.

En tout cas, ce n'est pas cette session qui permettra au régime de surmonter sa perte de vitesse. Car ce régime est déjà usé. Exactement comme l'était tel gouvernement de la Quatrième lorsque, au bout de quelques mois, on constatait qu'il n'avait rien réglé ni même vraiment entrepris. A ce moment, sans pouvoir prédire s'il tomberait sur l'imposition de la femme commerçante, les bouilleurs de cru, ou la C.E.D., tout le monde savait qu'il était condamné.

Bien entendu, aujourd'hui la situation est un peu différente. La Constitution rend techniquement difficile ou même impossible l'ouverture d'une crise ministérielle et le cadavre d'un gouvernement condamné peut rester là, encore quelque temps.

Sous la Quatrième, il y avait un mécanisme, un « système » qui procréait chaque fois un nouveau gouvernement. Une crise ministérielle (c'est pourquoi on en abusait) n'était pas un événement dramatique et sans issue. Tandis qu'actuellement, c'est l'extrême opposé, le régime n'organise pas la suite, il est rigide, il ne peut s'adapter. Si, pour une raison quelconque, de Gaulle se retirait ou disparaissait, les choses ne se passeraient pas paisiblement, il y aurait une tension, ou même des troubles.

Cette perspective effraie beaucoup de Français ; alors, ils préfèrent laisser les choses en l'état. Ils redoutent les chocs auxquels une transmission du pouvoir pourrait donner lieu. Et, même après avoir perdu confiance dans la Cinquième et ses équipes, ils se résignent à les conserver pour le moment. Seulement, la foi n'y est plus.

Cela est grave. Quand un système ou un homme n'est plus accepté que comme un moindre mal ou un pis-aller, il ne peut durer très longtemps. Il est à la merci des circonstances, d'une crise économique, d'une poussée de chômage ou de grèves, d'une grande émotion nationale. Personne ne peut dire si c'est une question de jours ou de mois ; il peut y avoir des rebondissements ; le régime peut retrouver occasionnellement l'accord populaire. Mais ce ne sont que des péripéties. Son objet est de résoudre les problèmes. S'il se révèle incapable de le faire, la crise est inévitable.

— Pensez-vous que les complots dont on parle puissent déclencher cette crise ?

LE foisonnement des complots est la preuve même de la faiblesse du système. Le souvenir du 13 Mai hante les comploteurs. Ils considèrent comme un devoir patriotique de s'opposer au besoin par la force, en tout cas par le sabotage, à toute évolution en Algérie. Ils reprochent au pouvoir de rechercher un compromis avec la population musulmane ; ils estiment, eux, qu'il faut imposer les décisions par la force ; ils sont donc enclins à prendre les choses en main, à mettre à la raison les « défaitistes » et la « presse de trahison » ; ils sont vraiment persuadés qu'alors, tout ira bien !

Quand on a pris des contacts, organisé des réseaux, préparé des *kriegspiel*, la tentation de s'en servir est grande. On souhaite que survienne l'occasion, bientôt on en vient à la provoquer.

Toutefois, cette occasion se refuse dans la mesure même où le pouvoir cède constamment aux ultras. Comment se rebeller ouvertement contre un gouvernement ou contre un chef d'Etat qui font échouer les négociations de Melun, jouent du chauvinisme à l'O.N.U., saisissent les journaux de gauche ? Dès lors, on attend — mais, en attendant, on s'infiltre de plus en plus dans l'armée, la police, l'administration, la radio, etc.

Chaque fois qu'il y a eu tension entre le régime et les extrémistes, c'est le gouvernement qui a cédé. Il n'a cherché qu'à sauver la face. En janvier, lors des barricades d'Alger, de Gaulle semblait tenir tête et le pays l'approuvait. Or le pays a été dupé ; on sait maintenant qu'en pleine insurrection, il y avait des tractations et que des engagements étaient pris ; la politique algérienne qui a été faite après montre qu'ils ont été tenus.

Si les ultras ne sont pas, jusqu'à présent, passés à l'action, c'est parce que le régime ne leur a jamais résisté et qu'au contraire, il leur permet de continuer impunément à se préparer pour la suite.

— Quelles formes peut prendre l'opposition de gauche ?

ON lui reproche beaucoup de n'être pas efficace, de ne pas offrir dès maintenant la solution de rechange qu'au fond le pays attend.

Il faut bien comprendre qu'un régime comme celui-là réduit l'opposition à des attitudes et à des comportements qui paraissent d'abord vains et stériles.

L'opposition non communiste n'a pas un seul porte-parole à l'Assemblée nationale. Il n'y a, au Palais-Bourbon — en dehors des dix députés communistes — que des hommes qui ont voté « oui » au référendum, et qui ont accepté le système. L'opposition ne dispose, à l'intérieur des institutions, d'aucun moyen pour faire évoluer le régime vers une politique différente. Elle ne peut agir que dans le pays, pour l'éveiller, le dresser, lui faire réclamer ses droits. C'est une méthode lente, dont l'effet n'est pas visible rapidement. D'autant plus, comme je l'ai noté, que le pays, bien que désabusé, ne veut pas prendre le risque d'un changement qui donnerait lieu à des violences, et préfère attendre.

Cela donne aux paroles des hommes de l'opposition un aspect irréel ou inefficace. Mais on ne doit pas reprocher à l'opposition un état de choses qui est imputable à la nature même du système.

De Gaulle ? La foi n'y est plus

Il est vrai que, le jour où l'inéluctable mutation se produira, elle s'accompagnera d'un choc, d'un traumatisme politique. Le 13 Mai, il n'y a pas eu de guerre civile, mais il y a eu une épreuve de force ou de nerfs. Nous aurons un jour un affrontement de ce genre. Les régimes qui ne font aucune place aux ressorts démocratiques rendent des heurts inévitables au moment où ils doivent laisser la place. La transition ne se fait pas sans secousses, ce qui amène les gens à supporter, pendant un temps, des régimes auxquels ils ne croient plus.

— N'avez-vous pas le sentiment que cette résignation s'effrite, que le mécontentement se précise ?

OUI, surtout en ce qui concerne l'Algérie. Quand on poursuit aussi longtemps une politique aussi fausse, cela ne peut pas aller sans réactions.

Les « Commissions d'élus », composées cependant de créatures de l'administration, viennent de traduire un malaise profond ; des musulmans ont démissionné ; on n'a pu voter que des textes nègres-blancs ; au Congrès U.N.R., mêmes incidents (on s'est consolé en demandant des dégrèvements d'impôts !)

Mais ce qui frappe le plus l'opinion, ce sont les manifestations extrêmes. Elles peuvent être choquantes et, pour ma part, je n'approuve certainement pas ce qu'ont écrit Sartre et Jeanson. Mais on n'a pas le droit de minimiser la profondeur du malaise qu'ils traduisent. Que des savants, des philosophes, des écrivains, des prêtres, des professeurs, protestent avec cette vigueur, que des jeunes gens, de toutes tendances politiques, en arrivent à s'interroger sur le respect dû à la loi et sur le service militaire (même si la majorité répond finalement aux ordres d'appel), cela révèle une crise très grave.

La France poursuit en Algérie une action en contradiction de plus en plus flagrante avec la morale politique et la morale tout court. Cela crée à la longue un schisme qui risque de devenir plus douloureux que celui de la Résistance et de la collaboration. C'est un crime de condamner un pays à une division cruelle sur les principes moraux les plus fondamentaux, à une véritable guerre de religion. Comment de Gaulle ne voit-il pas cela ?

— Ces « manifestations extrêmes » dont vous parliez, ne sont-elles pas de nature à servir, en fait, le régime ?

OUI, dans l'immédiat. Ces avocats qui transforment la barre en tribune d'agitation, ces hommes qui s'associent indirectement aux porteurs de bombes, le Français moyen n'aime pas cela.

Mais le Français moyen ne se reconnaît pas non plus dans les excités d'extrême droite.

Il voudrait que la gauche lui offre quelque moyen de s'opposer à la guerre d'Algérie qui ne soit pas l'aide ouverte au F.L.N. ou la désertion mais qui soit plus efficace que les discours ou les motions. Or, je l'ai dit, dans ce régime, il n'y a pas de moyen légal pour l'opposition de faire obstacle à une politique mauvaise. Il n'y a que l'appel au pays pour qu'il se fasse entendre et pour que sa volonté impose la paix.

Tant que la guerre durera, le malaise s'aggravera. Malgré les ordonnances de M. Debré et les arrêts des tribunaux militaires, une fraction de plus en plus large de la nation refusera de reconnaître la légitimité de l'entreprise algérienne et voudra y faire obstacle par tous les moyens. Bien des gens qui actuellement s'y refusent, s'élèveront contre l'autorité de la loi écrite pour obéir à la loi morale.

Quant à ceux qui s'en indignent le plus, n'ont-ils pas été les premiers à donner l'exemple de l'action secrète, de l'illégalité, de la conjuration et du complot ?

Il n'y a qu'une issue pour mettre un terme à des contradictions insupportables, à la crise morale, à la marche à la guerre civile. Il faut mettre fin à la guerre.

Souvent, on nous demande des conseils et l'on s'étonne que nos réponses ne soulagent pas les angoisses, notamment celles qu'éprouvent les jeunes. Il n'y a pas de réponse satisfaisante dans le cadre d'une situation malsaine, d'une politique irréaliste et fausse.

Ce qu'il faut, c'est que la poussée de l'opinion rende plus aveuglant le contraste entre ce que veut le pays et ce que fait le régime. Tout ce qui peut informer mieux le pays, l'alerter, l'inciter à s'exprimer plus nettement, doit être fait. Les anciens partis politiques sont justement discrédités, mais d'autres organisations, et surtout les syndicats, doivent prendre la parole.

Seul, le pays peut se libérer de ce qui l'étouffe et l'humilie. Je ne sais pas quand et comment il le fera. Mais il le fera.

Ce jour-là, il y aura, face à face, les entreprises factieuses et la volonté de paix et de progrès de la masse des Français. Je ne crois pas que le fascisme pourra l'emporter, même s'il dispose des moyens importants que le régime actuel lui permet de préparer.

Mais, j'y insiste, rien ni personne ne peut remplacer le sursaut du pays. Ce qui compte, ce ne sont pas les prises de position de telles ou telles personnalités ni une tactique différente des hommes politiques et des partis ; c'est la masse qui se dressera un jour prochain pour dire que cette guerre a assez duré — et alors cette guerre cessera.

Il y a deux ans, les Français s'en sont remis à de Gaulle du soin de faire des miracles. Eh bien, ils voient qu'il n'y a pas de miracle. Ils ne doivent pas attendre, encore une fois, une solution toute faite, et qui tomberait paisiblement du ciel. Le salut viendra d'eux-mêmes.

P. M. F.

(Copyright « L'Express ».)

309e Semaine
de la guerre
d'Algérie

(A.F.P.)

L'ÉTAT-MAJOR DE LA MANIFESTATION A L'ETOILE. (*)
Dans le bon sens du poil.

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

L'appel

LA situation se simplifie. Elle n'est d'ailleurs pas plus agréable pour autant. La seule consolation est de regarder le gouvernement : il est la première victime des événements, ficelé, condamné. Mais il peut faire encore beaucoup de mal et nous allons nous en apercevoir.

Quand une manifestation d'extrême-droite commence à l'Arc de Triomphe, comme lundi soir, au cri de : « Fusillez Sartre ! » et continue en éventrant l'immeuble de « L'Express », c'est vers l'Elysée qu'elle s'achemine avec le slogan : « A bas de Gaulle ! ».

Que le gouvernement, intimidé, éprouve, lui, des réflexes de panique et en tire de nouvelles mesures de répression contre la gauche, libre à lui de se suicider. Mais les forces d'opposition à la guerre doivent essayer d'y voir plus clair, de ne pas s'abandonner à la psychologie empoisonnée dont les libéraux et les socialistes allemands ont fait la démonstration catastrophique sous la république de Weimar.

OUI, la situation est assez simple. Ne pouvant faire une descente de police sur Pékin ni mettre en prison M. Krouchtchev, le gouvernement, pour apaiser les militaires, perquisitionne à la revue « Esprit » et arrête notre ami Robert Barrat.

Le nationalisme algérien a trouvé maintenant de puissants alliés. Et s'il a l'appui de l'un, il a l'appui de l'autre ; car l'Amérique ne laissera pas aux communistes le monopole de l'émancipation africaine. Il est écrit désormais que la guerre ne peut plus être gagnée, tuerait-on là-bas tous les hommes et tous les garçons. Elle durera jusqu'à l'indépendance.

Devant cette perspective, et devant bien d'autres choses que charrie la « pacification », les garçons d'ici se révoltent. Et leurs maîtres les suivent et les soutiennent. Dans les mouvements de jeunesse, dans l'Université se développe une grande co- →

(*) Au premier plan, réunis à l'Arc de Triomphe lundi, on reconnaît : M. Alexis Thomas, président de l'Union Nationale des Combattants, le maréchal Juin et le général de Larminat.

SONDAGE

LES OUVRIERS ET LA GUERRE D'ALGÉRIE

Que pensent aujourd'hui les travailleurs de la guerre d'Algérie ? « L'Express » a fait effectuer auprès de la population ouvrière de la Seine un sondage d'opinion dont voici les résultats (1).

● **QUESTION 1. — Vous personnellement, croyez-vous que la paix en Algérie peut arriver :**
Avant la fin de l'année, dans 6 mois, dans 1 an, dans 2 ans, plus tard, jamais, ou ne savez-vous pas ? (2)

REPONSE :

Avant la fin de l'année	1 %
Dans 6 mois	5 %
Dans 1 an	15 %
Dans 2 ans	15 %
Plus tard	**34 %**
Jamais	6 %
Ne savent pas	24 %
TOTAL	100 %

(1) Conformément à la définition de l'Institut National de la Statistique et des Etudes Economiques, les personnes interrogées appartenaient aux catégories suivantes : contremaîtres, ouvriers qualifiés et ouvriers spécialisés des secteurs public et privé, apprentis ouvriers, manœuvres.

(2) En juillet dernier, un sondage effectué auprès de l'ensemble de la population de la Seine avait donné les résultats suivants :

De six mois à un an	47 %
Deux ans ou plus	26 %
Ne savent pas	27 %

● **QUESTION 2. — Est-ce que vous avez l'impression que la poursuite de la guerre en Algérie a une répercussion sur votre vie matérielle ?**

REPONSE :

A une répercussion	80 %
N'a pas de répercussion	17 %
Ne savent pas	3 %
TOTAL	100 %

● **QUESTION 3. — Vous personnellement, seriez-vous prêt à prendre part, ou ne seriez-vous pas prêt à prendre part à un mouvement de grève afin d'imposer la négociation avec le F.L.N. pour la paix en Algérie ?**

REPONSE :

Seraient prêts à prendre part à une grève	58 %
Ne seraient pas prêts à prendre part à une grève	30 %
Ne savent pas	12 %
TOTAL	100 %

(Sondage effectué par l'Institut Plans et Etudes Cambessédès)

MAURICE KOTLER MAURICE KOTLER MAURICE
offrez
un
vison
sauvage
MAURICE
KOTLER
10, rue La Boëtie

lère contre une politique sans issue. Du coup, M. Michel Debré — qui nous est précieux car il traduit toujours en clair, jusqu'à la caricature, ce que le talent de son Président maintient sur des hauteurs équivoques — M. Debré, tout à fait impuissant devant la coalition du monde, prend un air martial pour fustiger les universitaires : « *Le grand respect de l'autorité publique et du service de l'Etat est manifesté par l'immense majorité des Français. Cette attitude permet de placer à leur niveau, qui est très bas, et à leur importance, qui est bien mince, l'agitation à la fois médiocre et affreuse dont nous entendons parler depuis quelques semaines. Nous savons bien que c'est une des fâcheuses traditions de notre pays que de susciter en tout temps des ennemis de soi-même* ».

NOUS assistons au glissement classique du pouvoir vers la démagogie et la répression, face à une situation qu'il ne peut plus résoudre. Les appuis modérés lui font, en effet, peu à peu défaut. M. Guy Mollet a lâché. « Le Figaro » parle de la politique gaulliste au passé. Les élus musulmans, taillés sur mesure pourtant par l'Administration, désertent les rangs de l'U. N. R. Au sein même du Conseil des ministres, on ose maintenant faire des remarques au Président et exprimer des regrets sur l'isolement total de la France.

Il faut bien, alors, s'accrocher à ce qui reste, les baïonnettes. On préférait les camoufler derrière des parlementaires bien-pensants et quelques burnous respectables. Mais puisqu'ils s'évanouissent, il faut accepter les choses comme elles sont : le pouvoir ne tient plus par une adhésion à sa politique, mais par sa soumission croissante à la volonté de l'Armée. Alors, il doit payer.

C'est ce qui explique la soudaine, et très stupide, brutalité du gouvernement contre les intellectuels.

Qui aurait connu le « Manifeste des 121 » sur l'insoumission, distribué à quelques exemplaires, si le gouvernement n'avait décidé de se précipiter sur ses signataires ? Qui ne connaît son existence aujourd'hui ? Joli travail... mais il ne s'agit plus, pour nos gouvernants, de peser intelligemment les conséquences d'une décision, il s'agit de caresser les militaires dans le bon sens du poil, de les faire ronronner pour qu'ils ne se fâchent pas trop.

LA répression destinée à conserver les bonnes grâces de l'Armée s'est beaucoup accentuée ces huit derniers jours. La révolte, alors, se propage. Bien des gens qui n'avaient rien à voir avec le manifeste sur l'insoumission et l'aide au F. L. N., ou même qui les réprouvaient, se lèvent pour s'opposer au pouvoir et à sa politique.

Quand des « patriotes », protégés et payés par l'Armée, tolérés par la police, après s'être recueillis aux côtés de leurs patrons (Juin, Larminat, etc.) gueulent sur la place de l'Etoile : « Fusillez Jean-Paul Sartre ! », pouvons-nous encore ici discuter, comme si de rien n'était, le bien-fondé de telle ou telle prise de position de Sartre ? Nous le pouvons d'autant moins que la censure militaire ne laisse plus passer que les arguments unilatéraux. La semaine dernière, notre confrère « France-Observateur » publiait des lettres de jeunes gens appelés ou mobilisables. Quelques-uns exposaient leurs raisons de refuser la participation à la guerre, d'autres montraient la nécessité de respecter la loi ; et le journal était du côté de ceux-là. Le numéro a été saisi. C'est le débat même qui est interdit.

LA question est donc réglée. Continuer à nous critiquer mutuellement, même sur des points qui, en démocratie libre, auraient leur valeur et mériteraient d'être soigneusement développés, serait mortel pour nous tous, comme, autrefois, pour les républicains de Weimar. Nous sommes d'un même côté de la barricade, rien d'autre actuellement ne compte. Se « démarquer » par rapport à celui qui a une conception différente de la lutte, ou qui est plus immédiatement visé par la police, serait non seulement lâche mais vain. S'il y a une chance de résister avec succès, c'est dans l'unité absolue qu'elle se trouve. La division, c'est le suicide. La gauche de bien des pays, dans l'Histoire récente, en fit chaque fois la démonstration.

Si Force Ouvrière, ou la C. F. T. C., refusent de manifester en commun avec la C. G. T. par aversion pour le communisme, si le Parti socialiste et le P. S. U. cultivent leurs divergences, si « L'Express » analyse ce qui peut le séparer de Sartre ou de Barrat, au lieu de se porter maintenant à leurs côtés, solidaire contre M. Debré, la D.S.T. et les paras, si chacun veut, avant tout, préserver sa précieuse physionomie, nous sommes tous condamnés.

Une occasion s'offre : l'appel des étudiants. L'U. N. E. F., sans faire aucune discrimination entre les organisations démocratiques, sans condamner aucune méthode de lutte contre la guerre, appelle tous les adversaires du fascisme à se rassembler autour de la jeunesse. Il faut répondre.

Cet appel est symbolique et il doit être entendu au sens le plus large. Il ne s'agit pas seulement d'organiser une vaste manifestation commune, d'ici la fin octobre, pour exprimer la volonté de paix. Désormais, chaque Français qui lutte contre la guerre, par le moyen qu'il choisit, est un frère : voilà comment nous l'entendons.

Le risque du fascisme militaire en France — sous la couverture gaulliste — s'est beaucoup aggravé, la poursuite de la guerre nous y mène. Aussi, désormais, chaque fois que le gouvernement sanctionne un fonctionnaire, un professeur, c'est vous, c'est moi qu'il frappe. Chaque fois qu'il arrête un militant, c'est ma liberté qui est amputée. Chaque fois qu'il injurie un écrivain, c'est moi qu'il insulte. Chaque fois que ses tribunaux condamnent un citoyen, c'est moi qu'ils condamnent. Sortir de cette règle rigide, c'est se perdre.

Qu'à l'appel des jeunes, chacun réponde sans autre souci que celui d'être, ensemble, nombreux et forts. C'est une chance qui nous est offerte, peut-être la dernière.

J.-J. S.-S.

L'APPEL DE L'U.N.E.F.

La rentrée d'octobre voit monter le désarroi et maintenant la révolte de la jeunesse devant la poursuite interminable de la guerre en Algérie. L'UNEF est confrontée chaque jour avec cette inquiétude.

La jeunesse ne comprend pas que les possibilités de négociation et de paix, qui avaient suscité un espoir unanime, aient été gaspillées et que la négociation soit abandonnée.

La jeunesse refuse qu'une guerre anachronique ruine l'avenir de la France et compromette sa place dans le monde. Il faut que toutes les nations sachent que la jeunesse française et les forces démocratiques de ce pays s'y opposent désormais de toute leur volonté.

A plusieurs reprises, les mouvements de jeunesse, les organisations syndicales ont exprimé en commun que la seule solution au drame algérien était la paix par la négociation. En juin dernier les organisations syndicales prenaient l'engagement de s'opposer par les moyens dont elles disposent, y compris la grève générale, à tout coup de force ou coup d'Etat qui tendraient à faire échouer les chances de la paix en Algérie, et à détruire davantage encore les libertés démocratiques essentielles.

(Marquis.)

M. PIERRE GAUDEZ.
Du désarroi à la révolte.

Aujourd'hui les pourparlers de paix ne sont même plus envisagés et les décisions gouvernementales contre les libertés publiques sont quotidiennes. Chacun comprend que la démocratie ne pourra pas résister longtemps à la poursuite de la guerre.

Pour que la jeunesse puisse demeurer sans honte dans la communauté nationale, tous ceux qui ont opté pour la paix par la négociation doivent exprimer ensemble leur volonté de mettre fin au conflit. L'Union Nationale des Etudiants de France organise, pour la fin du mois d'octobre, une manifestation nationale. Elle demande aux mouvements de jeunesse, aux syndicats, à toutes les organisations démocratiques, de se joindre à son appel pour rassembler en un même geste tous les hommes de paix.

Pour le bureau de l'U.N.E.F.,
le Président :
Pierre GAUDEZ.

Ceux qui désirent participer à l'organisation de cette manifestation peuvent écrire à l'U.N.E.F., 15, rue Soufflot, Paris.

MANIFESTE DES ENSEIGNANTS

(...) Un nombre croissant de Français pressentent la vérité.

La vérité, c'est qu'il n'y a d'autre dénouement qu'une paix négociée ;

- **c'est que les formules avancées par le Pouvoir — paix des braves, autodétermination, Algérie algérienne, entité algérienne — ont une logique, appellent une conclusion que tout le monde voit ;**
- **c'est qu'il n'y a plus d' « Algérie française » possible et qu'aucune politique ne saurait renverser le cours de l'évolution présente ;**
- **c'est enfin que le chantage exercé par les milieux ultras et par une partie de l'Armée interdit de faire la paix.**

Cette vérité s'impose, hors de toute doctrine politique ou morale, avant tout débat sur le nationalisme algérien, sur la nature du F.L.N. et sur celle du régime installé en France.

Le Pouvoir s'emploie à la dissimuler, il falsifie les faits et pourchasse jusqu'à leur évocation. Certains journaux sont saisis pour révéler les opinions gênantes, lors même qu'ils ne les partagent pas ; des sujets d'article sont interdits à l'avance (...)

Les jeunes, eux, sont jetés dans la guerre ; et dans la guerre, la vérité les attend. Avec la vérité, le désarroi, l'endurcissement ou même la dégradation, la crise de conscience ou même la révolte (...)

Les signataires de cette déclaration affirment que, dans la situation donnée, la crise de conscience et l'esprit de récolte des jeunes sont inévitables. Ils sont persuadés qu'ils ne feront que s'aggraver tant que le motif n'en sera pas supprimé : la guerre elle-même. Et c'est en vain que les tribunaux invoqueraient la légitimité d'Etat quand le Pouvoir lui-même ruine l'exercice des droits démocratiques, quand le mépris des lois est éclatant chez une partie des officiers.

La logique de la situation, c'est la paix ; la logique du Pouvoir, dès lors qu'il s'en détourne après l'avoir fait espérer, c'est la répression. Déjà celle-ci s'aggrave, comme l'attestent de nouvelles atteintes aux libertés, prenant prétexte d'un récent manifeste ; bientôt, elle risque de se généraliser. Mais qu'exprime-t-elle d'autre que l'échec d'une politique ? Que peut-elle faire d'autre que tenter de retarder la solution nécessaire ?

(A.G.I.P.)

M. DENIS FORESTIER.
Tous ceux qui ont choisi.

Ou bien celle-ci s'imposera dans les convulsions, dans les pires conditions, tant en France qu'en Algérie. Ou bien elle sera obtenue par une négociation sans exclusive ni préalable.

L'équivoque et le malaise où nous fait vivre une politique double se dévoilent : l'affaire des jeunes devient l'affaire de tous, l'affaire de la Nation.

Tous, nous sommes mis en demeure d'opter entre les conceptions des ultras ou des officiers activistes et une volonté de paix sans équivoque et sans ruse.

Nous invitons tous ceux qui ont choisi comme nous à signer cet appel. Parmi les signataires :

Georges Lauré, *secrétaire général de la F.E.N.* ; Denis Forestier, *secrétaire général du S.N.I.* ; Pierre Dhombres, *secrétaire général du S.N.E.S.* ; Bernard Roulet, *secrétaire général du S.N.E.T.* ; Devèze, *secrétaire général du S.N. de l'Enseignement supérieur* (1) ; F. Bruat, *maître de conférences à la Faculté des Sciences de Nancy* ; Georges Canguilhem, *professeur à la Sorbonne* ; Jean Cassou, *conservateur du Musée national d'Art moderne* ; P.-H. Chombart de Lauwe, *directeur à l'Ecole pratique des hautes études* ; J. Dixmier, *professeur à la Faculté des Sciences de Paris* ; Robert Escarpit, *professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux* ; René Etiemble, *professeur à la Sorbonne* ; Paul Fraisse, *professeur à la Sorbonne* ; Maurice de Gandillac, *professeur à la Sorbonne* ; Jean Guehenno ; Georges Gurvitch, *professeur à la Sorbonne* ; André Hauriou, *professeur à la Faculté de Droit de Paris* ; V. Jankelevitch, *professeur à la Sorbonne* ; Ernest Labrousse, *professeur à la Sorbonne* ; Georges Lavau, *professeur à la Faculté de Droit de Grenoble* ; Maurice Merleau-Ponty, *professeur au Collège de France* ; Paul Ricœur, *professeur à la Sorbonne* ; P. Samuel, *professeur à l'Université de Clermont* ; Jean-Pierre Serre, *professeur au Collège de France.*

Ceux qui souhaitent s'associer à ce manifeste peuvent envoyer leur signature à la Fédération de l'Education Nationale, 10, *rue de Solférino, Paris.*

(1) F.E.N. : Fédération de l'Education Nationale ; S.N.I. : Syndicat National des Instituteurs ; S.N.E.S. : Syndicat National de l'Enseignement Secondaire ; S.N.E.T. : Syndicat National de l'Enseignement Technique.

POLITIQUE

M. Debré au travail

● *Comment, à partir du manifeste des « 121 », les sanctions gouvernementales ont déclenché une réaction en chaîne incontrôlable. Voici le reportage de Madeleine Chapsal.*

« *ALORS, on ne va même plus pouvoir faire une émission avec Marilyn Monroe ? Si on lui demande ses projets, elle répondra : je vais tourner une vie de Freud avec Jean-Paul Sartre, et comme on ne peut plus parler de Sartre...* »

C'est un directeur d'émission de la R.T.F. qui dit cela, d'un air moins scandalisé que rêveur : c'est trop bête. Il ne peut pas y croire. Personne ne peut tout à fait y croire. Ni Roger Stéphane (« Portraits-Souvenirs »), ni Dumayet et Desgraupes (« Lecture pour tous »), ni François-Régis Bastide (« Le Masque et la Plume »). Si dans leurs émissions littéraires et celles de Lalou, Vrigny, Barbier, Chalais, etc., on ne peut plus dire Beauvoir, Sartre, Sagan, Robbe-Grillet, Claude Roy, Duras, Sarraute, Adamov, Butor ou Schwarz-Bart, puisque ce dernier vient lui aussi de signer la déclaration sur le droit à l'insoumission, sans se faire taper sur les doigts comme si on avait prononcé un gros mot, autant dire qu'on ne peut plus parler du tout... (Il est vrai qu'on peut encore dire Camus, parce qu'il est mort, et Malraux, parce qu'il est ministre — mais c'est tout de même un peu court !). Et si on ne peut plus parler du tout, cela risque de faire du bruit.

Prenons l'exemple du « Masque et la Plume », émission radiophonique hebdomadaire littéraire et dramatique, enregistrée en public, sous forme de forum. Imaginons, comme ce fut le cas à la dernière émission, non encore diffusée, qu'un membre du public évoque « *La Force de l'Age* », le dernier livre de Simone de Beauvoir. Que va-t-il se passer ? Un technicien — s'il le veut bien — armé d'une paire de ciseaux va-t-il soigneusement découper et détruire le bout de bande magnétique ayant trait à ce personnage désormais tabou ? Et le directeur de l'émission, ainsi que les personnes qu'il a convoquées pour la faire avec lui, accepteront qu'on leur retire les paroles de la bouche ? Comme si Mme de Beauvoir ne faisait plus partie de notre monde ? N'en avait jamais fait partie ?

Un chef-d'œuvre

La maladresse des ordonnances de MM. Debré et Terrenoire se retourne si rapidement contre eux qu'elle tient du chef-d'œuvre. Il y a une phrase de Saint-Just, très belle, qu'ils ignorent probablement : « *Les révolutions arrivées dans l'esprit humain dévorent ceux qui les combattent.* »

Que 121 intellectuels prennent sur eux de déclarer justifiés des actes de désertion et d'aide au F.L.N., thèses que ne reprennent pas à leur compte pour l'instant les principaux journaux et revues de gauche, qui s'en serait aperçu ? Peu de gens. Le gouvernement aurait mis à pied quelques professeurs et fonctionnaires, on les aurait vite oubliés. Mais que Mme Sagan ne puisse plus venir s'expliquer sur « Château en Suède », ni donner, comme il était prévu, son opinion sur Benjamin Constant à Roger Stéphane, que Simone Signoret ne soit plus interviewée à la radio lorsqu'elle commencera à tourner « Les mauvais coups », de Roger Vailland; qu'Alain Resnais, dont le dernier film « Hiroshima mon amour » bat tous les records de recettes à l'étranger, et François Truffaut, le réalisateur des « 400 Coups », disparaissent soudainement et totalement des antennes de la radio et des écrans de la télévision, tout le monde s'en apercevra et se demandera pourquoi. Tout le monde s'en est aperçu et sait pourquoi.

2, 50, 140

Voyons où nous en sommes : un nombre croissant de gens dont beaucoup n'ont pas pris le temps de réfléchir à fond aux problèmes de l'Algérie, qui ne sont sans doute pas arrivés, comme Jean-Paul Sartre, « *aux mêmes conclusions que Francis Jeanson* », que choquerait probablement la « Déclaration sur l'Insoumission » s'ils pouvaient l'avoir en main, et qui ne voudraient pas la signer, eh bien, ces gens en sont pourtant à se mettre en mouvement et en grève.

C'est le cas des acteurs de la T.V. On connait l'histoire : « Soledad », la pièce de Colette Audry, qui devait être diffusée le 11 octobre, ayant été interdite parce qu'Evelyne Rey, qui en était la vedette, a signé le manifeste, Pierre Asso qui venait lui aussi de signer, mais dont le geste n'avait pas encore été rendu public, prend l'initiative d'en avertir la direction de la R.T.F. Le résultat ne se fait pas attendre : « La Conjuration de Cinq-Mars » où il devait jouer le cardinal de Richelieu, est aussitôt interdite. Pour deux comédiens « coupables », 50 à 60 acteurs « punis ».

Mauvaise proportion, qui déclenche immédiatement une réaction du Syndicat des Acteurs, pourtant apolitique : « Les Tisserands », émission prévue pour mardi soir n'auront pas lieu : cela fait 140 artistes en grève.

Le gouvernement s'interroge : suspendre, mettre à pied, passer l'éponge ? Le Syndicat national du spectacle télévisé se réunit et proclame sa solidarité avec ceux de ses membres qui seront atteints par des mesures discriminatoires.

Désormais le manifeste des 121, la « désertion » et « l'aide au F.L.N. » ne sont plus en cause : il s'agit du droit au travail que le gouvernement, dans son obstination répressive, se trouve amené à piétiner.

Mardi soir, les directeurs et producteurs des principales émissions de la Télévision se sont réunis : il y avait là Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet, Max-Pol Fouchet, François-Régis Bastide, Etienne Lalou, Louis Pauwels, Roger Stéphane, Frédéric Rossif et Pierre Lazareff. Après discussion, ils ont décidé de se grouper en une association dont Pierre Lazareff a accepté de prendre la présidence. C'est lui qui se rendra, accompagné de Pauwels, auprès du ministre, M. Terrenoire, pour lui exposer la situation telle qu'ils la voient : c'est-à-dire pour discuter des problèmes techniques de l'exercice normal de la fonction de l'information. Il ne s'agira pas de politique, mais « d'aménagements » et on peut penser que le ministre, qui désire certainement que les choses s'arrangent, les recevra favorablement. Mais peut-il y avoir, lorsqu'il s'agit de la liberté d'expression, des limitations acceptables ?

« Ce n'est pas possible... »

C'est à la T.V. que les choses sont allées le plus vite. Et dans les autres domaines ?

Les théâtres subventionnés, par exemple. Jean-Louis Barrault ne peut plus, s'il en avait envie, reprendre « Tête d'Or » ? (Alain Cuny et Laurent Terzieff sont signataires). Ce « Tête d'Or » pour lequel il avait reçu les félicitations de M. Malraux. Il ne pourra pas programmer Pierre Boulez au « Domaine Musical » ? Ni monter en février, comme il en avait l'intention, « La Sonate des Spectres », de Strindberg, que devait réaliser Roger Blin ?

« *Ce n'est pas possible,* dit Barrault, *cela va s'arranger...* »

On ne sait pas si cela s'arrangera, mais il semble en tous les cas difficile de s'en arranger.

Difficile également pour Jean Vilar de renoncer à « La mort de Danton » (adaptation d'Adamov), à « Mère Courage » (traduction de Geneviève Serreau), à « On ne badine pas avec l'amour » (décors de Pignon).

Roger Planchon, lui, considère d'un œil navré sa couvée : « Les Ames mortes » dans une adaptation d'Adamov, « La Villégiature », de Goldoni, adaptée par Michel Arnaud, et toujours « Paolo Paoli », d'Adamov lui-même. Eclora-t-elle ?

Cela dépend du ministre, André Malraux. Pour l'instant, aucun de ces directeurs de théâtre n'a reçu d'instructions ministérielles. Est-ce à dire qu'il n'y en aura pas ? Vilar, Planchon et Barrault se sont réunis pour en parler, mais entre eux : « *Nous n'avons aucune déclaration à faire à la presse,* disent-ils. *Ce que nous avons à déclarer, nous l'avons déclaré à notre ministre* ».

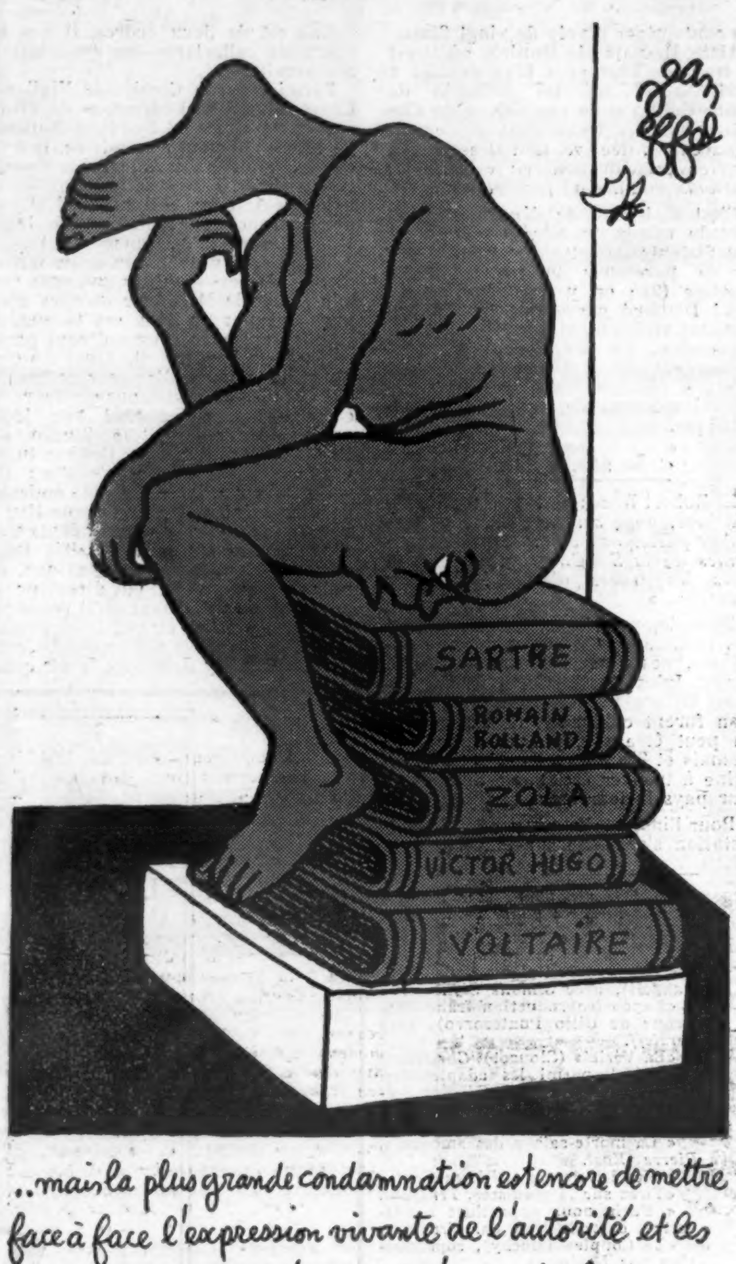
Le premier spectacle à être visé serait celui que prépare Jean Dasté, « L'Exception et la Règle », dans une traduction de Geneviève Serreau. C'est à son propos qu'on va pouvoir juger de la réalité des menaces.

L'hécatombe

Au cinéma, c'est l'hécatombe. Si le gouvernement entend effectivement retirer son aide à toutes les entreprises employant un des membres signataires du Manifeste des 121, finies la Nouvelle Vague et ses promesses.

→

"DÉSOLANTE DÉVIATION DE LA PENSÉE"



...mais la plus grande condamnation est encore de mettre face à face l'expression vivante de l'autorité et les erreurs atterrantes d'une petite équipe de rêveurs... (M. DEBRÉ)

Berel
TAILLEUR CHEMISIER
Nouveautés d'automne
IMPERMEABLES FRANÇAIS ET D'IMPORTATION
12 rue de Sèvres Paris-6e

PARIS NEW.YORK
BOEING JET SERVICE
Classe économique
aller.retour n.f. 1924,70
VALABLE 17 JOURS DU 1er OCTOBRE 1960 AU 31 MARS 1961
AIR INDIA
7, RUE SCRIBE, PARIS (9e) - OPÉ. : 15-84

Enzo HABILLEUR
Exclusivités masculines et féminines
DAIM - IMPERMEABLES
TRICOTS FULLY FASHIONED
33, avenue de Clichy LAB. 35-95

PROJETS GOUVERNEMENTAUX

par TIM

→

Quelles seront les mesures effectivement prises ? Interdira-t-on la sortie des films, se contentera-t-on de ne pas verser les aides, de ne plus accorder à l'avenir l'autorisation de tournage ? On ne le sait pas encore. Mais il y a neuf films, entièrement terminés, qui peuvent être touchés, six en cours de réalisation, et trois projets immédiats (1). Douze personnes incriminées sont ainsi parvenues à « contaminer » près de vingt films.

Alain Resnais, de Munich, où il est en train de tourner « L'an dernier à Marienbad », sur un scénario de Robbe-Grillet et en compagnie de Florence Malraux (tous deux également signataires), déclare, tant il est ahuri, ne rien pouvoir penser : « *Je lis les journaux comme un feuilleton...* »

C'est d'ailleurs de l'étranger qu'on peut le mieux prendre une vue un peu distante de cette situation. Il suffit de parcourir la presse anglo-saxonne (2) : on y lève les bras au ciel ! D'abord parce que les Anglais tiennent violemment au droit de libre expression. Ils téléphonent à Paris, demandent des explications. Ils ont offert à Simone Signoret (qui a refusé) les écrans de la télévision britannique.

« Je serais déshonoré »

Et Robert Rocca plaisante : « *Si cela continue, nous serons bientôt obligés d'aller parler aux Français sur les antennes de la B.B.C., en suivant d'ailleurs les traces d'un très illustre exemple...* »

Boutade, peut-être. Mais il ne faut pas oublier qu'au temps du maccarthysme, des cinéastes comme Joseph Losey, Jules Dassin, John Berry, Michael Wilson, Paul Jerricho, Ben Barzman furent contraints de s'exiler. Et on peut être sûr, par exemple, que Resnais et Truffaut n'auraient aucune peine à trouver assistance ailleurs, si leur pays la leur refusait.

Pour l'instant, heureusement, la protestation s'organise sur place.

Elle est de deux ordres, il y a les réactions collectives des syndicats et des comités.

Parmi eux : le Comité de Vigilance Universitaire, la Fédération de l'Education Nationale, le Syndicat National de l'Enseignement Secondaire, le Syndicat Français des Acteurs, le Comité Exécutif de la Fédération Internationale des Acteurs, le Syndicat National des Chercheurs Scientifiques, la Ligue Française de l'Enseignement, etc.

Et puis, il y a les réactions individuelles de personnalités qui, sans vouloir signer le Manifeste qu'elles n'approuvent pas en tous ses termes, se solidarisent avec ceux qui sont persécutés pour l'avoir fait. Ainsi Antoine Bourseiller, jeune directeur de théâtre qui avec les cinq millions qu'il a reçus comme prix couronnant une jeune compagnie, reprend le Studio des Champs-Elysées, avec « Comme tu me veux » de Pirandello. Vedette : Danièle Delorme, interdite. Une émission de Lise Elina qui devait avoir lieu la semaine dernière sur leurs débuts a été sur-le-champ annulée. Aussitôt Bourseiller a envoyé un pneumatique, depuis rendu public, au directeur de la R.T.F., le prévenant qu'il renonçait à toute émission et publicité concernant son spectacle si Danièle Delorme ne devait pas y figurer. « *Je me considérerais comme déshonoré si je ne prenais pas ce parti* ».

D'autres personnalités de la littérature et des arts ont également fait savoir qu'elles ne participeraient pas à des émissions dont certains de leurs confrères se trouvent « gommés ». (Quoiqu'on ait déjà trouvé des gens pour « arranger » des scénarios où figurait quelqu'un d'interdit.)

Travail impossible

Ainsi MM. Lherminier, président du Syndicat des critiques dramatiques, Pierre Marcabru, critique à « Arts », Poirot-Delpech, critique au « Monde », pour le théâtre, et Mme Nicole Vedrès, MM. Guy Dumur et François Nourissier, pour la littérature, ont fait savoir à M. Bastide, producteur de l'émission « Le Masque et la Plume », qu'ils n'acceptent plus de participer à cette émission tant que leur travail de critique sera rendu impossible.

De même Robert Liensol, directeur de la compagnie africaine les « Griots », annonce sa décision de ne plus participer aux émissions de France III, « Jeunesse des Mondes », pour se solidariser avec Roger Blin, interdit.

(1) *Films pouvant être touchés par les mesures gouvernementales.*

Films terminés, mais inédits :

«Adua et ses compagnes» (coproduction franco-italienne de Pietrangeli), avec *Simone Signoret.*

«Kapo» (coproduction franco-italienne de Gillo Pontecorvo), avec *Terzieff.*

«La Vérité» (Clouzot), *Christiane Rochefort,* parmi les adaptateurs.

«Les portes claquent» (Michel Ferniaud). *Jean Ferry* participe aux dialogues.

« La morte-saison des amours », *Pierre Kast.*

« Merci Natercia », *Pierre Kast.*

«Tirez sur le pianiste», *Truffaut.*

« Paris nous appartient » (Rivette), coproduction par *Truffaut.*

«Le Couple» (Mocky), coproduction par *Degliame.*

Films en cours de réalisation :

« Une aussi longue absence » (Colpi). Scén. : *Marguerite Duras.*

« La famille Fenouillard » (Yves Robert). Dialogues : *Jean Ferry.*

« Comment vis-tu ? » (Rouch). Prod. par *Dauman.*

« La Récréation » (François Moreuil), d'après *F. Sagan.*

«Cœur battant», *Doniol-Valcroze.*

« L'an dernier à Marienbad », *Resnais,* d'après *Robbe-Grillet,* avec *Florence Malraux* comme assistante.

Projets immédiats :

«Les mauvais coups» (Fr. Leterrier), *Simone Signoret.*

« Les Chiens », *Alain Robbe-Grillet.*

« La Mélangite » (Varda), production *Truffaut.*

(2) Déclaration reproduite dans le « Guardian » du 27 septembre et liste des signataires dans le « New York Times » du 29 septembre.

Que ce mouvement de retrait s'accentue et il faudra passer beaucoup de disques et de vieux films à la télévision (mais pas la musique d' « Hiroshima », ni des « Visiteurs du Soir »...).

En plein jour

Si la menace de ces ordonnances a éclaté comme un coup de tonnerre, le terrain cependant était doucement préparé depuis longtemps. On ne censurait pas à proprement parler, mais on déconseillait. Et parfois vivement : certains réalisateurs, comme ceux de « Cinépanorama » et d' « Edition Spéciale », se sont trouvés suspendus pour quelques mois après des émissions qui n'avaient pas plu. Sujets mal vus : le fascisme, le coup du 2 Décembre, l'alcoolisme, le birth-control...

Pour ne pas avoir d'ennuis, beaucoup de directeurs d'émission ont tout doucement, comme on le leur demandait, pris l'habitude de ne pas s'aventurer en terrain risqué ; après tout, le monde est vaste, pourquoi aller marcher justement là où ça brûle ? Et qui aurait tenu compte du fait que monsieur Untel ou Untel soit brusquement mis à pied ? Certainement pas le public, qui oublie tout de suite, malades ou morts, ceux qu'il ne voit plus.

Aujourd'hui, grâce à M. Debré, le problème se pose différemment, il est certain que les manifestations de résistance obtiennent une tout autre publicité.

D'ailleurs, à la faveur de ces incidents, l'action lente et sournoise du gouvernement pour tenter d'étouffer ce qui le gêne est brusquement dénoncée par ceux-là qui la supportaient.

Si M. Beauregard, par exemple, le producteur du « Petit Soldat », s'obstinait à « sortir » son film interdit, il risquerait, lui a-t-on fait savoir, une amende de 30 millions, le refus des trois autorisations de tournage qu'il a demandées (« Lola », de J. Demy, « Adieu Philippe » de J. Rozio, et « Une femme est une femme » de J.-L. Godard), le refus d'escompte par la Banque de France de toutes ses traites, et l'expulsion hors de France du Suisse J.-L. Godard.

Première mesure individuelle de répression : le ministre des Affaires étrangères vient d'annuler une tournée de conférences que Nathalie Sarraute avait accepté de faire au Danemark, en Norvège et en Suède, à la demande des Centres culturels de Copenhague, Oslo, Lundt, Gõteborg et Upsala. Le thème : « Roman et Psychologie ».

« Profondément chauvine »

On trouve sur la liste des signataires, aux côtés de Nathalie Sarraute, des personnalités soit du spectacle, soit de la littérature, que leurs préoccupations paraissaient, jusqu'à présent, diriger vers un autre genre d'activité que celui de l'action politique et publique. Je suis allée voir quelques-unes d'entre elles. J'ai été touchée de leur douceur, de leur embarras à se trouver brusquement au cœur d'un cyclone, de leur fermeté à faire face. Il y a Robbe-Grillet, qui n'est pourtant pas un féroce révolutionnaire : « *Je ne donne de conseil à personne*, dit-il, *mais je suis pacifiste. Je pense que moins il y a de militaires, mieux ça vaut. J'ai signé par pacifisme.* » Il y a Simone Signoret, consciente et courageuse : « *Au fond, je suis profondément chauvine.* » C'est par orgueil national qu'elle a signé, elle vient de passer deux ans à l'étranger et elle en avait assez de se faire interpeller sur la torture. « *On ne peut pas se contenter de récuser la torture devant des étrangers et se taire chez soi.* » Pourtant, elle a bien réfléchi, pesé le pour et le contre, c'est tellement plus facile de rester chez soi avec son Oscar : « *Si la police me demande* : « Qui vous a extorqué cette signature ? » *je pourrai leur répondre :* « Moi-même. Je me la suis extorquée à moi-même. Pour ne pas avoir honte. »

Il y a Maurice Blanchot, l'écrivain, le plus doux des hommes. Ce qui l'a poussé en avant ? Le scandale de voir des jeunes gens, qui ont peut-être lu ce que lui-même et d'autres ont passé leur vie à écrire, sur la révolte et la liberté, se retrouver brusquement en avant, seuls, très seuls ; moins déserteurs que désertés. « *J'ai pensé que nous devions tenter de les rejoindre.* »

Et c'est cela qui est important et grave. Que des gens dont les préoccupations sont d'abord et avant tout les aventures de l'esprit, qui ont besoin, pour y rêver et les poursuivre, du calme paisible de leur retraite, renoncent soudain à ce qui leur est le plus précieux, les conditions de leur œuvre, pour s'exposer à des mesures d'inculpation, de procès, d'emprisonnement.

Daily Mail

CONTINENTAL Edition

Oscar-winning Signoret among 140 outlawed from TV, stage and screen

FRANCE BANS STARS

Comment

SYLVIA AND EMILY

Row over dodge call-up manifesto

I'm Mr X

BUT I WAS NO FIXER says PLAYER IN BRIBES QUIZ

ALAN SANDERS, Swansea Town full-back, talked last night of a mystery telegram received by Stoke City goalkeeper Jimmy O'Neill that led to an investigation into an alleged attempt to "fix" a Soccer match. "I sent the telegram," said Sanders.

'GOSSIP' MOTHER IS BANISHED

Mac ready to stay on

PARIS EXCHANGE

Now . . . civil

GRANDE-BRETAGNE : LE « DAILY MAIL » (*).
Dix-huit films en question.

IL PROCESSO AGLI SCRITTORI FRANCESI

IMPUTATI D'INTELLIGENZA

di MANLIO CANCOGNI

ITALIE : « L'ESPRESSO » (**).
Une petite colère d'intellectuels ?

« Conseils à Sartre »

M. Debré, bien loin des réalités d'un monde qu'il ignore, a voulu railler « *la petite colère d'intellectuels en mal de publicité* ». S'imagine-t-il que Jean-Paul Sartre a besoin de la publicité que lui, Debré, va lui faire ? Ou de celle que lui fit l'an dernier déjà Malraux en Amérique du Sud ? (On aurait averti Jean-Paul Sartre que toute reprise de ses déclarations écrites au tribunal militaire du Cherche-Midi aurait des conséquences policières et judiciaires immédiates et que, s'il a été en contact avec le réseau Jeanson, il court le risque d'une arrestation ou du moins d'une inculpation grave — à moins de se montrer très prudent.) Croit-on au gouvernement que Maurice Merleau-Ponty ou Colette Audry, qui viennent de signer un nouvel appel en faveur de la paix en Algérie, qu'André Schwarz-Bart, prix Goncourt, que Maurice Nadeau, critique littéraire, René Leibowitz, compositeur, André Masson, peintre, éprouvent le moindre plaisir à voir leur nom figurer dans les journaux autrement qu'accolé à ceux de Hegel, Rimbaud, Musil, Honneger ou Braque ?

C'est que M. Debré connaît mal les éléments de la bombe à plusieurs temps qui est en train de lui exploser au nez.

MADELEINE CHAPSAL.

(*) En titre : « La France interdit ses vedettes ».

(**) En titre : « Inculpés d'intelligence ».

NOUVELLES - EXPRESS

● SEPT MINISTRES (MM. Couve de Murville, Sudreau, Buron, Michelet, Joxe, Jeanneney et Lecourt) tiennent dans une relative clandestinité des réunions « fractionnelles » au cours desquelles il leur arrive — sans qu'ils aient jamais réussi à faire coïncider leurs intentions — de parler de démission.

● Tandis que les chefs d'état-major des trois armes défendaient la force de frappe devant les commissions parlementaires, le CONTRE-AMIRAL LAINÉ, adjoint au chef d'état-major de la Marine, déclarait au Salon Nautique que trois sous-marins atomiques seraient plus efficaces pour le même prix (180 milliards) que tous les bombardiers prévus par le projet du gouvernement.

● M. WESTPHAL, dont le domicile, à Alger, vient d'être l'objet d'un attentat, organisait, sur ordre de M. Delouvrier, les équipes de policiers chargés d'établir les flagrants délits de tortures ou d'exécutions sommaires.

● M. SCHMITTLEIN, président du groupe parlementaire U.N.R., a l'intention de défendre, au prochain Conseil National, une position spectaculaire : plus de fidélité inconditionnelle au général de Gaulle.

● M. BAUMGARTNER : « Le régime actuel ressemble de plus en plus à celui de Vichy. Je n'ai aucune envie de devenir un nouveau Bouthillier ».

● KROUCHTCHEV aux délégués du F.L.N. : « Les Etats-Unis étant la puissance la plus colonialiste, il fallait aider de Gaulle à se libérer de l'Amérique avant de libérer l'Algérie. Mais de Gaulle ayant raté toutes les occasions, on ne peut miser sur lui ».

● De très nombreux inspecteurs chargés des interrogatoires des signataires du MANIFESTE DES 121 se sont fait porter malades.

● M. SOUSTELLE a l'intention de créer un Rassemblement « antiraciste » dans un double but : donner une apparence « démocratique » à la défense de l'Algérie française, exploiter les réactions du public métropolitain face aux incidents raciaux du Congo.

● M. DEBRÉ : « J'ai toujours été partisan de l'autodétermination et hostile à « l'Algérie algérienne », car celle-ci mécontente l'Armée sans satisfaire le F.L.N. ».

● Dans la lettre qu'il lui a envoyée, le GÉNÉRAL DE GAULLE propose au CHANCELIER ADENAUER de le rencontrer à nouveau mais les amis du Chancelier voudraient que ce soit le général qui vienne à Bonn et non « le vieil homme de 85 ans » qui se déplace encore une fois.

Rien comme ailleurs
INNOVATION
CADEAUX - BAGAGES - RADIO
104 CHAMPS-ÉLYSÉES

HARLEY
8, bd de la MADELEINE · PARIS-9e
Distinction et tradition dans la mode masculine
Pardessus depuis ..... 275 NF
Impers depuis .... 169 NF
PARKING ASSURE

Pour le prix inouï de (plus frais de port) 60 NF
APPRENEZ L'ANGLAIS AVEC LA METHODE EFFICACE
English is good for you
de John H. SIDGWICK (M. A. University of Cambridge)
Préface de M. André MAUROIS, de l'Académie française
composée de : 1 fort volume luxueusement relié et illustré
12 disques microsillons 17 cm. 33 tours
1 magnifique coffret de rangement
Expédition dans toute la France - Documentation « D » sur simple demande
SAINT-LAZARE MUSIQUE - 33-37, rue de Londres - PARIS (9e)

JUSTICE

Militaires et civils

● *Au terme du procès Jeanson, Mᵉ Robert Badinter, du barreau de Paris, étudie la place des tribunaux militaires dans notre système judiciaire.*

(Y. Ledeliov)

LA PRISON DU CHERCHE-MIDI.
Un mauvais souvenir de plus.

CE procès du réseau Jeanson si longtemps poursuivi dans le tumulte, le voilà maintenant achevé. La salle blême du Cherche-Midi où comparut le capitaine Dreyfus a retrouvé sa torpeur, alourdie simplement d'un mauvais souvenir de plus. Mais les résonances passionnées de ce procès ne sont pas apaisées et nul doute qu'il ne marque dans l'Histoire de notre Justice un moment important.

Il faut d'abord dissiper une équivoque. On a largement dénoncé la confusion des débats, la multiplication des moyens de procédure, l'éclat des incidents dont la responsabilité était imputée à une partie de la défense. C'est là méconnaître la réalité judiciaire.

Un procès, en effet, c'est d'abord un dialogue. Aux charges de l'accusation, l'accusé doit répondre, fût-ce par ses dénégations. En acceptant de se disculper, l'accusé reconnaît par là même l'autorité de ses juges. Mais que l'accusé refuse le dialogue, et le procès est vidé de sa substance. Sans doute, par un tel refus, l'accusé se met délibérément hors la loi et dès ce moment, il devient possible de le détenir ou de l'exécuter sans se soucier plus avant du respect de la défense. Mais il s'agit alors de mesure de sûreté ou de répression, non plus de justice.

Or, dans tous les prétoires depuis des mois, les militants F.L.N. se réclament de leur nationalité algérienne et dénient par principe aux tribunaux français toute compétence pour les juger. A leur égard, la défense classique dont l'effort tend à faire reconnaître l'innocence de l'accusé se révèle donc impossible. Le seul combat que les avocats du F.L.N. puissent encore mener, c'est la guérilla de procédure pour retarder les décisions. Et au-delà de ces incidents, tenter d'agir sur l'opinion publique pour modifier l'état de choses actuel.

A l'évidence, les formes ordinaires de la justice ne peuvent survivre à de telles entreprises. D'où le style surprenant de ces audiences, où les incidents violents alternent avec les plus moroses développements juridiques.

Mais ces techniques inévitables et parfois exaspérantes n'ont pas été inaugurées lors du procès Jeanson par les avocats du F.L.N. Depuis des mois elles étaient communément pratiquées devant toutes les juridictions militaires. A cet égard, pas de surprise possible. Le Parquet militaire, en joignant, aux accusés métropolitains du réseau de soutien, des musulmans, n'ignorait pas que ces moyens seraient la loi du prétoire. Les avocats des accusés métropolitains n'y pouvaient rien changer. Une volonté de confusion apparaît ici, mais elle procède de l'accusation plutôt que de la défense.

Sans doute, en décidant de confondre en un même procès des musulmans militants du F.L.N. et des accusés métropolitains dont les actes et la responsabilité posaient des problèmes exceptionnels à la conscience du pays, le pouvoir pensait agir plus sûrement sur l'opinion publique. Leur présence commune dans un même box devait traduire physiquement la solidarité qui liait ces métropolitains aux musulmans. Mais en décidant cet amalgame, le pouvoir ne pouvait ignorer que le désordre des débats devenait inévitable. La confusion dénoncée, c'est donc le pouvoir qui doit d'abord en porter la responsabilité.

Deux exigences

Mais surtout c'est le choix de la juridiction militaire pour connaître de ce procès qui nous heurte.

Les actes reprochés aux accusés métropolitains : collecte de fonds, transport de documents, propagande, importaient moins que l'insurrection morale qui les animait. Ce soulèvement extraordinaire des consciences, ces hommes et ces femmes devaient en répondre devant le pays même, siégeant en la personne de ses jurés dans l'enceinte de la Cour d'assises, et non devant l'Armée, siégeant au tribunal militaire.

Que les militaires, en effet, jugent les militaires, pour toutes les infractions commises par eux dans l'exercice de leurs fonctions, rien de plus légitime. Il s'agit là, somme toute, d'une juridiction professionnelle comme tant d'autres, aux pouvoirs juridictionnels simplement étendus jusqu'à la peine de mort.

Mais quand le pays n'est pas en état de mobilisation armée, l'extension de la compétence militaire à des accusés civils est par essence abusive et menaçante pour la liberté individuelle.

La justice exige en effet le respect d'un double principe : l'indépendance des juges à l'égard du pouvoir exécutif et l'assurance que nul ne saurait être distrait de ses juges naturels au profit de juridictions répressives extraordinaires.

Or, les tribunaux militaires ne satisfont à aucune de ces exigences fondamentales. Les officiers qui les composent sont au service de l'Etat. Leur mission est de le défendre en toute circonstance, leur devoir est de lui obéir sans réserve. Ils sont par vocation à la disposition du pouvoir exécutif. La condition militaire exclut donc par définition l'indépendance que requiert la justice ordinaire et qu'assurent aux accusés le statut des magistrats, leur inamovibilité et la présence de jurés populaires tirés au sort.

(Keystone.)

LE CHEF DU PARQUET MILITAIRE. (*)
Au service de l'Etat.

Et comment admettre qu'en métropole aujourd'hui, les juges naturels des Français soient des juges militaires ! Voici des accusés civils dressés par une véritable révolte de l'esprit contre le pouvoir. Est-il équitable que ce soient des militaires, dont le premier devoir est l'obéissance inconditionnelle à l'autorité, qui connaissent de leurs actes et décident de leur sort ? Imagine-t-on, en notre temps, des athées jugés pour atteinte à la religion par des juridictions ecclésiastiques ? A cette pensée, l'Inquisition déjà lève dans nos esprits ses bûchers.

Les deuils de la liberté

Et cependant l'ombre de l'ordre militaire ne cesse de s'étendre sur notre justice. L'ordonnance du 8 octobre 1958 a donné aux juridictions militaires le droit de se saisir, non seulement des atteintes à la Défense nationale, mais de tous les crimes contre la sûreté *intérieure* de l'Etat, commis en vue d'apporter une *aide directe ou indirecte* aux rebelles algériens. Puis, cette condition paraissant trop restrictive encore, l'ordonnance du 18 avril 1960 a étendu la compétence militaire en métropole à tous les faits commis *en relation* avec les événements d'Algérie. L'ordonnance du 3 juin 1960, en déférant aux tribunaux militaires tous les crimes de sang flagrants commis en vue d'aider même indirectement les rebelles algériens, a mis à néant les droits de la défense. M. Besson, procureur général près la Cour de cassation, écrivait à son propos : « *Par les souvenirs historiques qu'elle évoque, l'ordonnance du 3 juin 1960 a causé un profond malaise. Elle est un signe de défiance à l'égard des magistrats instructeurs et des avocats et sonne le glas du système d'instruction en vigueur.* »

Au-delà même de ces dispositions liées à la guerre d'Algérie, le pouvoir, en modifiant le Code pénal par la grande ordonnance du 4 juin 1960, a étendu encore en matière de crime contre la sûreté de l'Etat la compétence militaire. En temps de paix, dorénavant, toutes les atteintes à la Défense nationale, y compris l'entreprise de démoralisation de l'Armée, commises par des civils autrement que par voie de presse, pourront être instruites et seront jugées par les juridictions militaires.

Et pourtant, de quel terrible passé cette juridiction dont on se plaît à étendre la compétence apparaît chargée. Son histoire se confond avec tous les deuils de la liberté. Les étudiants insurgés du cloître Saint-Mery y rejoignent les ouvriers décimés de juin 1848. Le duc d'Enghien fusillé au petit jour de Vincennes s'y mêle aux communards exécutés au Père-Lachaise. Ainsi, à chaque crise de la liberté, c'est à cette juridiction composée d'hommes « habillés pour un autre destin » que le pouvoir confie toujours l'exécution de ses mauvaises besognes judiciaires.

ROBERT BADINTER

(*) Le colonel Gardon.

NOUVELLES - EXPRESS

● Les éditoriaux anonymes publiés désormais chaque semaine par «PARIS MATCH» sont rédigés par une équipe composée de J.-R. TOURNOUX, R. DABERNAT et ANDRÉ FROSSARD (le rayon Z de « L'Aurore »).

● A partir du 15 octobre paraîtra « AFRIQUE-ACTION », nouvelle formule de l'ancien hebdomadaire tunisien « L'Action » dirigé par M. Bechir Ben Yhamed (ancien ministre de l'Information), avec la collaboration de plusieurs journalistes parisiens.

● Après le directeur M. BOEGNER, M. DANIEL MORGAINE, rédacteur en chef, a quitté « Paris-Jour ». Il a été remplacé par M. MICHEL EBERHARD.

● Sortie cette semaine du premier numéro de « TÉLÉRAMA », formule nouvelle de radio-télévision-cinéma, édité par le groupe de « La Vie catholique illustrée » : pour faire face à cette concurrence nouvelle, « LA SEMAINE RADIOPHONIQUE » (260.000 exemplaires) et « MON PROGRAMME » (100.000 exemplaires) ont fusionné.

● «VÉRITÉS POUR... », organe clandestin des mouvement illégaux de résistance à la guerre d'Algérie, a disparu pour faire place à « VÉRITÉS ANTICOLONIALISTES », dont le premier numéro a été diffusé la semaine dernière.

● « LE MONDE » a annoncé un accord pour la « mise en pool » de ses informations et de ses correspondances particulières avec le « TIMES » de Londres, qui avait auparavant un contrat avec « LE FIGARO ». Celui-ci a maintenant un accord avec le « NEW YORK TIMES » et le « GUARDIAN ».

● LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE, dont Pierre Mendès France préside le Comité de direction, deviendront mensuels à partir de janvier.

SYNDICATS

Entre l'Algérie et les 40 heures

● *A Lyon, les métallos C.F.T.C. viennent de tenir leur Congrès. Notre envoyé spécial, Michel Bosquet, a assisté aux discussions. Quelle est la température ? Quelles sont les perspectives d'action ?*

« POUR des campagnes générales, le front syndical n'est pas encore mûr ; c'est d'accord. Seulement, camarades, je vous le dis tout net : ou bien l'unité d'action se fera pour imposer la paix en Algérie, pour un retour progressif aux quarante heures, pour abattre le capitalisme, ou bien... »

L'orateur, un délégué de la Sarthe, est interrompu par les applaudissements. Tout le monde a compris. Les 350 délégués à ce 31e Congrès de Lyon des métallos C.F.T.C. (un quart des métallos français) ne sont pas d'accord sur tout. Mais tous ou presque sont conscients de la hiérarchie des urgences. Après les délégués de la Loire, de la Loire-Atlantique, du Rhône, de la Savoie, etc., un responsable de l'Isère provoque deux minutes d'acclamations en déclarant :

« Les partis politiques sont tombés en déconfiture ; le syndicalisme reste la seule force qui peut être entendue. Et parce que la paix, et particulièrement la paix en Algérie, est la condition première et absolument nécessaire à l'élévation du niveau de vie, au maintien des libertés, à la survie de la démocratie, nous devons, nous, proposer, avant toute autre chose, la lutte pour la paix. »

120.000 emplois nouveaux

Près d'un quart de la résolution finale sera consacré à l'Algérie. Le Congrès se déclare *« conscient des conséquences désastreuses de cette guerre dans la conscience des jeunes ».* Un amendement, aussitôt adopté, corrige : *« Conscient des problèmes dramatiques que cette guerre pose à la conscience des jeunes ».* Le Congrès *dénonce les atteintes de plus en plus fréquentes portées pour des motifs politiques à la liberté de la presse, de l'édition, de réunion, d'expression et* (précise une adjonction), *tout dernièrement, au droit au travail... L'autodétermination ne saurait être subordonnée à la destruction préalable du nationalisme algérien ».* Le délégué de Saint-Chamond réclame *« une véritable négociation avec le G.P.R.A. »* plutôt que la *« reprise efficace des négociations » demandée par la résolution »* ; l'O.N.U. est sur le point de figurer nommément parmi les *« médiateurs possibles »* dont il est demandé aux responsables *« des deux camps »* de ne pas refuser les bons offices, quand un petit carré d'irréductibles, délégués par le Nord, proteste :

« Nous demandons la disjonction de la résolution sur l'Algérie ; nous n'avons pas été mandatés pour voter là-dessus ».

Réponse du rapporteur : *« Ça fait six ans que la guerre d'Algérie dure. Il serait temps qu'on s'en aperçoive chez vous. Ce n'est pas la première fois que nous prenons position. L'Algérie et les revendications économiques, cela ne fait qu'un. Tout est lié ».*

Tout est lié : la commission des revendications, durant sa matinée d'études, s'est pénétrée de cette évidence. Elle avait à traduire en objectifs tactiques sa stratégie. Or, celle-ci est dominée par un fait majeur qui semble avoir échappé au Comité Rueff-Armand : dans les dix prochaines années, selon les prévisions officielles, le plein emploi exigera la création de 1.200.000 emplois nouveaux. A partir de 1965 surtout, 140.000 emplois supplémentaires devront être créés chaque année pour les jeunes. La population active industrielle doit croître de près de 1 million. Or, 200.000 emplois industriels ont été supprimés depuis deux ans par la concentration et le progrès technique. De 1900 à 1954, 700.000 emplois industriels seulement ont été créés en France. En dix ans, il faudra faire plus que durant les cinquante années écoulées. Comment cet effort gigantesque pourrait-il être mené de pair avec la guerre d'Algérie et la politique « de grandeur » ?

« Le problème pour nous est le suivant, explique un délégué de la Moselle : *ou bien nous imposons au patronat le retour progressif aux quarante heures sans diminution de salaire ; l'abaissement de l'âge de la retraite ; le salaire mensuel garanti pour tous. Ou bien d'ici quatre ans, c'est le patronat qui nous dictera ses conditions. A savoir : les réductions d'horaires et de salaire, le chômage, le licenciement sans retraite à cinquante ans, etc. »*

(« Express ».)

LES MÉTALLURGISTES C.F.T.C. A LYON.
Dans un mois ou dans six mois.

Déjà, remarque un responsable de la région parisienne, certaines firmes réduisent leur activité et refusent des commandes à seule fin de créer du chômage artificiel et de peser ainsi sur les salaires. Dans d'autres régions, comme la Gironde et, surtout, la Loire-Atlantique, avec ses 7.000 chômeurs et ses 30.000 jeunes sans emploi, *« le patronat refuse l'implantation d'usines nouvelles afin de briser, par le maintien délibéré du sous-emploi, la combativité de la classe ouvrière ».*

Depuis le printemps dernier, les licenciements collectifs, les lock-out suivis de réembauches discriminatoires, du renvoi ou du déclassement des délégués syndicaux se sont multipliés dans le pays. Le plein emploi n'est déjà plus assuré. Les syndicats en déduisent qu'il leur faut partir à l'offensive dès maintenant pour arracher à l'Etat et au patronat, dans les mois qui viennent, une participation effective à la planification et au pouvoir de décision économique, public aussi bien que privé. Sinon, ils craignent que la réapparition du chômage ne détruise rapidement leurs positions de force et facilite les offensives en sens contraire.

Un courant à remonter

Dans les semaines qui viennent, les militants tenteront donc de déclencher un vaste mouvement revendicatif. Seront-ils suivis par la base ?

— *Pour le moment,* dit un permanent de la région parisienne, *à la base, c'est mou. Les gars rentrent de vacances. On a augmenté les transports, les loyers, le beurre, le lait, le pain... Il y a quelques années, après tous ces coups de matraque, les gars auraient dit : « On y va, on débraie ». Mais en ce moment, dans mon secteur, rien ne bouge. Il y a pas mal de boîtes où on fait soixante heures par semaine. Ça vous endort les gars ; ils n'ont plus le temps de penser, ni de militer. Je vous mentirais si je vous disais qu'ils sont chauds pour le retour aux quarante heures. Il y a un courant à remonter. On verra plus clair fin octobre.*

— Et l'Algérie ?

— *Ça n'est pas facile non plus. Il y a bien quelques boîtes où les jeunes s'agitent ; chez C..., par exemple, où ils ont fait circuler la lettre de Sartre. Mais dans l'ensemble, sur l'Algérie, ça ne pousse pas. Les gars ne sentent pas le problème. Après Suez, au moins, il n'y avait plus d'essence. L'Algérie, elle, n'a jamais empêché personne de rouler en 2 CV ou en Dauphine. Vous avez encore beaucoup de gens qui disent : « Les Algériens ? C'est tous des fainéants ; des gens qui ne peuvent pas arrêter de faire des gosses ». Ce n'est pas étonnant, avec la presse qu'on a.*

« La popularité de de Gaulle a baissé, c'est d'accord. Mais ça n'empêche pas les gars de dire : « Si ce n'est pas lui, qui est-ce qui la fera, la paix ? » Le Parlement ? Il s'est réuni pour faire quoi ? Défendre les bouilleurs de cru. A part de Gaulle, qu'est-ce qu'il y a ? Mollet ou Pinay. On les a assez vus. Le P.S.U., la plupart des gars ne savent pas ce que c'est. Et puis, dites-vous bien que les jeunes qui reviennent d'Algérie, la Liberté, la Démocratie, ça ne leur dit plus rien. »

Le front syndical

Parmi les délégués de province, beaucoup sont nettement plus optimistes : ceux de Grenoble, de Saint-Etienne, de Saint-Nazaire, du Mans, de Savoie... Ils considèrent que Paris est à la traîne. Ils connaissent le P.S.U. ou même y militent. Chez eux, l'unité d'action à la base est faite ou en train de se faire.

— *C'est la division syndicale qui paralyse tout,* dit l'un d'eux. *Plus nos sections sont faibles par rapport à la C.G.T., plus elles ont peur de l'unité. Mais là où elles sont à égalité, ou presque, avec les communistes, elles ne craignent personne, au contraire.*

« Le front syndical sur l'Algérie, sur le retour aux quarante heures, il se fera, je vous le garantis. Dans un mois ou dans six mois.

— *Pourtant, la C.F.T.C. l'a refusé?*

— *Elle l'a refusé sur le plan fédéral et pour le moment, mais non sur le plan local ou départemental. D'ailleurs, faut le reconnaître honnêtement : sur l'Algérie, c'est nous qui sommes en flèche depuis quatre ans. La C.G.T., c'est maintenant seulement qu'elle démarre. Et ce qu'elle nous a proposé, ce n'est pas une action commune, c'est un texte commun.*

« Or, dites-vous bien ceci : les textes communs, si nous les signons à l'échelon fédéral ou confédéral, ça fait plus de mal que de bien. Dans l'Est et dans le Nord, ces textes, nos militants refuseraient de les distribuer. Ils diraient : « Tout ça, c'est de la politique, on ne veut pas faire de la politique avec les communistes ». Et à F.O., ce serait pareil.

« Vouloir brusquer les choses ne sert à rien, nous ne serions pas suivis. Il nous faut profiter de notre position charnière entre la C.G.T. et les autres syndicats : d'abord réaliser le front commun sur l'Algérie avec les étudiants, les enseignants et avec F.O. là où elle n'est pas compromise avec le patronat. Ensuite, le front syndical se fera avec la C.G.T. aussi. Ça peut aller très vite, maintenant, vous verrez. »

MICHEL BOSQUET.

NOUVELLES - EXPRESS

● Le gratte-ciel de 59 étages (coût : 50 milliards d'anciens francs) que M. Jack Cotton fait actuellement édifier à Manhattan, s'appellera le PAN-AM BUILDING, parce qu'il deviendra le siège central de la Pan American Airways, relié par radio et câbles directs avec tous les bureaux de réservation que la compagnie a dans le monde entier.

● La « Financière Industrielle des Pétroles », société présidée par le GÉNÉRAL PIERRE KOENIG, va investir dans la construction d'une petite raffinerie de 250.000 à 300.000 tonnes à Hassi-Messaoud (destinée à pourvoir les besoins locaux en carburants du Nord-Sahara), les indemnités qu'elle a touchées pour les biens qu'elle possédait avant guerre en Pologne et en Roumanie.

● L'usine de fabrication de plats congelés, que M. RAYMOND OLIVER (propriétaire du « Grand-Véfour ») fait construire à Vannes, occupera 300 personnes. Sa production initiale sera non pas de 8 tonnes, comme prévu au début, mais de 16 tonnes par jour (64.000 plats vendus entre 2 et 4 NF chacun).

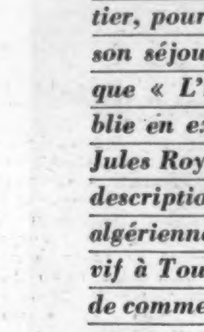
● Accusée par le Fonds monétaire international (qui vient de tenir sa session annuelle à Washington) de drainer les réserves en devises du monde, l'ALLEMAGNE va lancer un plan d'aide aux pays sous-développés (1 milliard de deutsch marks).

● Deux grosses entreprises britanniques fabriquant du matériel électrique, la GÉNÉRAL ELECTRIC (70.000 ouvriers) et ENGLISH ELECTRIC (84.000 ouvriers) vont fusionner.

TÉMOIGNAGE

Toudja

● ***Jules Roy, petit-fils de colon, soldat de métier, poursuit le récit de son séjour en Algérie, que « L'Express » publie en exclusivité (1). Jules Roy a jugé que sa description de la réalité algérienne, prise sur le vif à Toudja, se passait de commentaire. « L'Express » considère, de même, qu'il convient de la présenter sans illustrations.***



JULES ROY.

TOUDJA est à douze kilomètres du nord de la riche vallée de la Soummam, parmi les collines boisées qui s'élèvent peu à peu vers une zone montagneuse côtière. A une cinquantaine de kilomètres au sud-est, les sommets du Djurdjura sont couverts de neige presque toute l'année. Le village s'étend en longueur à proximité d'un col, au-dessous de la paroi verticale de l'Arbalou (1 317 m), en haut d'une sorte de cuvette descendante bordée de forêts de chênes-lièges qui portent les marbrures rousses de vieux incendies. C'est le village kabyle type avec ses maisons serrées les unes contre les autres et ses toits de tuiles rondes. Les oliviers, les figuiers et les caroubiers escaladent les pentes tout autour et des champs d'orge commencent à jaunir. Le long du triple ruisseau qui coule au pied de l'Arbalou, d'une source que les Romains avaient captée pour en amener les eaux à Bougie, des frênes puissants ont poussé. Le débit de la source varie de trente à soixante litres à la seconde. Grâce à cette richesse, les vergers ont l'abondance des oasis. On y fait quatre récoltes de pommes de terre par an. L'eau se dégorge dans des rigoles, arrose les jardins et faisait tourner autrefois des moulins à grains. Les grenadiers étaient en fleur quand je suis venu. Les orangers et les citronniers portaient encore des fruits.

Il y a un an et demi, toutes les boutiques du village étaient fermées et aucun véhicule ne pouvait circuler sur la route hors des convois militaires et sans protection aérienne. Aujourd'hui, la vie a repris, l'ordre règne et il suffit de placer une automitrailleuse devant le car qui va, trois fois par semaine, à Bougie. La route en lacets se déroule à travers un massif très couvert où les fellagha peuvent se déplacer et se terrer.

Au bout du village, sur un éperon de roches, le poste est bâti. Un mur entoure la maison de l'officier chef de la Section Administrative Spécialisée (S.A.S.) et de ses adjoints. En contrebas, au pied d'une terrasse d'où débordent les plantes grasses et les fleurs, un bâtiment à un étage sert de logement à l'infirmerie et de P.C. au capitaine commandant le sous-quartier. C'est là qu'est hissé le pavillon national qu'on voit flotter de loin. Plus bas encore, on a dressé les baraques de l'administration, séparées du cantonnement et des cuisines. L'enceinte abrite les automitrailleuses et les voitures blindées. Sur un terre-plein, l'ambulance et les G.M.C. sont rangés près d'un lavoir où jaillit l'eau.

Honnêtes et droits

De là, on domine la vallée de l'Oued Ghir qui rejoint la Soummam, où les cigognes nichent sur les croix des églises. Plus loin, les montagnes de la Petite Kabylie se bousculent et servent de socle aux nuages. De jour, l'impression qu'on ressent est toute de paix, et cette terre doit aussi ressembler à celle de Chanaan par sa beauté et sa douceur pastorale. Des ânes braient.

J'avais pensé d'abord à ne pas donner le nom de ce village, par pudeur. Pour qu'on puisse se dire en tout dernier ressort que j'exagérais, et pour ne pas gêner les hommes qui m'ont reçu et fait confiance. Mais ils sauront bien, les premiers, si ce livre leur arrive, que je dis la vérité, et ils reconnaîtront que, puisque c'est la vérité, j'ai le devoir de la dire. Peut-être ne trouveront-ils là rien de surprenant : c'est ce qu'ils ont chaque jour sous les yeux, c'est ce qu'ils font, c'est ce qu'ils espèrent, honnêtes et droits comme ils sont.

Le temps, chez eux, a déjà travaillé et effacé, sans qu'ils s'en doutent, l'horreur de la situation. Les officiers de chasseurs à pied qui passent vingt-neuf mois à Toudja, regagnent la France pour vingt et un mois et reviennent à Toudja, ressemblent à tous les officiers de l'Armée française. Ils accomplissent leur tâche avec dignité; ils s'efforcent d'empêcher les rebelles d'agir dans un royaume grand comme un canton de chez nous ; ils assurent la liberté dans la commune et dans les villages proches, presque tous en ruine. Chaque soir, ils dressent des embuscades pour surprendre des fellagha qui viennent se ravitailler ou voir leurs femmes. Le capitaine veille près de son poste radio. De temps en temps, il entend un souffle dans ses écouteurs : c'est l'officier de patrouille qui signale que tout va bien. L'alerte n'est, en général, donnée que par des coups de feu isolés ou une rafale de mitraillette. Alors le silence opérationnel est rompu. S'il ne se passe rien, et il en est ainsi d'habitude, vers minuit, on rentre.

Les postes monastères

Je montai de Bougie dans une jeep précédée d'une automitrailleuse, avec, pour tout bagage, un sac de montagne que j'avais bourré d'un pyjama, de chaussures de brousse, d'une trousse de toilette et de mes carnets. Il est toujours gênant d'arriver dans un poste. On s'y sent aussi étranger que dans un monastère. On pénètre dans un milieu fermé qui respecte ses rites, son régime de vie, sa religion et ses secrets. Parfois, on éprouve un malaise quand les gens ont de sales gueules, ou lorsqu'on devine qu'il s'est passé des choses ou s'en passera. Très vite, si l'on ne connaît personne, on a l'impression d'étouffer, de tourner en rond, et on se laisse accabler par le spectacle d'une guérilla à son point de saturation.

On me donna une cellule meublée d'un lit de camp et d'une table. Comme je n'en espérais pas tant, je fus heureux. Je m'informai aussitôt de la situation du village de Toudja.

Toudja groupe deux communes et comprend vingt-deux petits villages répartis sur 4 262 hectares, dont 1 825 de forêts domaniales. En 1954, il comptait 7 230 habitants. Il n'en reste aujourd'hui que 3 800, dont 900 réfugiés des régions voisines. 600 hommes travaillent en métropole dans les usines, pour empêcher les familles de vivre dans la misère, car la richesse dont je parlais plus haut est factice : elle semble là pour le plaisir des yeux. En fait, à Toudja, la production agricole est médiocre et le rendement du sol, voisin de zéro. Quand vient l'été, les terres sont grillées et ne donnent que des figues et des caroubes. L'hiver, elles sont souvent recouvertes de neige. En 1959, les 600 hommes qui travaillent en métropole ont envoyé à leurs familles cinquante millions d'anciens francs. La population est kabyle. Il n'y a que deux familles arabes, qui appartiennent au quartier du haut.

En ce qui concerne Toudja village, on y a dénombré, en 1959, 2 331 habitants se décomposant ainsi : 796 femmes, 251 hommes, 1 284 enfants (1). Les hommes travaillent en France, sont morts ou partis pour le maquis. Il n'y a pas un seul Européen. A part l'instituteur, jusqu'en 1955, Toudja ne connaissait les Français qu'en la personne du contrôleur des contributions et du percepteur. Je ne sais pas quand passait l'administrateur. On m'a assuré, sans que j'aie pu le vérifier, qu'il déléguait ses pouvoirs au caïd.

Trop ? Non

Les métiers se décomposent ainsi : une dizaine de maçons très habiles, deux menuisiers, un forgeron, deux chauffeurs de car, un atelier féminin de vannerie. J'ajouterai que Toudja a fourni neuf instituteurs, un juge musulman, un avocat, un député, un sénateur et deux officiers.

De quoi vivait-on autrefois à Toudja ? Des mandats des ouvriers de la métropole, des travaux des saisonniers qui descendent dans la plaine au moment des moissons et des vendanges, des chantiers créés par l'administration pour la construction des routes ou l'exploitation du liège, enfin, de la récolte d'huile, de figues et de caroubes. A Toudja, il y a 10 000 oliviers, 17 000 figuiers, 2 000 caroubiers. La commune dispose d'un crédit de 20 millions pour des travaux divers.

De quoi vit-on à présent ? Les chantiers des forêts de liège ont été abandonnés ; sur les 17 000 figuiers, il y en a 15 000 qui ne produiront pas de fruits, car les figuiers qu'on ne soigne pas et dont la terre n'est pas piochée dépérissent et deviennent stériles. On espère pouvoir faire la cueillette des olives cette année. En 1954, il existait 238 bovins ; il n'y en a plus un seul. Sans pâturages, on ne peut plus les élever. 150 paires de bœufs ; il n'en reste qu'une. Des 31 mulets, 7 ont survécu. Les seuls animaux qui ont résisté à la guerre sont les ânes : on en compte encore 174 sur les 237 qu'on dénombrait en 1954. Il n'y a plus un poteau de téléphone ou d'électricité. La guerre a tout cassé. Pour soulager la misère, l'administration distribue 6 000 kilos de semoule par mois : moins de 2 kilos par habitant. Auprès de ce que j'ai vu par la suite, je peux affirmer que les habitants de Toudja sont heureux.

On peut planter de nouveaux figuiers blancs ou noirs, à figues rondes ou allongées ; ils donnent des fruits en cinq ou six ans et se multiplient par boutures ou greffage. Un beau figuier produit de 25 à 100 kilos de fruits par an, un grand caroubier 400 à 500 kg de caroubes que des sociétés de Bougie achètent. L'électricité et le téléphone reviendront. Les enfants remplaceront les hommes, mais il faudra au moins une génération pour effacer la haine que la guerre a fait naître.

Les Français ne sont vraiment venus à Toudja qu'en 1956, pour écraser la rébellion. Des Français avec des armes, des chars et des avions : l'Armée. Elle a exercé la répression. Je tiens de source sûre le chiffre que je vais donner et que j'ai recoupé par des conversations sur place. On ne m'a pas demandé de le garder pour moi. On me l'a avoué en répondant par oui ou non à mes questions. Je ne commets pas d'erreur. J'ai cru exagérer en lançant d'abord le chiffre de cinq cents morts ou disparus, mais j'ai une certaine connaissance du pays. On m'a fait signe que non.

— Trop ?
— Non.
— Huit cents ?
— Non.
— Mille ?
On s'est tu.
— Douze cents ?
— Environ.

Les Français en 1956

J'ai médité sur la pyramide des âges de la commune de Toudja. J'ai relevé tous les chiffres. Chez les individus nés entre 1944 et 1956, qui avaient donc, pour les plus âgés, douze ans à l'époque de la répression, il y a 49,2 pour cent d'individus du sexe féminin, 50,8 pour cent du sexe masculin ; chez ceux qui sont nés entre 1915 et 1943, et qui avaient alors entre quarante et un ans et treize ans, la disproportion est de huit femmes pour deux hommes. Est-ce assez clair ?

Quand on sait que le F.L.N. égorge de son côté — on met seize assassinats sur son compte depuis six ans — on commence à comprendre le sentiment dans lequel vivent les habitants de Toudja. Seize meurtres, et cela compte déjà, d'un côté. Mille deux cents de l'autre. On ne commente pas cela.

Il n'est pas une famille de Toudja qui ne soit divisée, et ne se voie dans l'obligation de composer avec le F.L.N. et l'Armée française ; pas une famille qui n'ait eu au moins un mort dû à la répression et n'ait besoin des secours ou de la neutralité de l'autorité. Quelques-unes d'entre elles comptent un homme à la rébellion et un homme dans l'Armée, soit comme *harki*, enrôlé dans une unité combattante, soit comme *moghazni*, dans l'administration militarisée, ou comme garde civil dans un groupe d'autodéfense. Pourquoi à notre service ? Parce qu'on y est payé et qu'on mange. Certaines autres familles, en revanche, sont connues pour leur sympathie déclarée en faveur des fellagha.

Le père du maire a été assassiné par le F.L.N. Son frère, capitaine dans l'Armée française, a déserté. Son oncle est Ferhat Abbas. Soixante femmes ont leurs maris dans le maquis, une soixantaine d'autres sont parties pour Bougie où les liaisons avec les rebelles sont plus faciles. Ce sont elles qui collectent les taxes et portent les lettres de menace. L'imposition des rebelles est de 200 francs par famille et par mois ; 1 000 quand il y a un travailleur. Il est fréquent de trouver des notes d'imposition de 40 à 50 000 francs par an, ou davantage, adressées aux commerçants. Certains paient, d'autres non. Dans ce cas, les menaces se précisent et, d'habitude, les gens cèdent.

Confiance en personne

Ces divisions cesseront-elles à la paix ? L'Armée croit au contraire qu'elles s'accentueront et que de terribles règlements de comptes auront lieu. Comment ne pas partager cette crainte ? A Toudja, trente hommes servent dans l'Armée française et tendent des embuscades, chaque soir, à leurs frères. A moins qu'un jour...

(1) Son livre, « La guerre d'Algérie », sera publié par les Editions Julliard.

(1) L'effectif scolarisable est de 841 ; l'effectif scolarisé de 450 en 1960.

ETUDIANTS...
N'hésitez pas à apprendre entre deux cours la
STÉNOTYPIE
et la
DACTYLOGRAPHIE
qui, quel que soit votre futur métier, vous seront précieuses
INSTITUT GRANDJEAN
15, rue Soufflot - PARIS (5e)
DAN. 44-40

OLD ENGLAND
12, Boulevard des Capucines - Paris
Prêt à porter
Pardessus raglan ____ 360 NF
Imperméables Coton d'Egypte ____ 225 NF
Complets "Ready Made" ____ 420 NF
Chemiserie, Bonneterie, Cravates, Chaussures, Ganterie, Parfumerie, Bagages.

La cigarette, cause n° 1 de notre fatigue ?
A Genève, l'Organisation Mondiale de la Santé (O.M.S.) vient d'annocer officiellement que la cigarette est la principale cause du cancer du poumon. On vient également de découvrir que fumer détruit les vitamines C (anti-fatigue). Est-il possible, sans privation, de fumer moins ? Exite-t-il actuellement des remèdes sérieux qui permettent de s'arrêter de fumer ? Peut-on — en prenant certaines précautions — fumer sans danger, comme l'affirme le docteur Lieb, qui a consacré sa vie à étudier les effets du tabac ? Quarante-deux médecins répondent à ces questions dans un petit livre... gratuit pour les fumeurs. Pour le recevoir, il suffit d'envoyer une carte postale avec votre nom et votre adresse au Centre de Propagande Anti-Tabac (service 86 X), Chaussée-d'Antin, 18, Paris. Mais ne tardez pas, car cette offre gratuite ne pourra être maintenue.

L'officier à qui j'exprimais cette inquiétude m'a répondu :

— Je n'ai confiance en personne. Le meilleur d'entre eux est capable de me tuer.

∴

— Où voulez-vous aller ? m'a demandé le capitaine.

— Où vous avez le plus de mal à tenir.

— Que voulez-vous y voir ?

— Ce que vous ne montreriez pas au délégué général.

Sur l'autre versant, l'Arbalou n'est que rochers qui hérissent ses pentes de blocs blanchâtres. L'eau ne ruisselle pas dans la vallée qui s'est creusée de ce côté. Tout y est déjà sec. Griffé jusqu'à l'os par les orages, le sol s'effrite en paillettes coupantes et brûle. Dans le chaos des collines, d'autres villages s'accrochent aux pentes couvertes de fougères, d'épineux, de bruyères, de figuiers stériles et d'oliviers. L'hiver, des bourrasques de neige ensevelissent les maisons ; l'été, le ciel déverse du feu. Ce pays que j'ai parcouru à pied, en retrouvant mon pas de sous-lieutenant de tirailleurs algériens, est le domaine des génies et des fées. Les cimetières prolongent les villages, sans clôtures. Les ânes et les moutons y paissent. Les hommes veillent plusieurs nuits de suite sur les tombes pour que la paix des morts ne soit pas troublée. Le lit conjugal est dressé sur le coffre où l'on garde les semences et, avant les labours, le chef du village ou, en d'autres cas, le forgeron, maître du feu, ceint de cuir, égorge le taureau dont le sang fécondera la terre.

Un vieux sanglier

Chargé d'un parfum de lentisques et de lavande, le vent du matin me donnait l'ivresse du bonheur. Comment pouvais-je éprouver du bonheur quand ma patrie subissait la guerre et l'adversité ? Car ce pays qu'autrefois je devinais, à l'autre bout des montagnes, peuplé de ces hommes à moustache blonde qui venaient moissonner et vendanger dans nos plaines, faisait partie de ma patrie. Le même ciel y galopait, la même passion pour les femmes et la justice y brûlait dans le cœur des hommes, je buvais aux fontaines et je rompais les galettes d'orge avec délices. A présent, j'y revenais escorté de soldats. Qu'ils me pardonnent, ces bons compagnons, ces jardiniers de Bretagne, ces fermiers de Normandie et ces métallos de Suresnes sous l'uniforme, et que me pardonne ce capitaine qui essayait, après les centurions de Rome, de faire régner la paix chez ses montagnards désespérés, mais leur présence m'alourdissait.

Le premier village que nous atteignîmes était abandonné. Il avait été détruit mais l'aviation ne s'en était pas mêlée et les murs restaient debout. Quelques toits encore demeuraient, mais la plupart étaient effondrés et leurs solives calcinées. Les treilles sans raisin poussaient en désordre et les hautes herbes recouvraient les sentiers. Sur l'un d'eux, on releva les traces d'un homme qui refusait de se rallier et vivait au milieu des ruines, fuyant à l'approche des Français. Il s'appelle Cherib Kaci et a soixante ans. Il était passé là le matin même. Sur le bord des fenêtres crevées, les tracts de la dernière tournée jaunissaient sous les pierres qui servaient de presse-papier. A quoi bon appeler encore ce vieux sanglier ou le chercher ? Il avait déjà dû gagner une autre crête, séparée de nous par un ravin encaissé, où l'on devinait les pans de murs d'un autre village mort.

De la zone où les rebelles peuvent difficilement être contrôlés, l'Armée a voulu faire une zone de vide. Elle a évacué les habitants et rasé les maisons pour que le F.L.N. n'y puisse trouver aucun refuge. De là, l'origine de ces pitoyables regroupements de population autour des villes ou des bourgs et de ces agglomérats de tôles ondulées et de gourbis. On estime qu'il y a, dans toute l'Algérie, un million et demi d'hommes, de femmes et d'enfants arrachés à leurs foyers par la force ou leur propre peur et menant une vie plus ou moins atroce hors de chez eux. Avec les 150 000 réfugiés de Tunisie et les 120 000 du Maroc, le chiffre approche des deux millions s'il ne les dépasse pas.

A Toudja, trois mille habitants ont fui en 1956 et 1957 vers la vallée de la Soummam et Bougie où ils grossissent les rangs des misérables. Neuf cents habitants des villages voisins qui ne pouvaient plus vivre entre l'enclume et le marteau ont cherché refuge près du poste militaire et ont occupé les logis vides de Toudja.

Ce furent quelques-unes de ces familles que nous rencontrâmes au second village que nous visitions. Le capitaine les avait autorisées à revenir chez elles pour la journée afin de rapporter les récoltes de fèves et de pommes de terre. Elles s'en retournaient, leurs petits ânes, ou les femmes, chargés de fourrage vert, de bois et de pauvres trésors oubliés : un poêle, des plaques de tôle, des tuiles, quelques planches. Des hommes erraient encore dans les rues ravinées, entre les murs de pierres sèches. Une femme sanglotait parce que les pluies de la semaine précédente avaient fait s'ébouler une partie de sa maison et, de temps en temps, sa voix s'élevait en gémissements déchirants. L'officier S.A.S. s'arrêta près d'elle : « Ne pleure pas, dit-il de sa grosse voix amicale. On la reconstruira, ta maison. Elle sera mieux qu'avant... » Mais la femme ne l'entendait pas et continuait sa litanie funèbre qui nous accompagna très loin. Qui émouvait-elle, à part moi ? Sans même songer à consoler leur voisine, d'autres femmes piochaient leurs jardins et repiquaient des tomates que les fellagha viendraient piller.

Les Antigones

Vers midi, nous atteignîmes un troisième village qu'on me donna pour privilégié. On m'assura qu'il n'avait pas trop souffert des exactions et des répressions ni connu les grands exodes de terreur, le flux et le reflux des familles. Les hommes et les enfants nous tendaient la main, mais les femmes nous jetaient des regards lourds de méfiance et quelques-unes se détournaient de nous ouvertement. Certaines, immobiles statues de glaise, paraissaient ne pas nous voir et demeuraient les yeux fixes et vides.

Quelles détresses pouvaient gîter là ? Je n'avais pas besoin de me le demander. Pour moi, un village qui n'avait pas trop souffert ou ne souffrait plus était celui où les femmes sortaient de leurs maisons pour saluer les militaires. Les hommes ont bien des raisons pour cela. Souvent trop, et de trop bonnes. C'est eux qu'on surveille et qu'on soupçonne ; c'est eux qu'on emmène ou qu'on malmène, qui doivent décider de l'attitude à adopter. Ils sont volontiers, comme tous les hommes, lâches et oublieux ; soucieux de leur propre sécurité, ils jouent parfois une politique subtile. Sur le visage des femmes, les larmes ont creusé des ravinements semblables aux cannelures de l'érosion sur une terre usée. Quels deuils s'effacent en elles ? Elles incarnent le souvenir des injures infligées en leur personne à la vie. Tout ce qui atteint le foyer les console ou les blesse. Elles ne trahissent ni ne pardonnent. Plus facilement qu'on n'imagine, les hommes livrent leurs frères, donnent dix fois plus de renseignements qu'on n'en attend d'eux. Une simple discussion avec un supérieur hiérarchique, un mouvement d'humeur ou de jalousie les conduit parfois à changer de camp, quitte à changer encore plus tard quand le remords ou de nouvelles craintes les tourmentent. Pas les femmes, incapables de jouer un jeu, sauf en amour.

A Toudja, comme ailleurs, on essaie de les convaincre d'engager leurs fils ou leurs maris fellagha à revenir. On promet pour eux le pardon. Parfois, quand elles sont jeunes et belles, on tente de les séduire par l'offre d'une vie meilleure, d'un divorce régulier et d'un remariage avec un homme doté d'une situation. Vaines exhortations. Elles savent qu'il y a des choses qui ne se font pas. Des rebelles se rallient quand ils sont loin de leurs femmes et qu'ils les imaginent malheureuses. Pas s'ils les voient. Si même ils étaient enclins à céder, les femmes seraient là pour les rejeter dans leur devoir. Une Antigone vit en chacune d'elles.

Les loups en marche

A la tombée de la nuit, l'Algérie s'agite. Les voitures regagnent les villes, les hors-la-loi se glissent vers les villages, les postes tendent des embuscades. Par petits paquets de quatre ou cinq hommes, on se guette et s'entretue. Les groupes électrogènes tournent, des capitaines qui ont dix ou quinze ans de guerre outre-mer retournent à l'écoute de leurs radios, prêts à voler au secours de camarades surpris, des rebelles qui se terrent dans le maquis comme des loups se remettent en marche.

Au bout de la vallée de l'Oued Ghir, un halo de lumière dissout les étoiles. C'est le bourg de La Réunion. Derrière les montagnes, à la clarté du ciel, on devine Bougie et son groupe d'énormes réservoirs de pétrole saharien de trente-cinq mille mètres cubes chacun que les navires aspirent dans leurs citernes. Devant le port où, jour et nuit, une drague racle les fonds avec un bruit d'enfer pour enlever les alluvions de la Soummam, quelques familles songent, près de leurs menthes à l'eau, au temps heureux et libre d'autrefois. Ça mène à quoi, tout ça ? Au sentiment qu'il ne se passe rien et qu'il faudra, chaque soir, pendant des siècles, dresser des embuscades au F.L.N.

Un coup de feu éclate et le silence répand ses ondes à travers les vallées et les roches. On écoute, soudain figé. Rien ne suit. Le sang d'un homme coule-t-il sur la terre chaude encore du jour comme un sein, ou bien est-ce un incident de tir ou la traîtrise d'un *harki* donnant l'alerte à ses frères ? Pour eux aussi, la même condition de bêtes écrasées semble établie pour l'éternité, au cœur même du désespoir. Pendant des siècles, ils peuvent attendre les Chinois et les avions égyptiens, car la situation militaire semble figée : les fellagha en sont réduits à se disperser pendant le jour pour échapper aux coups dès qu'ils montrent la tête, si pauvres même en munitions qu'il leur est interdit d'accrocher les troupes sans nécessité ; leur pouvoir ne se manifeste que par le terrorisme et la pose de mines que des équipes spécialisées relèvent le matin. En face d'eux, l'Armée ne peut plus guère améliorer sa position. Elle tient les routes, les agglomérations et les régions où il est facile de se déplacer rapidement, mais cette poussière de rebelles reste insaisissable. Rien n'empêchera jamais des isolés, qui ont la population pour complice, de pénétrer, grâce aux ténèbres, dans les villages pour y quêter des renseignements et du ravitaillement ; et rien n'empêchera non plus l'Armée de bâtir de nouveaux postes ou de nouvelles routes et de poursuivre son œuvre d'apaisement.

Que sert d'interroger ainsi la nuit ? Quelqu'un tousse, non loin de moi. Un chien aboie d'une voix rauque et rageuse, puis se tait. De l'autre côté du village, un sous-lieutenant de réserve commande une section où les soldats du contingent de la métropole sont mêlés aux *harkis*, pour la plupart d'anciens prisonniers, à qui je n'ai pas voulu parler, comme j'ai refusé de parler aux ralliés, employés aux cuisines.

Qu'auraient-ils pu me dire ? Je n'aime pas qu'on essaie de me mentir. Une enquête sur d'autres montagnes, et avec d'autres hommes, m'avait donné l'impression d'être trompé. C'était trop beau, trop honnête, trop léché. Les populations se montraient toutes loyales, les hommes tous fidèles, et il y avait là, pour commander l'ensemble, un officier musulman trop sûr de lui. Non pas que je conteste aux Musulmans le droit d'être avec nous, mais je préfère les Musulmans qui s'interrogent, quand le sort les a placés de notre côté, à ceux qui ne s'interrogent pas. Parce que cette guerre est une guerre civile. Quelle belle occasion, pourtant, de faire parler cet homme et de célébrer une conscience loyale ! A Tunis, je n'ai pas vu non plus de fellagha en permission de détente, à la pensée qu'ils pouvaient avoir du sang de mes compatriotes sur les mains.

Et pourtant, j'aime le capitaine qui commande le sous-quartier, bien qu'il soit un soldat qui ne se pose pas de questions sur le métier qu'il fait, comme il ne cherche à tromper personne. Il obéit et on lui obéit. Il est le terrible instrument de la justice de son pays. Même si toute espérance lui est ôtée, il restera la foi...

Je suis allé encore dans un village que j'ai souvent survolé quand je commandais une escadrille à Sétif, il y aura bientôt vingt ans. J'étais curieux de connaître la terre où l'un de mes amis est né et j'avais gardé le souvenir d'un nid d'aigle accroché en face des neiges du Lalla Khedidja, au confluent de la Soummam et des Portes de Fer. Mais je n'avais jamais vu la beauté des enfants, le visage de madone des filles, l'orge en épis onduler sous le vent, les tranchées des rues entre les murs de pierres, l'ardoise cirée des sièges des *djemaas*, ni la haute façade, la cour, le balcon de bois, la corniche et les colonnes de plâtre de la maison où est né mon ami, ni celle de son père et ses vignes en treilles dominent la vallée qui conduit vers la mer.

Tout est calme

Les ruines nous escortaient tout le long du chemin et l'Armée avait, par représailles, détruit les maisons que les fellagha n'avaient pas incendiées. Cette fois, derrière les automitrailleuses qui contrôlaient les routes depuis Alger nous avions l'air de voyageurs honteux qui se glissaient en fraude à travers les postes de filtrage et indiquaient de fausses destinations sous de bons prétextes. A grands traits : « Le F.L.N. est foutu », « F.L.N. = misère, crime », « France = paix, prospérité », les slogans émaillaient notre itinéraire que jalonnaient les postes militaires, si fragiles en apparence qu'une simple poussée de l'épaule semblait pouvoir les ébranler. Ainsi avions-nous grimpé, par une piste criblée de trous d'anciennes mines, jusqu'au village où le bâtisseur de fontaines avait été reçu avec de longues embrassades.

— Tout est calme, maintenant ?

— Tout est calme.

— Et avant ? demandai-je.

On ne répondit plus. Les bouches se fermaient. Les paupières battaient un peu et les mains lissaient les moustaches. C'était une question à ne pas poser. Ce village-là était le frère de Toudja et il a mille frères semblables dans toute la Kabylie. Avant... Et moi, qui étais-je ? Un curieux ? Un homme d'Alger ?

— Un homme de France.

— Ah ! c'est différent.

Sur le bureau du maire, je copiai la liste du ravitaillement qui peut être acheté *par mois* pour une famille de quatre personnes, dans ce pays où il n'y a plus de boutiques et où tout approvisionnement vient de l'administration : « 4 boîtes de lait par enfant, 2 kilos de sucre, 1 kilo de viande de conserve, 2 boîtes de sardines ou de thon, 7 kilos de semoule par personne, 4 kilos de pommes de terre, 4 kilos de pois chiches ou de haricots, 30 kilos de pain, 4 litres d'huile, 250 grammes de thé vert, 3 kilos de dattes ou de figues. »

— Vous touchez cela régulièrement ?

— Parfois.

Je me souvins de l'homme d'Alger qui croyait à la liberté des votes, quand l'administration, si bienveillante soit-elle, détient les cartes d'approvisionnement et les rations. Il y avait autrefois trois mille habitants dans le village ; il y en a maintenant quinze mille, car une dizaine de villages ont été regroupés sur celui-ci. Regroupés, ce mot a désormais un sens pour le lecteur. En sortir ? A l'entrée du village, il y a une garnison, des barbelés, une sentinelle en armes et des chicanes. Et pour aller où ?

JULES ROY.

La semaine prochaine :

LE BARRAGE

NATIONS UNIES

Un premier bilan

● *Devant les attaques brutales de M. Krouchtchev, M. Hammarskjoeld a remporté un succès personnel impressionnant. Mais quand deux mondes se heurtent avec une telle violence, écrit notre envoyé spécial Jean Daniel, la bonne éducation n'est plus le seul critère.*

(Dalmas.)

NIKITA KROUCHTCHEV A LA TRIBUNE DE L'O.N.U.
Les Chinois n'ont plus qu'à admirer.

LE thème favori des discours du sénateur John Kennedy pendant cette campagne pour la présidence des Etats-Unis consiste à préconiser *« le rétablissement du dynamisme, de l'élan et du rayonnement du côté de l'Occident, c'est-à-dire surtout des Etats-Unis »*. On ne peut mieux dire ! Mais pour le moment on est bien loin du compte ; et les Américains auront du mal à réaliser un tel programme quel que soit le prix qu'ils y mettent.

En vérité le vide occidental pendant cette session de l'O.N.U. est catastrophique. A peu près comme si l'Occident, non content de décliner, était déjà mort et oublié ! Ces civilisations... *« qui se savent mortelles »* se seraient-elles, aussi, et déjà, résignées à leur mort anticipée ?

C'est une phrase que Malraux m'a dite il y a deux ans : *« Le général de Gaulle peut empêcher l'Occident de mourir debout. »* Hélas ! l'Occident n'est plus debout et le général, lui, n'est plus nulle part.

Car c'est bien cela qui ressort, et de la manière la plus tragiquement absurde, de toutes ces journées qui relèvent du meeting, du salon mondain, du poujadisme à l'échelon international, et de la foire aux vanités : il n'y a plus d'Occident. Les Churchill, les de Gaulle, les Roosevelt représentaient en 1940 une certaine force de civilisation occidentale. Ils sont aujourd'hui, tous, de l'autre côté. On en vient presque à regretter la solide bêtise de Foster Dulles devant cette niaiserie molle et de bonne compagnie qui se voudrait le digne rempart contre les agressions orientales.

Comme disait un diplomate polonais : *« Avec Dulles on savait au moins à quel genre de stupidité on avait affaire ! »* C'est un peu la politique du pire mais qui montre bien l'effroi de ceux qui, comme les Polonais, vont le plus souffrir de la guerre froide, devant le néant occidental. Le même Polonais m'a dit aussi, il est vrai, à propos du discours pro-allemand de M. Macmillan : *« Tout cela c'est à cause de la guerre d'Algérie. Sans cette guerre, le général de Gaulle ne se serait pas laissé voler sa politique allemande par un nouveau Chamberlain et il serait ici pour défendre une certaine Europe. La politique allemande de de Gaulle est résignée, mais si quelqu'un devait pratiquer cette politique, autant que ce soit lui ! »* En tout cas, du fait ou non de l'Algérie, de Gaulle est absent : comme l'Occident.

Sept victoires

C'est que le bilan des deux semaines de séjour de Nikita Krouchtchev est plutôt saisissant. Ne parlons pas de la paix et du désarmement : j'ai essayé de démontrer la semaine dernière (dans un article dont la transmission tardive a rendu, hélas ! nécessaire de supprimer plusieurs passages) que Krouchtchev, contrairement aux hypothèses par nous tous émises auparavant, n'était pas venu à l'O.N.U. pour cela.

Malgré l'intermède des neutres, j'en suis aujourd'hui plus que jamais convaincu. Stupéfait par les résultats de l'intervention de l'O.N.U. au Congo, embarrassé par ses querelles avec les Chinois, décidé à soustraire les pays afro-asiatiques à l'influence américaine, Krouchtchev est venu administrer à New York la manifestation de force la plus spectaculairement habile qui soit. Ce qu'il prépare à long terme, laissons aux experts le soin de l'augurer : ils ont le temps de changer mille fois de théorie. Mais pour le moment, voyons plutôt les résultats. En deux semaines, Krouchtchev a :

1. Fait avancer l'idée d'un transfert du siège de l'O.N.U. hors des U.S.A. (Castro et Soekarno ont rejoint, sur ce point, le bloc soviétique et les Guinéens.)
2. Discrédité les opérations de l'O.N.U. au Congo et fait craindre aux Africains une intervention américaine dans leurs pays en cas de crise.
3. Répandu l'idée qu'Eisenhower aurait pu, tout comme Macmillan, rencontrer Krouchtchev et faire baisser la tension internationale et qu'il ne l'a pas voulu (au point que les neutres ont cru pouvoir émettre leur vœu).
4. Accrédité l'idée que le désarmement général était à tout moment possible et qu'au fond les Etats-Unis n'en voulaient pas.
5. Convaincu une partie du groupe afro-asiatique que les Etats-Unis étaient une puissance coloniale pire que les autres, qu'il fallait se soustraire à leur influence et que, si on le faisait, on bénéficiait aussitôt de la protection soviétique contre les menaces de rétorsion américaines...
6. Semé le doute partout, y compris chez les Occidentaux, sur la puissance, la valeur et la fermeté de l'Occident (en ne provoquant qu'un mépris que les diplomates croient distingué mais qui constitue une faillite aux yeux des opinions publiques).
7. Enfin, il a précipité l'admission de la Chine communiste aux Nations Unies et s'est rapproché des Chinois.

Il faut avouer que ce n'est déjà pas si mal ! C'est un collaborateur tout proche de M. Nehru, qui disait à ce propos : *« Les Chinois n'ont plus qu'à regarder, admirer, et s'instruire. Ils verront comment on peut, sans guerre et en pleine coexistence, détruire le moral de l'adversaire, s'installer dans la place et désorganiser ses forces. Si c'est cela que Krouchtchev a voulu démontrer aux Chinois, on doit reconnaître que c'est assez réussi. »*

Oui, le 1er octobre, jour anniversaire de la Révolution chinoise, M. K a non seulement proclamé sa solidarité agressive avec la Chine (il a quasiment encouragé Pékin à reprendre les îles côtières par la force) mais il a donné aux leaders chinois une retentissante leçon. Lui, Krouchtchev, que l'on disait partout en Chine être devenu *« un réformiste à la tête d'un Etat bourgeois »* — plusieurs délégations étrangères ont entendu cette expression à Pékin — voici qu'il prend lui-même la décision de prouver le contraire. Et il prouve en même temps ce qui lui est le plus cher : *« Qu'on peut et qu'on doit se passer de la guerre. »* La performance est en vérité exceptionnelle.

N'y a-t-il que des aspects positifs ? Evidemment non. Dans sa bataille contre M. Hammarskjoeld, Krouchtchev a perdu la première manche. S'il a obtenu l'accord de N'Krumah et de Nasser pour son projet de secrétariat général tripartite à l'O.N.U., Nehru s'est nettement prononcé contre une telle modification. Lorsque M. H. a annoncé, lundi dernier, après une nouvelle attaque violente du président du Conseil soviétique, son intention de rester à son poste, il s'est fait acclamer pendant plus d'une minute et demie par l'Assemblée, y compris par la plupart des délégations afro-asiatiques. Les Indiens sont *très* déçus par les dernières incartades de M. K. La violence des injures du leader soviétique à l'égard de M. Hammarskjoeld et les encouragements à user de la force prodigués aux Chinois les ont inquiétés. Les délégations des pays nouvellement indépendants ont vu avec effroi l'O.N.U., où elles viennent seulement d'être admises, menacée d'éclatement.

Un petit homme merveilleux

Le président Nasser, qui s'est taillé un sérieux succès en prononçant l'un des rares discours très dignes de la session et qui se voyait déjà à l'origine d'une rencontre entre les deux Grands, est d'autant plus surpris que ses contacts avec Krouchtchev lui laissaient prévoir tout autre chose. Quant à N'Krumah, j'ai pu le voir juste après sa dernière visite à Krouchtchev, et voici ses paroles :

« J'ai pris, à nouveau, aujourd'hui, le petit déjeuner avec Krouchtchev. Oui, ce matin même, encore une fois ! C'est un petit homme merveilleux, il est comme moi, il rit tout le temps, il rit, oui, il est merveilleux. Je lui ai dit que j'allais voir Nehru, Nasser et Soekarno chez Tito, et il était heureux. Je lui ai dit que nous allions le forcer à serrer la main d'Eisenhower et il a dit : « Pourquoi pas ? »

Il faut que les neutres s'organisent et montrent la voie. Je ne veux pas d'un nouveau bloc mais d'un rassemblement qui pourrait tantôt appuyer telle idée d'un bloc, tantôt telle autre idée, tantôt proposer une autre idée vers laquelle les deux blocs devraient se diriger graduellement. Krouchtchev, comme Eisenhower d'ailleurs, est favorable. Remarquez, à l'intérieur de ce rassemblement, ce n'est pas toujours facile. Vous avez vu, par exemple, ce que j'ai dit dans mon discours sur Israël et les Arabes, sur la paix au Moyen-Orient ? Eh bien, Nasser m'a grondé ! C'est mon frère, et il m'a grondé comme un frère et moi je lui ai répondu : « Vous avez bien proposé une rencontre entre Ike et K qui sont des ennemis. Et si moi j'avais proposé une rencontre entre Ben Gourion et vous ? »

« Nasser a éclaté de rire et il m'a dit : « Grâce à Dieu, vous n'avez pas fait cela ! »

« Mais sur tout cela, nous finirons par nous mettre d'accord si nous réussissons, si notre rôle est efficace. Pour le moment, notre objectif c'est la poignée de main Ike-Krouchtchev, et je crois que c'est possible. »

Dès le lendemain, M. N'Krumah, comme les quatre autres neutres signataires de la motion invitant les deux Grands à se rencontrer, devait déchanter : c'était l'affrontement terrible à propos de la Chine communiste, et cette déception constitue, certes, aussi un élément négatif dans le bilan de M. Krouchtchev. Mais à partir du moment où l'on se résigne à ce que le Premier soviétique ne cherche plus un accord immédiat avec les Américain, est-ce que ces éléments négatifs ont une importance quelconque ? Du point de vue d'un vote à l'O.N.U. peut-être ? Et encore il faudrait voir sur quoi porterait ce vote. Au point de vue du dynamisme, de l'élan, du rayonnement dont parlait le sénateur J. Kennedy, ces éléments négatifs sont négligeables. Il suffit à Krouchtchev d'avoir remis son pays dans la lutte, d'avoir repris la tête de l'agitation révolutionnaire dans le monde, de proclamer sa solidarité avec les Chinois, les Cubains et les Algériens, pour qu'aussitôt il rallie certaines opinions publiques et plonge toutes les autres dans l'embarras.

Le week-end du F.L.N.

Pour les Algériens, K revient d'assez loin. Sans doute avait-il expliqué lui-même à Belkacem Krim, retour de Chine et de passage à Moscou, les raisons de ses ménagements provisoires à l'égard du général de Gaulle. Mais le ministre du G.P.R.A. avait entendu en Chine des propos bien sévères contre les Soviétiques.

En Afrique du Nord, l'opinion se répandait que les Américains étaient plus proches du nationalisme arabe que l'Union Soviétique. De son côté, l'ambassade d'U.R.S.S. à Paris commençait à envoyer des rapports impressionnants indiquant qu'il fallait craindre que le général de Gaulle ne parvienne jamais à régler le problème algérien, qu'on pouvait redouter une évolution de l'opinion publique française dépassant sur sa gauche le parti communiste français à propos de l'Algérie, etc.

J'ai vu à New York, à toutes les réceptions diplomatiques françaises, l'ambassadeur Vinogradov, « le gaulliste », se précipiter vers M. Belkacem Krim pour lui serrer chaleureusement les mains. Il fallait davantage pour tout rattraper. L'invitation adressée aux leaders du F.L.N. de passer le

(Dalmas.)

Dag Hammarksjoeld, secrétaire général des Nations Unies.
Les « neutres » s'inquiètent.

week-end avec M. K a été le coup d'éclat. Depuis dimanche, l'Union Soviétique est en tête du combat algérien et les Chinois sont un peu oubliés malgré la présence à Pékin de M. Ferhat Abbas.

Comment les Arabes, les Africains et les Asiatiques ne seraient-ils pas alors contraints au ralliement ? Aussitôt on a annoncé que des délégations de la Communauté allaient prévenir le général de Gaulle qu'elles ne pourraient voter pour la France dans le débat sur l'Algérie. Aussitôt les Américains ont fait dire que si la France ne fait pas un geste, ils ne se laisseront pas distancer par les Russes et n'accepteront pas de perdre le groupe afro-asiatique. Oui, décidément, le dynamisme est bien resté, exclusivement, entre les mains du « petit homme », incurablement jovial, aux fureurs calculées, à la mauvaise foi savante, aux « écarts » de langage concertés et dont les éclats ont davantage compté que les idées.

Des « mécréants »

Mais que se passe-t-il donc du côté occidental ? Comment en est-on arrivé à être sur la défensive aussi constamment et surtout de cette façon si pâle, si désespérée et si éteinte ? Evidemment, les Occidentaux ne sont pas en situation de prendre tous les leaderships. Avoir à tenir tête à Castro sur Cuba, refuser l'admission de la Chine aux Nations Unies quand l'Espagne franquiste et le Yemen en font partie, accepter le débat sur l'Algérie : rien de tout cela n'est facile devant une offensive destinée à établir que l'Occident est par nature perverti, exploiteur, et de toute façon coupable. L'Occident, parce qu'il est l'Occident, doit se justifier de tout et doit rendre des comptes à chacun. Il faut lui faire perdre sa superbe, lui faire payer ses gloires passées, lui montrer que son règne est révolu.

Les Occidentaux, il fut un temps, réagissaient devant de tels assauts. Cette fois-ci, ils sont complètement désorientés : ils ne sont plus attaqués dans les formes et avec le cérémonial habituels. On ne se bat en duel qu'avec des gens de son monde, n'est-ce pas ? Là, les insulteurs sont des mécréants qui ne savent jouer aucun jeu, respecter aucune règle.

Un Ghanéen entend interdire au délégué belge de répondre à M. N'Krumah ! Castro critique Kennedy et Nixon tout comme un Nord-Africain critique la France : en s'immisçant dans les affaires intérieures. « *Ces gens-là* » parlent trois et quatre heures durant ! « *Ils s'excitent en parlant, c'est visible.* » En pleine séance, ils s'interpellent, se rejoignent, s'embrassent.

Krouchtchev interrompt, ô blasphème, Macmillan dont le magnifique accent, très « upper class » britannique, soudain se brise devant cette violation des règles qui, depuis la bataille de Fontenoy jusqu'à la dernière séance de la Chambre des Lords en passant par le congrès de Vienne, ont fondé l'art de la guerre et la diplomatie. M. Armand Bérard cambre un torse qu'il a fort digne, Sir John Russell esquisse une moue ennuyée, accompagnée d'une toux méprisante, Wadsworth, plus massif, plus cordial, mais non moins égaré devant cette irruption inattendue des hordes sauvages dans un domaine jusque-là si réservé, a des accents d'une tristesse un peu bargneuse.

Un acte purificateur

Dans le bloc soviétique, on trouve çà et là un Polonais ou un Tchèque qui réagissent d'une façon aussi embarrassée. Chez les Afro-Asiatiques, ceux qui ont leur indépendance depuis longtemps et pour qui la civilisation consistait à imiter le comportement occidental, sont eux aussi un peu dépassés : le sourire de Nehru est indulgent (à peine) et celui du nouveau Nasser 1960, un peu compassé. Ceux à qui leur rang et leurs traditions commandent une réserve distinguée, comme cet élégant délégué birman, sont assez choqués. Mais personne ne peut réagir. Les armes ne sont pas les mêmes, les mots ne peuvent rien contre les cris, ni les idées contre les passions, ni les intérêts contre les élans.

Que se passe-t-il ? Eh bien ! il y a d'un côté des professionnels de la diplomatie et, de l'autre, des militants. Les uns sont pour les autres des étrangers. Deux races plus différentes entre elles que la noire, la blanche et la jaune. Deux types d'humanité plus différents, dans cette enceinte qui contient des Congolais et des hommes du grand Nord, que les adeptes de religions ennemies. Le militant n'est pas fait pour les conférences internationales qui veulent aboutir à la conciliation des contraires. C'est un prosélyte, un croisé, pour qui tout est foi, tout est action dans le but de servir cette foi, et pour qui enfin l'expression mystique, lyrique et même incendiaire de cette foi est un besoin fonctionnel et permanent.

Lorsque Castro dénonce les Etats-Unis, il accomplit un acte à la fois politique et « purificateur » au sens des tribus noires ; il venge des siècles d'oppression en brûlant par les mots le portrait qu'il façonne au fur et à mesure du diable américain. M. Choukairi s'excite bien un peu, mais c'est surtout musical.

La « dolce vita » individualiste

Quant à Krouchtchev, c'est évidemment autre chose. Il est à la fois professionnel et militant, c'est-à-dire qu'il décide d'être militant, de se servir de la polémique pour être mieux à même de tirer un parti professionnel des positions en présence. Il est, il se veut, et il lui faut être le chef du camp des militants. Lorsque sa position de chef est assurée, il se permet d'être professionnel ; lorsqu'elle est discutée, il redevient plus vulgairement polémique que le plus humble des militants. Alors, les slogans fusent et les surenchères et la démagogie. Le spectacle en est déprimant. Reste à le comprendre si l'on veut le corriger.

Le malentendu le plus grave est, bien entendu, celui du langage. Le colonialisme, l'impérialisme, la liberté, la justice et la dignité sont cinq mots qui recouvrent pour les deux blocs des notions complètement différentes. On le sait depuis longtemps, mais on les emploie néanmoins, comme dans la charte des Nations Unies, quitte à s'accuser ensuite réciproquement de violation de cette charte. L'hypocrisie est plus grande depuis qu'on s'est avisé de coexister et que l'on recule devant le recours à la guerre.

En vérité, n'était la découverte des engins nucléaires qui mettent en question l'existence même de la planète, il y a tellement de différence entre les deux conceptions du monde qui s'affrontent (même si on dit qu'il ne s'agit en fait que de méthodes : quand l'application de ces méthodes occupe des générations, elles n'ont plus de différence avec les buts) qu'une guerre aurait été inévitable.

Il y avait, avant, des militants chez les Occidentaux. Ils ont disparu. Il en reste peut-être en Espagne, à Alger ou chez tous les réfugiés du monde. Mais ils sont le dos au mur, luttent contre le vent de l'Histoire et ne font que des barouds d'honneur dispersés.

Ce sont, au surplus, des militants pour qui l'Occident n'est que fascisme ou domination. Pour les autres, qui rêvent de conserver au monde les conceptions de liberté individuelle et de respect de la personne humaine, ils sont acculés au choix entre la guerre et la résignation. Ils découvrent, à l'O.N.U., en particulier, qu'il va peut-être falloir attendre que les peuples parcourent les longs itinéraires qui mènent des révolutions nationales puis économiques, à la redécouverte de l'épanouissement individuel ; ils se disent que la planète entière aurait dû progresser en même temps mais que tout s'est passé comme si, l'Europe étant allée trop vite, il leur fallait piétiner pour attendre les autres et même retourner en arrière pour aller les chercher ; que bien des notions sont devenues un luxe, et bien des libertés un raffinement ; que l'on goûte les derniers instants de la « Dolce Vita » intellectuelle et individualiste et que l'humanité a pour destin de retourner provisoirement au grégaire progressiste.

Une évidence

Tout cela se trouve au fond de chaque propos que j'ai entendu ici, dans les milieux les plus différents. Avec regret chez les uns, ferveur chez les autres.

Je m'efforcerai de dire comment il me paraît que l'on pourrait se comporter, disons en socialiste occidental, devant cet incomparable phénomène historique. Mais constatons aujourd'hui qu'il est là, partout, et à l'origine de tous nos maux et de tous nos problèmes.

Et par exemple celui de l'Algérie. En voilà un, au moins, précis, cerné, qui nous concerne et que nous aurions pu résoudre avant qu'il ne s'inscrive dans l'affrontement historique et planétaire. Que Krouchtchev ait choisi de se prononcer n'est pas sans dangereuse signification. Le « New York Times » du dimanche, si modéré, publie une grande photo de Ferhat Abbas remettant à Mao Tsé Toung un drapeau algérien à Pékin. C'est un véritable avertissement aux Américains de ne pas se laisser distancer par les Chinois. Le « New York Post » a publié samedi le plus violent article qui ait jamais paru dans la presse américaine contre la guerre d'Algérie et la vague de maccarthysme en France qui aboutit à punir des fonctionnaires pour délit d'opinion. Sur ce sujet, militants et professionnels se rejoignent, et les mots ont pour une fois le même sens : la France doit en terminer avec cette guerre. Elle le fera dans des conditions mille fois plus difficiles qu'il y a deux ans, qu'il y a six mois, qu'il y a trois mois. Mais mille fois moins catastrophiques que dans un an.

Au fond, si l'Occident entend se survivre de cette manière en Algérie, non seulement il mourra plus vite qu'à l'O.N.U., mais il entraînera tous ses alliés. Après avoir assisté à ces quinze jours à l'O.N.U., il n'est pas un Français, officiel ou pas, qui ne ressente cela comme une évidence.

JEAN DANIEL.

P.S. — La délégation guinéenne aux Nations Unies, se référant à mon avant-dernier article, me prie de préciser qu'il n'y a jamais eu entre M. Ismaïl Touré, chef de cette délégation, et M. Caba Soury, ambassadeur auprès de l'O.N.U., de différence de comportement, et encore moins d'idéologie. Les deux diplomates déclarent s'être opposés aux résolutions tunisiennes sur le Congo avec la même spontanéité et la même énergie.

LES FEMMES ONT TOUJOURS RAISON

Si l'on demande à n'importe quelle femme normalement constituée de donner une définition précise du mot fourrure, elle répond par une description, non moins précise... du manteau dont elle a envie. Cela ne prouve pas que les femmes soient distraites, mais, simplement, qu'elles ont *toutes* envie, et besoin, de posséder un manteau de fourrure. Un beau jour, fatiguées de demeurer, contemplatives, devant la vitrine du fourreur, elles poussent la porte et entrent.

En gros, on peut les classer en deux catégories : celles qui l'ont déjà fait, celles qui vont le faire. Pour celles qui vont le faire, deux hypothèses : si elles sont nées sous une très bonne étoile, si la chance leur sourit constamment, qu'elles se fient au hasard et entrent n'importe où, elles trouveront sûrement *leur* manteau, et repartiront, un peu moins argentées mais parfaitement comblées.

Si, au contraire, elles ont souvent besoin d'aider un peu le sort, par de la réflexion, du bon sens, il vaut mieux qu'elles apprennent à bien choisir leur fourreur, pour bien choisir leur fourrure. Rien ne cause plus d'amertume qu'un mauvais achat surtout quand la somme investie est relativement importante. Et tout d'abord, avant d'acheter une fourrure, il est bon de savoir d'où elle vient.

(Marquis.)

LA VERSION « VISON ».
Une ligne étudiée amincit.

Aux enchères

Le mieux, pour s'instruire, est de consulter un spécialiste. Par exemple M. Benno, maître-artisan qui a formé une entreprise à base artisanale, connu pour la haute qualité des pelleteries employées dans la création de ses modèles.

— *J'ai appris mon métier à l'école de Leipzig. Leipzig était alors le plus grand centre mondial de la fourrure. C'est là que j'ai su comment l'on reconnaît et comment l'on achète les pelleteries de qualité. Chaque année, je suis, en quelque sorte, le représentant de mes clientes à certaines grandes ventes internationales. Ces ventes ont toujours lieu aux enchères et sont réservées aux professionnels qui, seuls, peuvent se porter enchérisseurs. C'est là que je choisis mes peaux, non seulement en fonction de leur apparence, mais aussi, souvent, de leur origine, et, même de leur ascendance. Par exemple, les astrakans peuvent provenir de Russie, d'Afghanistan, d'Afrique du Sud. Quand on achète des peaux de visons, on tient compte de leur parenté. Tout comme les chevaux et les chiens de grande race, les visons, en effet, ont un pedigree qui les suit. Il en est de même pour toutes les pelleteries.* »

— Quand ces ventes ont-elles lieu ?

— *Dès la fin de l'hiver. C'est en hiver qu'on tue les animaux à fourrure, parce que c'est le moment où cette fourrure est la plus abondante, la plus belle, et où la bête n'a presque pas de graisse.*

— Dans quel état achetez-vous ces peaux ?

— *Elles sont toujours vendues brutes. Je préfère d'ailleurs les faire traiter en France, où les procédés de préparation sont parmi les meilleurs du monde, et souvent, il ne s'écoule pas plus de 48 heures entre le moment où j'achète les peaux et celui où elles arrivent dans une usine française.*

Un objet d'art

Dès que ces peaux sont traitées, elles sont livrées à l'atelier parisien. La collection est alors mise sur pied. C'est Mme Benno (*modéliste diplômée*) qui la dirige. Formée à l'école des grands créateurs, elle a décidé d'appliquer leurs méthodes de réalisation dans une « moyenne entreprise », et de les mettre, grâce à des prix raisonnables, à la portée d'une clientèle beaucoup plus importante.

Elle a réalisé, dans le domaine de la fourrure, ce qui a été réalisé dans celui de la couture par les « boutiques ». La collection est mise au point à partir d'une matière première de qualité irréprochable — puisque M. Benno achète personnellement, et parvient ainsi à obtenir des peaux exceptionnellement belles et à les importer à des prix très bas. Les modèles sont étudiés sur croquis, puis réalisés en toile. La mise au point est alors exactement la même qu'en haute couture. Lorsqu'elle est terminée, le vêtement proprement dit est exécuté par une équipe homogène de spécialistes, amoureux de leur métier, et connus pour la sûreté de leur goût, l'habileté de leurs gestes et la minutie qu'ils apportent à leurs travaux.

Le vêtement qui sort de leurs mains est le contraire d'un objet de série : c'est une pièce artisanale, presque un objet d'art.

La collection comprend une quarantaine de modèles. Elle résume parfaitement les tendances de la saison. Ces modèles, très différenciés aussi bien dans la matière que dans la forme, permettent à chaque « type » de femme d'avoir un aperçu de la ligne qui lui conviendra.

Si certaines clientes trouvent dans la collection le manteau qui semble fait pour elles, et n'attendent pas une minute de plus pour le porter, d'autres ont besoin d'un manteau plus « personnalisé ».

Dans ce cas, Mme Benno emploie une méthode longuement éprouvée : la cliente choisit d'abord le modèle qui lui plaît le plus dans la collection. A partir de cet élément de base, Mme Benno envisage avec elle les modifications qu'elle souhaite ou celles qui s'imposent, étant donné sa silhouette ou sa taille. Un patron-type de base est alors établi. Strictement individuel, ce patron, conforme à la morphologie de chaque cliente, permet d'atteindre une précision maximum dans la coupe. De nombreux essayages sont généralement superflus (sauf quand la matière traitée ou la silhouette de l'acheteuse présentent des problèmes spéciaux).

(Marquis.)

VERSION « OCELOT ».
Une fourrure personnalisée rajeunit.

Métamorphoses à volonté

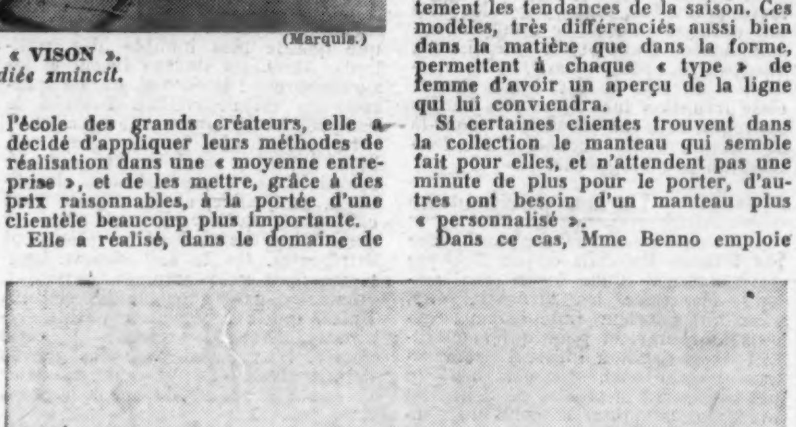
Chaque modèle Benno possède différentes versions, suivant le mode de vie de la cliente qui le choisit. Un manteau à poil ras par exemple peut être porté dans la journée avec une martingale et un col simple de même fourrure par une femme qui travaille, et devenir, entre le bureau et la salle de spectacle, un parfait manteau de soirée (la martingale est amovible et le col transformable).

Quelle que soit l'utilisation envisagée au départ, le principe est de réaliser un manteau assez classique pour « passer partout », et assez « personnalisé » pour mettre en valeur la femme qui le porte.

Une ligne très étudiée amincit toujours (alors que les vêtements de fourrure « standard » ont la réputation d'épaissir la silhouette). Elle rajeunit aussi.

Cette formule permet aux clientes « d'amortir » leur achat. En effet, un manteau qui « va » à une femme n'est jamais démodé. Pendant des années, elle le portera avec plaisir et il sera ensuite facilement transformable.

C'est pour cela sans doute que l'équipe « Benno » ne chôme jamais. Elle soigne, métamorphose, adapte les vêtements de ses clientes, afin de leur prouver que la fourrure n'est pas une folie réservée à quelques privilégiées, mais la façon la plus élégante... d'être élégante.



(Marquis.)

LES ACCESSOIRES « FOURRURE ».
Suivre les tendances de la saison.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par les fourrures Benno, 78, rue du Ranelagh, Paris (16e). JAS. 00-77.

MADAME EXPRESS

Cette semaine

Mme Express a :

● ***Transformé*** ses bas en charpie en les faisant voisiner pendant la lessive du soir avec un soutien-gorge muni d'une fermeture Velcro. L'emploi du Velcro, très commode d'ailleurs, se multipliant dans la lingerie, la mésaventure de Madame Express montre qu'il est prudent d'isoler au moment du lavage les soutiens-gorge ou gaines qui en sont munis. Attention également de ne pas les poser sur des bas quand on se déshabille.

● ***Noté*** la reprise des « jeudis classiques » de l'Alliance Française, 101, boulevard Raspail, qui ont reçu l'an dernier le Prix Pelman. Pour leur seconde saison théâtrale, Anne Carrère, Claire Duhamel et Fabre-Bertin ont programmé « Tartuffe » (avec Pierre Bertin, du Théâtre de France), « Le Misanthrope », « Le Chandelier », « Horace », « Britannicus » et « Ruy Blas ». Les abonnements peuvent se prendre par correspondance aux « Jeudis classiques », 26, bd Raspail. Prix pour six spectacles : 25 NF. Une excellente initiative pour compléter les matinées classiques du Théâtre-Français et de l'Odéon (ces dernières ne commençant que le 10 novembre).

● ***Vu*** fonctionner le dernier-né des appareils ménagers Hoover, un aspirateur en forme de satellite artificiel (diamètre : 35 cm), prénommé « la boule ». Particularité de cet appareil : soulevé par sa propre évacuation d'air, il décolle imperceptiblement du sol et est, ainsi, extrêmement facile à déplacer, beaucoup plus maniable que le classique et encombrant traineau. Il est également équipé d'un tuyau extensible qui peut atteindre le double de sa longueur normale (4,23 m) et de deux tubes de rallonge. En plus des accessoires classiques, l'aspirateur est vendu avec un petit tablier pourvu de poches multiples destinées à recevoir ces accessoires qui se trouvent ainsi sous la main (348 NF, Grands Magasins et dépositaires).

● ***Organisé*** (déjà) deux « leçons d'achat de viande » pour celles de ses lectrices qui lui en ont fait la demande (voir « L'Express » du 27 septembre). Madame Express rappelle que ces leçons, absolument gratuites, ont lieu le mercredi, de 16 à 17 heures, dans une boucherie du XV[e] arrondissement. Pour y assister, il suffit de se faire inscrire en téléphonant le matin, de 10 heures à 11 heures, à ELY. 88-61 « Madame Express - Service Boucherie ». Les leçons s'adressent à toutes les maîtresses de maison qui ont envie de mieux gérer leur budget sans sacrifier la qualité.

● ***Retrouvé*** sur son agenda la date limite pour l'antiparasitage obligatoire des voitures. Le 15 octobre est le dernier délai prévu pour ne pas risquer la contravention. Quatre listes de « dispositifs autorisés » par la R.T.F. (40 appareils environ) ont déjà été publiées au « Journal officiel » (5 et 13 décembre 1959, 14 février et 1[er] juin 1960). En principe, les garagistes doivent en être informés. Mais pour ceux de ses lecteurs qui ne seraient pas sûrs de choisir un dispositif vraiment agréé, Madame Express se charge éventuellement de les renseigner par téléphone.

● ***Aimé*** (beaucoup) l'exposition « l'Inde fabuleuse » organisée par les magasins du Louvre (à partir du 6 octobre). Elle a été tentée par :

— les tapis de feutre blanc rebrodés de fils de couleur (45 à 50 NF le mètre carré) ;
— les saris (5 m de long sur 1,15 m de large), de 150 à 490 NF ;
— les soieries unies et imprimées à 18,95 NF le mètre.

Mais elle n'a pas résisté :

— aux bracelets de turquoise, simples anneaux de différentes tailles (3 à 25 NF) ;
— aux madras de coton à 6,90 NF le mètre.

MODE : retour de la « petite » robe.

(Voir p. IV.)

Pierre
Clarence
vous présente
tous les jours à 15 h. 15
sa nouvelle collection
Automne 1960.
9, rue St-Florentin - PARIS
OPE 09-88
ouvert le samedi toute la journée.

Meriwal
MAROQUINIER-BAGAGISTE
Serviette ultra-légère
Phoque véritable
Poche intérieure
Fermoir gainé et extensible.
Prix: 142 NF

30, rue La Boétie
Métro Miromesnil

DES PULLS... ET DES COULEURS

CHAQUE automne, quand les feuilles changent de couleur, les femmes éprouvent soudain l'envie irrésistible d'en faire autant.

Si elles ont porté du rouge et du bleu pendant l'été, elles ne rêvent plus que de jaune et de vert. Si elles ont porté du vert, elles ne rêvent plus que de bruns épais et chauds.

La phase « caméléon » dure généralement... le temps d'un automne et les couleurs « roussies » ne font pas... long feu.

Alors deux solutions, aussi imparfaites l'une que l'autre :

— succomber et faire une folie en achetant un vêtement qu'on ne portera que quelques mois avec plaisir ;

— ne pas succomber et rester « sur son envie », quitte à jeter des regards lourds de regrets vers les vitrines aux nuances automnales.

La solution idéale serait évidemment de pouvoir succomber sans « faire une folie ». C'est-à-dire contenter l'envie saisonnière de coloris nouveaux sans investir une somme trop importante.

UN POLO « DEMARQUE »
Comment résister.

Cette solution existe, elle s'appelle « *Sèvres 33* ».

Ce magasin, situé 33, rue de Sèvres, à Paris, réunit tout ce qui existe (ou presque) en fait de cardigans, twin-sets, polos, etc.

Ceci n'a peut-être rien de très original, mais l'originalité réside dans les prix auxquels ces articles sont vendus.

La formule appliquée par *Sèvres* 33 consiste en effet à mettre sur le marché tous les tricots de marque qu'un léger détail fait écarter de la série. Ce détail insolite, et généralement très difficile à déceler (une maille irrégulière sur un ou deux centimètres par exemple), permet de vendre l'article avec une différence considérable et pouvant atteindre jusqu'à 50 % du prix « officiel ».

Comment résister à l'envie de se constituer une « Collection d'Automne » personnelle et colorée lorsqu'un polo « fully-fashioned » ne vaut que 29 NF 95 ; un pull « ras-du-cou » manches longues : 29 NF 95 ; un twin-set : 59 NF 90 et un tricot de soie : 49 NF 95 ?

(Communiqué.)

RECETTES POUR "MIEUX VIVRE" DE LA FEMME A LA PAGE

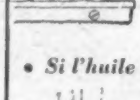
ça sent le roussi !

• *Si le lait s'est sauvé*

détruisez l'odeur de brûlé. En femme avertie, donnez vers la cuisinière quelques coups de bombe AIR-WICK assez appuyés.

• *Si le molleton de la table*

à repasser a été roussi, donnez juste deux coups de bombe AIR-WICK dans la pièce. Vous effacerez de cette même façon, tout souvenir de la corvée de repassage.

• *Si l'huile de friture*

a trop chauffé, placez un flacon d'AIR-WICK sur le buffet. Vous le reboucherez seulement quand la friture sera refroidie.

• *Le gibier, la volaille*

doivent être flambés. Enlevez cette odeur particulière par quelques coups de bombe AIR-WICK dans la cuisine.

• *Si les haricots ont "attaché"*
au fond de la casserole, ne laissez pas l'odeur se répandre. Un bon coup de bombe AIR-WICK dans la cuisine et personne ne le saura.

SYNERGIE 1877

RECETTES

● CORDON BLEU

Bœuf en daube

1 *kilo de bœuf (culotte ou morceaux pour bourguignon).*
1 *marinade avec vin rouge (ou vin aigre ou vinaigre).*
Thym, laurier, oignon, muscade, poivre, sel, 60 *grammes beurre.*

Au retour des vacances où vous avez pratiqué la cuisine rapide, vous avez envie de retrouver des plats mijotés. Voici le bœuf en daube qui permet d'utiliser des morceaux peu chers et sera excellent réchauffé.

Vous faites mariner 12 heures la viande coupée en tranches de 3 centimètres d'épaisseur ou en morceaux.

Après l'avoir retirée et essuyée, faites chauffer le beurre dans une cocotte et faites revenir la viande, puis vous ajoutez la moitié de la marinade coupée d'un tiers d'eau. Vous laissez cuire à petit feu trois heures. Vous goûtez, rectifiez l'assaisonnement et servez avec pommes à l'anglaise ou riz blanc.

Gratinée de moules

1 *litre et demi de moules,* 1 *oignon,* 2 *échalotes,* 50 *gr. de beurre,* 1 *œuf dur,* 1 *poignée de mie de pain trempée dans le vin blanc,* 2 *verres de vin blanc sec, un peu d'huile, persil, sel, poivre.*

Lavez les moules et faites-les ouvrir à feu vif sans eau. Retirez-les de leurs coquilles et gardez l'eau qu'elles ont rejetée.

Mettez-les dans un plat allant au four et recouvrez-les de la sauce suivante très chaude : dans la poêle, vous faites revenir vivement les échalotes et l'oignon émincés, puis vous ajoutez un peu de l'eau des moules, le vin blanc, le persil haché, le beurre et, en dernier, l'œuf dur et le pain passés à la moulinette. Salez, poivrez. Passez le plat au four vif environ 7 minutes. Servez avec des tartines de pain légèrement beurrées.

● CORDON BLANC

Beignets de langoustines

Pour 6 personnes : 12 *langoustines,* 2 *œufs,* 3 *cuill. à soupe de farine,* 1 *pincée de sel.*

Décortiquez les langoustines, essuyez-les avec un linge propre.

Puis, les partagez en deux dans le sens de la longueur.

Battez les œufs, y incorporez : sel, farine. Trempez les langoustines dans cette pâte. Puis, faites dorer chaque moitié de langoustine (bien enrobée de la pâte) dans de l'huile bouillante.

Vous pouvez servir avec une sauce de votre choix (tomate, piquante, etc.) ou même sans sauce.

Tarte verdure

Une pâte à tarte : 500 *gr. d'épinards et d'oseille mélangés et cuits,* 1 *petit pot de crème,* 2 *œufs durs,* 4 *tranches de jambon, sel, poivre.*

Ce plat peut être rapidement confectionné avec des éléments achetés tout préparés. Vous tapissez un moule à tarte avec de la pâte qu'on trouve dans le commerce. Puis vous mettez au four en ayant soin de piquer la pâte de loin en loin avec une fourchette pour éviter qu'elle ne se boursoufle. Pendant ce temps, vous faites chauffer les épinards et l'oseille cuits, salez, poivrez, et quand ils sont chauds, mélangez-les à la crème. Vous les versez sur la pâte dès que celle-ci sort du four. Vous décorez avec des rondelles d'œuf dur et les tranches de jambon roulées. Vous pouvez ajouter quelques saucisses. Et vous avez un plat complet.

Cèpes sautés à la bordelaise

4 *ou* 6 *cèpes, selon leur grosseur, ou* 300 *grammes de girolles ou chanterelles.*
1 *gousse d'ail ou* 2 *échalotes.*
Persil, estragon, etc.
Huile, sel, poivre.

Séparer, pour les cèpes, les chapeaux des pieds, nettoyer, essuyer, laver si nécessaire dans de l'eau vinaigrée (dans ce cas, bien essorer avec un torchon). Couper les pieds menu, et les chapeaux en trois ou quatre morceaux.

Mettre les champignons à feu midoux dans une casserole, sans matière grasse, couvrir pour faire sortir l'eau, puis découvrir pour la faire évaporer.

Ensuite, jeter dans l'huile bien chaude, ajouter l'ail ou les échalotes finement hachés. Deux ou trois minutes avant de retirer, ajouter les fines herbes hachées. Servir très chaud avec escalopes de veau ou entrecôte.

SUZANNE ET HENRIETTE.

CUISINE

10 bonnes résolutions

● *Il faut parfois peu de choses pour donner de la saveur aux mets.*

A l'orée d'une nouvelle année — scolaire — Mme Express a décidé d'aider ses lectrices dans leur tâche de cordon bleu (ou blanc).

Un parfum précis

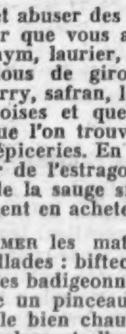
Résumées en préceptes, voici dix formules qui leur permettront, tout en simplifiant leur travail, de réussir une cuisine « personnalisée », au parfum précis.

1° ALLER au marché de bonne heure et acheter des provisions pour deux ou trois jours : vous n'attendrez pas, vous choisirez mieux, vous aurez le temps de cuisiner un plat et n'aurez plus ainsi toujours recours aux mets de dernière minute.

2° USER et abuser des herbes de saison, vérifier que vous avez bien à la maison : thym, laurier, ail, échalotes, oignons, clous de girofle, muscade, paprika, curry, safran, les « cinq épices » chinoises et quelques-uns des mélanges que l'on trouve dans toutes les bonnes épiceries. En fin de saison, faire sécher de l'estragon, du basilic, du céleri, de la sauge si possible (on peut également en acheter en poudre).

3° SUPPRIMER les matières grasses pour les grillades : biftecks, escalopes, côtelettes ; les badigeonner légèrement d'huile avec un pinceau et les poser dans la poêle bien chauffée. On peut se servir également d'une poêle spéciale qui n'attache pas.

Pour vous Madame
Pour vous Monsieur
LA PLUIE ET LE SPORT
chez
Deylo
4, BOULEVARD DES CAPUCINES
PARIS
Métro Opéra
Téléphone : OPE. 47-45 et 75-76

Louis Horvat
TAILLEUR COUTURIER
12, RUE LAFAYETTE - PARIS - PRO. 63-25
Présente sa Collection HIVER 1961 Tous les jours à 15 h.

Voici : "ROBERTO" Tailleur Tweed bouchonné de Porter sur mesure avec essayages 420 NF
TOUS NOS MODÈLES SONT EXÉCUTABLES A FAÇON

Avant de la passer à la poêle ou au gril, il est recommandé de saupoudrer la viande de gros poivre ou de la parsemer de petits brins de thym ou de romarin ; on ne la salera qu'en fin de cuisson.

4° Adopter la cuisson à la vapeur pour les légumes ; ils seront bien plus savoureux. Utiliser un faitout à double fond ; dans la partie inférieure la soupe mijotera, tandis qu'au-dessus les légumes cuiront à la vapeur. Certaines de ces marmites ont même un couvercle qui fait office de bouilloire ; ainsi, avec une seule source de chaleur, parvient-on à réaliser trois opérations.

5° Acheter des couvercles. Ne jamais mettre sur le feu un plat à cuisson longue ou de l'eau à bouillir sans couvercle ; en obéissant à ce précepte vous économiserez du temps, du gaz et vos mets auront davantage de goût.

6° Traiter intelligemment les pommes de terre ; les cuire dans leur peau, pour les purées, pour les déguster au four ou avec du beurre et pour les faire sauter. Les éplucher pour la soupe (les couper en petits morceaux, elles cuiront plus vite), si vous les servez avec un beurre persillé, en ragoût, chaque fois, en fait, qu'il faut les cuisiner.

Faute d'équipement

7° Compléter sa batterie de cuisine; se munir d'un sablier pour réussir les œufs à la coque, d'un verre gradué qui remplace une balance, d'un couteau qui coupe bien, d'une cocotte qui n'attache pas, etc. On renonce souvent à certains plats faute d'équipement.

8° Repenser les gestes que vous avez toujours faits ; avant de commencer à faire la cuisine, réunir sur une table tous les ingrédients dont vous aurez besoin. Prévoir près du fourneau une assiette pour poser une fourchette ou la cuillère en bois, ranger au même endroit chaque jour tablier, gants, foulard, tous objets susceptibles de vous protéger pendant votre travail de « chef ».

9° Vérifier les temps de cuisson des recettes que vous exécutez ; votre four ou votre cuisinière peuvent différer de ceux utilisés par l'auteur de la recette. Ne pas ouvrir sans cesse le four pour s'assurer que le soufflé ou le gâteau « montent » bien, essayer de ne pas trop s'éloigner de la cuisine pendant la préparation des repas.

10° Creuser son imagination pour composer des menus variés, et organiser le placard à provisions. Contrôler une fois par mois la réserve de conserves qui devrait toujours comprendre : 2 boites de sardines ou de thon, 2 boites de légumes (artichauts, céleris, épinards, haricots verts, etc.), 1 boite de petits pois, 3 boites de concentré de tomates, 2 boites de jus de fruits, 1 boite de fruits au sirop, 1 plat cuisiné (tripes, cassoulet, etc.). Ce minimum peut, bien entendu, être complété.

ENQUÊTE

98 talons à l'heure

En trois minutes vous pouvez repartir du bon pied.

420 paires de talons changées en un jour ; c'est le record établi par le stand « Talon-Minute » d'un grand magasin parisien. La formule n'est pas nouvelle, mais elle a, depuis sa création, connu un tel succès que Madame Express a décidé, pour la rentrée, de mener une petite enquête.

Un premier point à éclaircir : pourquoi cette installation ne se trouve-t-elle, à quelques exceptions près, que dans les grands magasins ? La réponse est facile ; la méthode de remise instantanée des talons nécessite un outillage spécial, coûteux et assez encombrant qui n'est rentable que si les réparations sont nombreuses. On comprend alors que les artisans cordonniers reculent devant cet investissement important.

Le procédé est simple ; la cliente arrive, chaussures au pied, s'assied pieds nus, et repart, du bon pied et avec des talons neufs, au bout de trois minutes, si tout va bien, de quinze si beaucoup de clientes attendent.

Là se situe le second problème. Pourquoi ne pas permettre aux femmes de déposer leurs chaussures, d'aller flâner, et à coup sûr *acheter* dans le magasin, puis de revenir ensuite chercher leurs talons prêts ? A cette question, Madame Express s'est vu répondre — vertement — que ceci était tout à fait contraire à la formule « Talon-Eclair » ou « Talon-Minute » ; il est impossible d'évaluer le temps d'attente, les chaussures risquent de s'entasser, et c'est exactement l'opposé du résultat recherché.

En revanche, il est parfaitement possible d'apporter plusieurs paires de chaussures et d'attendre qu'elles soient toutes réparées. Il suffit dans ce cas de prévoir un livre ou un journal pour ne pas s'impatienter. Cette perte de temps apparente représente, en fait, une économie, si l'on songe aux délais généralement demandés par les cordonniers de quartier.

D'autre part, beaucoup de femmes ne possèdent pas un nombre de paires de chaussures suffisant pour se permettre d'avoir perpétuellement l'une d'entre elles en réparation.

Diminués de moitié

Les stands des grands magasins changent, en moyenne, de 320 à 350 paires de talons par jour. Sur ce nombre, 85 % des réparations se font en plastique. 15 % en cuir et en caoutchouc. 50 % nécessitent le perçage (mise en place de chevilles de bois, indispensable pour fixer l'embout lorsqu'il ne reste plus un bout de plastic ou de caoutchouc: 1 NF de supplément). La plupart des femmes, en effet, et il ne s'agit pas uniquement de jeunes filles, portent leurs talons jusqu'à la dernière extrémité. Il n'est pas rare que ceux-ci diminuent de la moitié de leur hauteur.

A NOTER : les « Talon-Minute » se chargent également des réparations pour les hommes. Mais ce service est beaucoup moins important.

Il est difficile d'établir la vie moyenne d'une paire de talons. Elle est environ de deux semaines pour les talons ville et de deux mois pour les talons bottier.

Mais il s'agit là d'estimations optimistes, et il n'est pas rare de voir, à quelques jours d'intervalle, la même cliente revenir avec la même paire de talons-aiguille... les grilles des arbres et du métro étant parmi les plus fidèles rabatteurs pour les « Talon-Minute ».

Les heures de pointe restent celles du déjeuner et du milieu de l'après-midi (15 h. 30 à 18 h. 30). Les heures creuses *que vous choisirez* étant celles du matin et du début de l'après-midi.

Quelques adresses

Voici (pour mémoire) une liste des principales stations de dépannage pour talons, existant à Paris (les prix sont à peu près les mêmes partout, 350 francs en cuir extra dur ; 4 NF en plastique) :

B.H.V., 1er étage, rayon Chaussures.

(Eve.)

Quand les chaussures sont fatiguées...

BON MARCHE. Rez-de-chaussée des Grands Magasins.

LOUVRE. Rez-de-chaussée, à côté de la Parfumerie.

GALERIES LAFAYETTE. Au sous-sol ; à côté du rayon Chauffage.

PRINTEMPS. Nouveaux magasins, sous-sol à côté du rayon Articles Ménagers.

MAGASINS REUNIS (République). Sous-sol ; à côté du rayon Camping.

— (Ternes.) Sous-sol, à côté de la Quincaillerie.

SAMARITAINE. Sous-sol du magasin 2, à côté du rayon Entretien.

Maison TOBY, 2, rue Caumartin, 117, avenue de Clichy, 156, rue Montmartre.

CLARASSO, 34, rue Godot-de-Mauroy (de 4 à 6 NF, travail très soigné, livre à domicile).

BOURDIN, 164, bd Mortier (20e).

LEPOTIER, 8, r. Duvergier (19e).

PELLEVOISIN, 13, avenue de la Porte-de-Montmartre (18e).

(Eve.)

... il suffit de se déchausser.

Maman Boutique
8, rue Chauveau-Lagarde
PARIS (8e) - ANJ. 32-58
Les Dernières Créations
« Hiver 60-61 »
pour FUTURES MAMANS
Ouvert de 10 heures à 19 heures
(sauf lundi)

Claire Comte
vous propose ses
ravissantes
ROBES DE DINER
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)
OPE. 80-34 - OPE. 00-25

H. Tassel
Spécialiste du
CASTOR
VISON
BREITSCHWANZ
AUX CHASSES ROYALES
65-67, avenue Victor-Hugo, PARIS

La Femme élégante et avisée
ACHETE SON IMPERMÉABLE
CHEZ
bella boutique
12, rue La Boétie - PARIS (8e) - ANJ. 93-96
TERGALS, RILSANS, SOIE, LAQUES
PELISSES, SUPER - LODENS
Modèles Italiens
Ouvert de 9 h. à 19 h. sauf lundi matin

COUTURE

Une collection très remarquée

La saison d'hiver bat son plein. Partout les maisons de couture débordent d'élégantes avides d'apprendre ce que les créateurs parisiens leur ont préparé pour la prochaine saison.

Suivant le cours des collections, nous sommes arrivés samedi dernier 18, rue Godot-de-Mauroy, chez Hortense et Véronique, qui nous présentaient leurs tout récents modèles.

On n'a jamais si bien dit que la mode est un perpétuel recommencement. De fait, nous avons retrouvé, dans un cadre charmant, les caractères d'inspiration qui nous séduisaient si fort au temps des Dolly Sisters.

Sous le signe de la navigation, le mannequin bien connu, Mauviette, plus délicieuse que jamais, nous présenta tout d'abord « Paris » un manteau enveloppant à col de renard, qui souleva l'enthousiasme général. L'ambiance était créée, et pendant une heure, ce fut une succession de lignes nouvelles, de tissus et de coloris séduisants, avec, très souvent, un savant emploi de la fourrure.

« Kedma », une des créations Hortense et Véronique (photo Chamoux)

Accueillis par des murmures admiratifs, parurent successivement « La Galère », tailleur poilu garni d'astrakan assorti au coloris. « A l'abordage », une petite robe trotteur en écossais. « Mistral », manteau habillé garni de vison. « Agamemnon », ravissante robe de lamé judicieusement nommée.

Mais il y en avait trop, et il serait fastidieux de citer robe après robe, manteau après manteau, tailleur après tailleur.

Le défilé se termina sur une note prestigieuse, des robes du soir, en un bouquet très coloré et chatoyant, nous annonçant les grandes nuits de la saison.

A l'issue de cette festivité très parisienne, nous avons demandé à Mme Véronique, la créatrice et l'âme de la maison, le prix de chaque modèle, et nous avons compris, chères lectrices, que la couture parisienne a su garder, avec l'élégance de la création et la qualité indéniable des matières premières, des prix accessibles à chacune de vous.

Communiqué.

MODE

Quelque chose d'autre

● *Faut-il réhabiliter la petite robe ?*

BEAUCOUP de garde-robes passent actuellement leur examen d'automne. Les résultats sont plus ou moins brillants mais deux sujets paraissent particulièrement épineux : le remplacement du manteau d'hiver et... l'achat de quelque chose d'autre.

Le manteau : il est encore un peu tôt pour s'en préoccuper. Il vaut mieux attendre qu'il fasse plus froid pour choisir efficacement le numéro qui correspond à vos besoins. Nous en reparlerons dans quinze jours.

Excuses valables

Le « quelque chose d'autre » pose un problème immédiat et plus difficile à trancher. Une jupe (pourquoi pas ?) un pull-over (un de plus !) un tailleur (c'est bien cher !). Alors ?

Phénomène général : après s'être posé toutes ces questions, on en revient à la petite robe. Vous savez : celle dont on a expliqué depuis plusieurs années qu'elle était parfaitement mal commode pour travailler, et tellement moins économique qu'un tricot et une jupe. Cette fameuse petite robe qui n'était jamais revenue dans nos habitudes vestimentaires depuis la mort de la robe-sac.

Nous n'expliquerons pas que c'est un achat raisonnable, ce n'en est pas un. Mais si vous vous laissez tenter, voici quelques excuses valables pour justifier cette folie :

- Sobres, les robes de lainage passent partout.
- Plus « habillées » qu'un chandail, elles évitent de se changer pour un dîner ou une sortie imprévus.
- Souples, leurs ceintures, quand elles en ont, n'enserrent jamais la taille mais l'esquissent.
- Légères, on les supportent mieux dans un bureau ou un appartement très chauffé (certaines femmes se croient obligées de mourir de chaud dans les maisons, sous prétexte que l'on est dans les mois avec R).

En deux morceaux

Tout cela étant dit, pour celles qui ne sont pas convaincues, il reste la solution du deux-pièces de lainage, véritable robe en deux morceaux, plus jeune d'allure et moins contraignant.

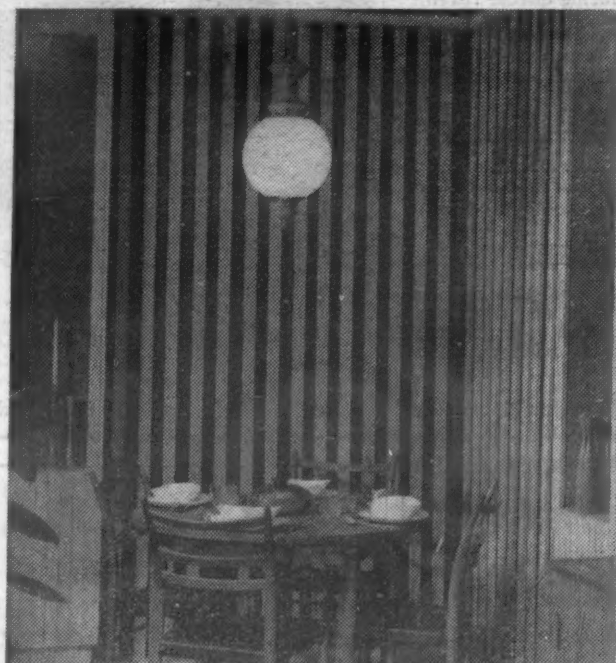
Petites robes et deux-pièces se trouvent cette saison dans presque toutes les boutiques tant en confection qu'en prêt-à-porter.

Nous avons sélectionné, cette semaine, cinq modèles de robes et quatre deux-pièces qui nous ont paru particulièrement réussis pour leur prix, compte tenu de la qualité du tissu.

Robes

- TWEED très fin noir-gris, prune, vert, marron. Taille longue, jupe légè-

1. — LES VERSIONS ...
Inutile de mourir les ...



La nouvelle vague de meubles est suédoise...

S'il est un domaine où l'art moderne semblait avoir pris un départ hésitant pour ne pas dire maladroit et fâcheux, c'est bien celui de l'ameublement où l'on assiste depuis quelques années à un phénomène unique dans l'histoire du mobilier.

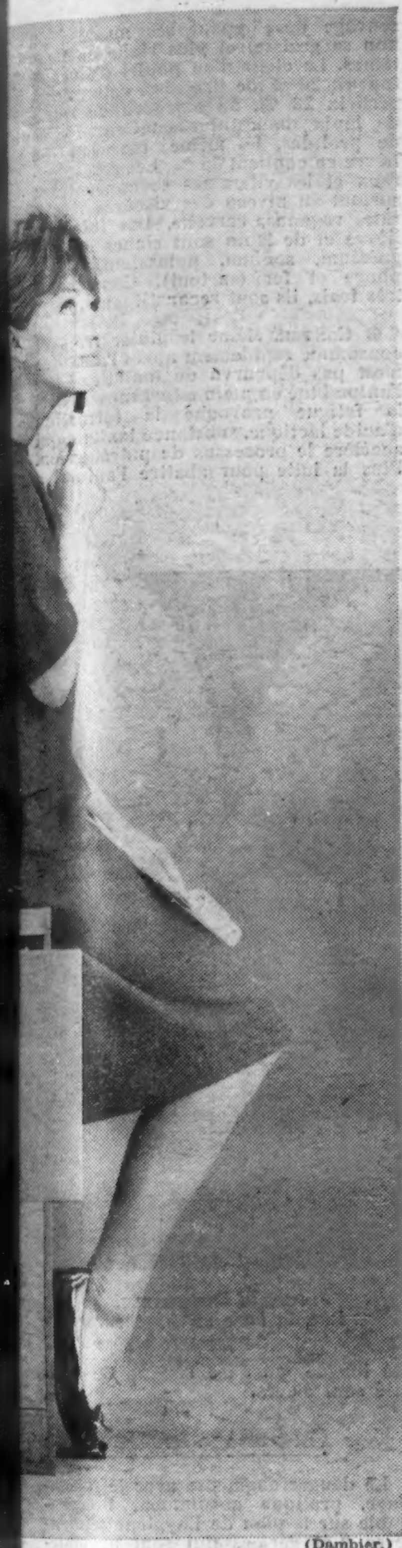
Une nouvelle esthétique est née...

Ce style dont on ne peut nier qu'il influence actuellement toute une génération de créateurs et figure avec éclat dans toutes les manifestations internationales, est le style scandinave, et parmi les pays qui en revendiquent le Leader Ship, il y a la Suède...

Les Ensembliers GÉRARD & PIERRE, à Paris 74, Boulevard Magenta, ont pris un grand intérêt à cette évolution des Meubles Suédois, et présentent actuellement avec beaucoup de recherche toute une sélection de modèles s'adaptant aux intérieurs actuels.

Ci-contre nulle trace de sécheresse dans les lignes pures de ce "Coin Repas" pour lequel on a également utilisé des lattes de bois pour le revêtement mural. A remarquer l'originalité du luminaire et la finesse des chaises en bois massif matelassées cuir noir.

Documentation sur demande. N° 1441.



(Dambier.)

89 NF (Laura, 104, avenue du Général-Leclerc) (photo page 1).

● **Tweed** très fin (prune et noir, marron et noir, vert et noir, gris et marron), jupe droite non doublée. Veste casaquin à fermeture à glissière dans le dos. Manches au coude, montées. Encolure ras du cou, deux poches frangées. Ceinture facultative de même tissu : 129 NF (Galeries Lafayette) (photo n° 2).

● **Flanelle** gris moyen, jupe droite doublée. Veste casaquin manches montées au coude. Encolure ras du cou. Blousant dans le dos, rattrapée par une martingale. Découpe en V renversé devant : 250 NF (Basta, chez Amy Linker, 46, rue du Faubourg Saint-Honoré) (photo n° 1).

● **Jersey** (marron, aubergine, gris, vert), jupe droite doublée, quatre coutures à double piqûre. Marinière souple. Manches kimono trois-quarts, col ouvert : 250 NF (Maria Kerval, 7, av. Victor-Hugo).

PROMOTION

Les « Grands » à l'Ecole

● 250.000 adultes rentrent, eux aussi, en classe en octobre. Où et comment peuvent-ils poursuivre leurs études ?

Si près de 10 millions de jeunes ont retrouvé l'école, une autre rentrée reste à effectuer : celle de 250.000 adultes environ, hommes et femmes, qui vont retrouver les bancs, les cahiers et les devoirs pour se perfectionner dans leur profession ou acquérir une fonction nouvelle. Pourquoi chaque année un nombre de plus en plus grand d'adultes s'imposent-ils de travailler aux heures où les autres se reposent ? Parce que l'expérience du monde du travail apprend vite qu'une très bonne formation générale et professionnelle (en plus des qualités individuelles) est nécessaire pour accéder aux fonctions de responsabilité supérieure.

Ayant interrompu trop tôt leurs études, pour des raisons financières, géographiques, scolaires, ou caractérielles, nombre d'adolescents intelligents se détournent des classes traditionnelles dont ils ne comprennent pas l'austère utilité. Beaucoup d'adultes jeunes, quelques années plus tard, veulent acquérir les connaissances qui leur manquent pour franchir certains échelons.

Ils le peuvent en suivant, souvent pendant plusieurs années, des cours du soir et du samedi. Ces cours sont en général gratuits et réservés aux adultes qui ont déjà un emploi. Les inscriptions sont prises à partir de la 2e quinzaine de septembre.

Enseignement général

Ouverts à tous, ces cours préparent au certificat d'études des adultes, au brevet élémentaire, au baccalauréat.

Ils sont organisés par les municipalités (leur liste est affichée dans les écoles ou dans les centres d'orientation) ou par des associations culturelles. Parmi les plus connues, on note : *L'Association polytechnique : 28, rue Serpente, Paris* (6e). et l'*Association philotechnique : 47, rue Saint-André-des-Arts, Paris* (6e). Un droit minime d'inscription permet de suivre des cours qui embrassent à peu près tous les domaines.

Enseignement technique

Ils sont maintenant nombreux, organisés par les municipalités, les fédérations syndicales, des organismes tels que les chambres de métiers, l'O.R.T., etc. (les adresses peuvent être données dans les inspections principales de l'enseignement technique ou dans les centres d'orientation professionnelle). Ils enseignent aussi bien la technique des machines à calculer que l'allemand commercial et le dessin d'art appliqué et permettent chaque année à de nombreux adultes de gravir des échelons de la hiérarchie professionnelle.

Enseignement scientifique

Un effort particulier est entrepris actuellement dans ce domaine qui intéresse tant de jeunes.

Les mathématiques élémentaires constituent une base indispensable pour aborder de nombreux enseignements scientifiques. Il existe maintenant le soir des cours de mathématiques préparatoires. Ces cours réservés aux adultes occupant un emploi sont organisés dans la région parisienne par :

● Le Conservatoire national des Arts et Métiers, 292, rue Saint-Martin, Paris (3e), TUR. 64-40, mais les cours ne débuteront qu'en février.

● L'inspection générale de l'enseignement du dessin industriel : 14, rue Lejemptel, Vincennes, DAU. 60-87.

● L'Association polytechnique : 28, rue Serpente, Paris (6e). DAN. 76-97.

● La Fédération des mécaniciens : 35, rue Crozatier, Paris (12e). DID. 23-53.

● Collège technique Malakoff : 85, rue Louis-Griard, Malakoff (Seine), MIC. 63-84, et 161, rue Anatole-France, Levallois-Perret (Seine). PER. 50-30.

● Centre municipal d'éducation ouvrière : 51, rue du Palais-de-Justice, Melun (S.-et-M.).

● Notons aussi les cours organisés par les « Equipes Sociales », association d'étudiants et d'élèves-ingénieurs des grandes écoles : 28, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans tous ces cours les élèves travaillent par petits groupes dans des conditions pédagogiques très favorables.

La réussite de l'examen de fin d'année permet de s'inscrire au cours de mathématiques générales des conservatoires des Arts et Métiers.

Enseignement supérieur

● Les cours d'enseignement supérieur comportent des cours d'enseignement scientifique et d'enseignement technique supérieurs : aéronautique, machines, électricité, électronique, physique et chimie nucléaires, etc.

Ils sont dispensés au Conservatoire

→

(Dambier.)

2. — Les versions tweed.
Inutile d'expliquer que c'est raisonnable.

L. & C.

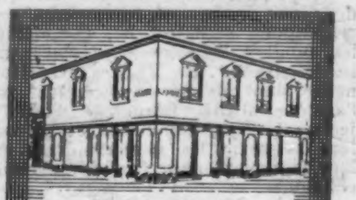
VISON ?
VOYONS
WEIL

FOURRURES
4, rue Ste-Anne
(angle av. de l'Opéra)

FUTURES MAMANS
élégantes
POUR VOUS
« MAMAN CHIC »
48, RUE DE PASSY
OUVRE
UN 2e SALON DE VENTE
au 1er étage
416, RUE SAINT-HONORE
(près rue Royale)
Dans chacun de ces salons, une importante collection « couture » digne d'une réputation confirmée

Paule Gilbert
Le couturier du Prêt à Porter de Luxe
a transformé et agrandi ses magasins où sont réunis son rayon spécial pour
FEMMES FORTES
avec celui de
TAILLES COURANTES
Collection automne-hiver
Tailleurs - Robes - Manteaux
15, bd de la Madeleine — PARIS
OPE. 32-68
CATALOGUE FRANCO

R........
Royaldaim
LES VÊTEMENTS DE PEAU LES PLUS ÉLÉGANTS
74 Rue de Rennes - Tél. Lit. 44-84
CANNES - PARIS - DEAUVILLE


MANTEAUX
en véritable
poil de chameau
SUR UN ENSEMBLE
DE MEME MATIERE de
Bettina
chez
RAMUZ
251, RUE SAINT-HONORÉ
(ANGLE RUE CAMBON)

de la petite cuillère
à la carrosserie auto
Nouveau : un seul flacon
Meilleur : pour nettoyer et tout faire mieux briller.
vitres - glaces - chromes - argenterie - surfaces émaillées (réfrigérateurs, cuisinières, etc.) surfaces plastiques lisses - surfaces laquées - métaux précieux et carrosseries auto, etc...

GRATUIT
Demandez à votre droguiste un échantillon d'essai Pol'
PARFRANCE
Pol POLISH ROSE
"LAIT DE BEAUTÉ" MÉNAGER
C'EST UN PRODUIT "LA CIRE LAQUÉE"

C'EST UNE SPÉCIALITÉ LEVER
MOUSSE PEU...
POUR
LAVER MIEUX!
Votre machine ne déborde pas : grâce à la mousse dosée de Skip, elle tourne rond... le linge est bien brassé, bien lavé, votre machine jamais encrassée.
Votre linge est nettoyé fil par fil : sans écume, sans le moindre dépôt : il est propre et souple... comme vous l'aimez !
et se rince tout seul ! La mousse dosée de Skip ne colle pas au linge : le rinçage est facile et rapide ; économie de temps, de peine, et du capital que représente votre machine.
SPÉCIALEMENT FAIT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER
KP-114250/2

LES PLUS GRANDES MARQUES RECOMMANDENT SKIP
une Garantie
SKIP : DU LINGE COMME VOUS L'AIMEZ ...VOTRE MACHINE BIEN TRAITÉE !

National des Arts et Métiers : 292, rue Saint-Martin, Paris (3e) et en province dans des centres associés ou annexes : Lille (8, boulevard Louis XIV), Lyon (16, rue Chevreul), Mulhouse (24, quai du Fossé), Bordeaux (2, place de la Bourse), Pau (25, rue Louis-Barthou), Reims (3, rue Vauthier-le-Noir), Clermont-Ferrand (Cité administrative, 2, rue Pélissier), Saclay (BP n° 2, Gif-sur-Yvette, Seine-et-Oise), Rouen (43, avenue de Caen), Saint-Etienne (32, rue Etienne-Mimars), Le Mans (1, place Washington), Valenciennes (1, avenue Villars), Metz (11, rue Bécœur), Belfort (112, avenue Jean-Jaurès).

Depuis l'an dernier, des centres annexes fonctionnent à Bourges, Bruyère-le-Châtel, Le Bouchet, Limoges, Marcoule, Maubeuge, Dôle, Orléans, Rennes, Montbéliard, Thionville, Saint-Avold, Valenciennes, Vierzon.

Ces centres dispensent en cours du soir le même enseignement scientifique fondamental que le centre de Paris et l'enseignement technique correspondant aux principales activités régionales.

Les études sont sanctionnées par des certificats généraux, des diplômes d'études supérieures techniques, des diplômes d'ingénieur C.N.A.M.

Enseignement économique

● Proche de l'enseignement des C.N.A.M. est celui des Instituts de Promotion supérieure du Travail de certaines universités (Grenoble, Marseille, Toulouse, Nancy, Dijon, en création à Poitiers, Besançon, Strasbourg).

Cet enseignement comporte en cours du soir et du samedi une année préparatoire qui amène les élèves au niveau maths-élém. — deux années d'études qui mènent au stade de technicien moyen — une troisième année qui leur permet de se présenter au diplôme d'études supérieures techniques, (ouvert également aux étudiants) — deux nouvelles années de perfectionnement — enfin une année à plein temps dans une école nationale supérieure d'ingénieurs pour les plus doués (ceux qui ont été admis dans ces conditions ont été reçus au concours de sortie à des rangs fort honorables).

Des cours d'économie et statistique industrielles, de droit commercial, de comptabilité, etc., sont également donnés dans les conservatoires des Arts et Métiers.

Malheureusement ces cours du soir et du samedi échelonnés sur de très nombreuses années réclament souvent une résistance physique exceptionnelle et des conditions géographiques favorables (les grandes villes étant avantagées). Sans doute vaudrait-il mieux qu'une fois par semaine soit accordée une journée libre à ceux qui auraient déjà fait les preuves de leur bonne volonté et de leurs capacités en suivant pendant une ou deux années des cours en dehors des heures de travail. Mais à défaut d'autre chose, ils demeurent encore aujourd'hui un des seuls moyens de formation ou de promotion professionnelles pour les adultes.

DIÉTÉTIQUE

A poils et à plumes

● *Le gibier est-il une viande acceptable ou un savoureux poison ?*

LE gibier à poils (cerfs, daims, sangliers, lièvres, lapins de garenne, chamois, chevreuils) et le gibier à plumes (faisans, perdrix, perdreaux, vaneaux, bécasses, sarcelles, canards, etc.), ont fait leur réapparition saisonnière à l'étal des marchands de volailles. Le gibier est-il une viande acceptable ou un (savoureux) poison ? Madame Express a posé la question à des spécialistes de diététique. Voici le résumé des débats :

● POUR. Le gibier fournit une viande saine parce que naturelle. Sa chair n'a rien de comparable avec celle des volailles « forcées » ou des lapins et des porcs élevés avec des nourritures chimiques. Elle est moins grasse que celle des volailles de basse-cour (la vie libre que mène l'animal sauvage développant ses muscles et non sa graisse) et plus riche en protéines. La chair d'un poulet d'élevage fournit 20 % de protides, celle d'une perdrix 28 %, un morceau de râble de lapin domestique contient 15 % de protides, le même morceau de lièvre en contient 25 %. Les sels minéraux et les vitamines se concentrent surtout au niveau des viscères : foie, rate, rognons, cervelle. Les foies de lièvre et de lapin sont riches en magnésium, sodium, potassium, phosphore et fer (surtout). Consommés très frais, ils sont reconstituants.

● CONTRE. Même le gibier frais et consommé rapidement après l'abattage n'est pas dépourvu de toxicité. Chez l'animal tué en plein effort musculaire, la fatigue provoque la formation d'acide lactique, substance toxique qui accélère le processus de putréfaction. Plus la lutte pour abattre l'animal a

(Holmes.)

UN LAPIN COMESTIBLE.
Plus la lutte est longue...

été longue, plus les risques de toxicité sont élevés.

Faisandage indéfendable

Le danger augmente avec le *faisandage*, pratique absolument indéfendable sur le plan de l'hygiène alimentaire. Les germes qui sont normalement présents dans les intestins franchissent après la mort les parois des muqueuses intestinales décomposées et envahissent tous les tissus de l'animal. Ils attaquent, décomposent, transforment les protéines de la chair, développant des substances chimiques toxiques, les *ptomaïnes* ; ce sont elles qui communiquent au gibier faisandé sa saveur particulière si appréciée des gastronomes. Ce sont de véritables poisons non seulement pour le circuit digestif (les intestins, le foie), mais pour le cœur, car elles sont susceptibles d'exercer une action néfaste sur les fibres cardiaques. Chez une personne dont les reins, le foie ou le cœur ne sont pas en parfait état, le gibier faisandé peut entraîner des accidents très graves.

En résumé, seul le gibier frais est acceptable sur le plan diététique. A condition de ne pas en abuser, il fournit une agréable variante aux plats de viande traditionnels.

Les belles fourrures
BRADLEY'S
furs
Conditions spéciales aux lectrices
CATALOGUE SUR DEMANDE
18, Avenue de l'Opéra

ENFANTS

Artistes malgré eux

● Pour être efficaces, les loisirs ne doivent pas être des pensums.

C'EST un fait : pour les parents des écoliers, les jeudis n'en finissent pas. Les enfants qui ont le plus grand mal à se lever tôt en semaine sont debout dès sept heures du matin le jeudi. Comment les occuper de façon intelligente ?

En les confiant pour quelques heures à des spécialistes des « loisirs efficaces ».

Comme chaque année, Madame Express a « recensé » les principaux et elle tient leurs adresses (et leurs tarifs) à la disposition de ses lecteurs. Elle les leur indiquera sur un simple coup de téléphone à ELY. 88-61 (ou par correspondance pour les lectrices de province, de Genève et de Bruxelles).

Un choix difficile

Madame Express s'est aperçue qu'une simple liste d'adresses ne résolvait pas tout le problème. Comment savoir en effet dès l'âge de 4, 5 ou 6 ans si un enfant s'intéressera à la musique, ou au bricolage, ou si l'initiation à l'anglais lui sera profitable ?

Bien sûr, on peut faire l'expérience, mais si elle est négative, elle se soldera par du temps perdu et de tristes jeudis soir. Dans ces conditions, autant réfléchir avant d'agir... et de payer. Voici pour chaque activité ce qu'il faut savoir :

● LA PEINTURE ET LES ATELIERS D'ART : ils sont bons dans presque tous les cas et surtout pour les plus jeunes. Dès trois ans, un enfant peut se servir d'un pinceau pour s'extérioriser pourvu qu'on le laisse libre de le faire. Les « clubs » de ce genre conviennent donc aux très jeunes (4 à 10 ans). Ceux où l'on « enseigne » vraiment le dessin, où l'on organise des visites de musées ou des séances d'après modèle (objets) sont réservés aux plus de dix ans dont le goût pour le dessin est déjà affirmé.

● LA MUSIQUE : l'essai peut se faire si l'enfant a déjà manifesté son goût pour la musique, ou si on a l'intention de lui faire étudier un instrument par la suite. Une condition : renoncer sans regrets s'il y a manque d'intérêt évident. S'entêter est inutile. Les enfants qui ne « mordront » jamais à la musique sont légion. Cela ne signifie pas qu'ils n'aimeront pas en écouter plus tard. Pour ceux qui ne seront pas des exécutants mais qui aiment écouter, une bonne solution : les concerts éducatifs mais pas avant 10 ou 12 ans (un concert même d'une heure est très long pour un enfant).

● LE MIME, LE JEU DRAMATIQUE : oui, si l'enfant a simplement besoin de prendre un peu d'assurance. Non, s'il est très, très timide. L'obligation de se produire devant ses camarades peut le paralyser complètement.

● L'INITIATION A L'ANGLAIS : oui, s'il s'agit d'un écolier qui va bientôt commencer l'anglais ou pour lequel on projette un prochain séjour en Angleterre. Non, s'il s'agit d'un très jeune enfant qui ne possède pas encore bien sa langue maternelle, il se sentira perdu et il ne verra pas du tout le côté jeu de la chose.

● LE SPORT : oui, à condition qu'il s'agisse de sports de son âge et si le médecin est d'accord. En pleine croissance, lorsqu'un risque de scoliose est possible, certains sports peuvent être nuisibles.

● LA DANSE : excellente à condition aussi que le médecin soit d'accord, que l'enfant en ait envie et que l'on commence par la rythmique. La danse classique ne doit pas être abordée trop tôt, c'est une dure discipline.

● LES MATINÉES THÉATRALES : comme les concerts, elles s'adressent aux grands enfants et elles ont tant de rapport avec les sujets scolaires qu'il vaut mieux ne pas les présenter comme un « complément au programme ». Mais elles passionnent beaucoup de jeunes s'il s'agit d'une simple sortie au théâtre.

Il ne faut pas oublier que le jeudi est, avant tout, une journée de loisirs, même s'ils doivent être efficaces.

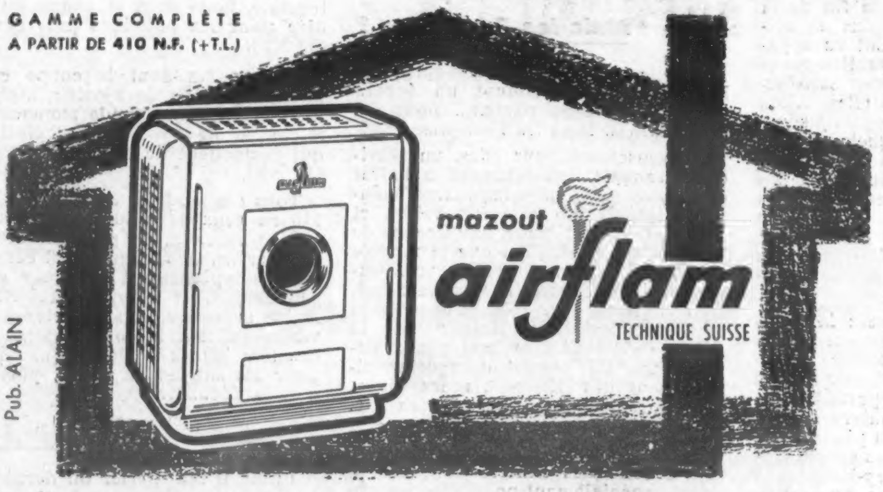
(Rapho.)

VISITE AU MUSÉE.
Révélation prématurée.

Catherine Michel
Le premier spécialiste du Tricot
Enfants - Jeunes gens Jeunes filles
PRIX D'OUVERTURE
15 R. DE PRESBOURG
ANGLE 2 AV. V. HUGO PLACE DE L'ETOILE

APPLIQUE DE CHEVET de JACQUES BINY n° 212 en métal laqué, donnant une lumière dirigée pour la lecture grâce à l'inclinaison appropriée des lamelles.
PRIX DETAIL 46 NF + t.l.
La première applique de chevet à éclairage rationnel, fabriquée en grande série.
Catalogue contre 12 timbres de NF 0,25
luminalite
38, rue de la Folie-Régnault Paris-XI[e] VOL. 64-40

LE CHAUFFAGE IDEAL!
GAMME COMPLÈTE
A PARTIR DE 410 N.F. (+T.L.)



avec AIRFLAM, calorifère à mazout.
● chauffe plusieurs pièces par circulation d'air
● si pratique, avec son réservoir incorporé sur le côté
● si propre : ni cendres, ni poussières
● si économique, avec le mazout, le meilleur marché des combustibles
● totalement silencieux et sans aucune odeur
● gai comme un feu de bois, par sa flamme visible
● présentation luxueuse
Autres fabrications : Cuisinières - Chaudières de chauffage central et générateurs d'air chaud pulsé.
Documentation : AIRFLAM, 8 Pl. de la Madeleine - Paris 8[e] - RIC. 89-91 - *Visitez nos installations modèles*

NI VAMP, NI MARTYRE

« CETTE *année, les épaules seront à leur place, la poitrine très effacée...* » peut-on lire périodiquement dans les journaux de mode, au moment des collections. Dans les pages publicitaires des mêmes journaux de mode, une jeune femme, dont les mensurations ne feraient honte ni à Brigitte, ni à Jayne, ni... à Mae West, nous propose d'avoir, en trois mois, « ce buste idéal » (Joindre-deux-timbres-pour-la-réponse - qui - sera - envoyée - discrètement). Poitrine « gommée », ou buste de vamp, il semble que les couturiers, d'une part, et les femmes (sans oublier les hommes) d'autre part n'aient pas toujours les même idées quant aux proportions idéales de l'anatomie féminine.

Mais il ne faut pas oublier que la poitrine, avant d'être un attribut esthétique est, avant tout, un ensemble de glandes, au rôle physiologique extrêmement précis, insérées dans un système musculaire fragile, qu'il ne faut pas brutaliser. Faute de quoi les femmes, martyrisées du matin au soir par des soutiens-gorge trop rigides, trop serrés ou trop vastes risquent non seulement d'abîmer leur poitrine, mais parfois même de voir apparaître le spectre redoutable de la tumeur du sein. (Certains médecins pensent, en effet, que le port constant d'un soutien-gorge à armature rigide mal adapté peut n'être pas étranger à l'apparition de tumeurs malignes.)

Le simple bon sens

Toutes les femmes, heureusement, ne perdent pas de cette façon le sens de la mesure et... le simple bon sens.

Pour conseiller utilement toutes celles qui désirent mettre en valeur leur esthétique, sans mettre en danger leur santé, les spécialistes interrogés ont été unanimes à énoncer trois conditions essentielles :

● Prendre l'habitude de pratiquer des ablutions quotidiennes, à l'eau froide.

● Renforcer les muscles du buste en faisant chaque matin quelques exercices de culture physique, très simples. Allongée, soulever et reposer au sol des poids de 1 à 3 kg. Mains jointes, serrer fortement les paumes l'une contre l'autre, etc. Ces exercices amélioreront le grand pectoral, qui constitue la plus grande partie du plan musculaire sur lequel sont fixées les glandes mammaires, et le petit pectoral qui dissimulera les salières si disgracieuses.

● Enfin, et surtout, porter un bon soutien-gorge. Son but : relayer les ligaments suspenseurs dans leur effort, tout en donnant au muscle la possibilité de « travailler » normalement (sinon il risque de s'atrophier) chaque fois que la femme fait un mouvement.

Un choix difficile

Si les deux premiers points sont affaire de volonté, le troisième est plus difficile à réaliser. Comment choisir un soutien-gorge ? Pour quelle marque, pour quelle forme opter ? Piqûres circulaires ? Avec ou sans baleines ? Bretelles incorporées ? Pas de bretelles du tout ? Etc. Il faudrait plus d'une journée pour essayer toutes les marques vendues dans les grands magasins, et encore ne serait-on pas sûre de trouver le modèle parfaitement adapté.

Quelques années après la fin de la guerre les Américaines, plus favorisées que les Françaises, ont vu apparaître sur le marché un soutien-gorge révolutionnaire, qui donnait satisfaction à 9 sur 10 d'entre elles. Alors que tous les modèles présentés jusque-là ne comportaient que quelques parties élastiques (en général la bande de fermeture), Breathinbra Inc., l'un des plus importants parmi les fabricants new-yorkais, venait de mettre au point un soutien-gorge entièrement réalisé dans un tissu élastique. Sa conception avait nécessité de nombreuses recherches :

● Recherches de forme : la réalisation du patron était infiniment plus délicate que celle des modèles fabriqués dans les tissus classiques. Il devait, en effet, s'adapter parfaitement à la poitrine, pour la « suivre » dans tous les mouvements (et la plupart des Américaines pratiquent des sports violents : équitation, volley-ball, etc.) sans, pourtant, se déplacer d'un millimètre, ni, bien entendu, engendrer la moindre gêne.

● Recherches de matière : il fallait trouver un tissu élastique suffisamment aéré pour qu'il soit agréable à porter, et qui puisse se laver et sécher facilement.

(Abeille.)

EN LYCRA ET TOTALEMENT EXTENSIBLE.
Encore plus important que la gymnastique...

Mais les Françaises ?

A peine sorti, le soutien-gorge de Breathinbra Inc. connut un succès triomphal. C'était parfait... pour les Américaines. Mais les Françaises ?

Heureusement pour elles, un fabricant français, constamment à l'affût des nouveautés internationales, comprit l'intérêt de cette innovation et acheta, pour la France, une licence de fabrication. C'est ainsi que le modèle américain est devenu, en France, l'exclusivité de la marque Oyo. Au début, Oyo fit tisser sur place des tissus élastiques spéciaux. Mais depuis le début de l'année, la nouvelle réglementation lui permet d'importer directement des Etats-Unis les tissus d'origine, beaucoup plus satisfaisants.

La morphologie des Françaises ne correspondant cependant pas tout à fait à celle des Américaines, Oyo a adapté spécialement pour elles les modèles américains et présente :

● FLORIDE (25 NF), modèle de base de Breathinbra. Sans aucune armature et totalement extensible, il est parfait pour les poitrines de dimensions moyennes.

● MIAMI, également totalement extensible, mais dont la coupe est étudiée pour les poitrines plus étoffées (29 NF).

● BIARRITZ dont la coupe est la même que celle de Floride, mais qui est pourvu d'une bande stomacale de 5 cm. et de boutonnières élastiques qui permettent de le fixer à la gaine (39 NF).

Tous ces modèles existent du 80 au 115 en deux profondeurs de bonnets.

Bien entendu, en plus des modèles américains, Oyo a également conçu un modèle typiquement français et pigeonnant. C'est « Capri » (25 NF), sa légère armature, et ses bretelles amovibles en font le soutien-gorge idéal des très jeunes femmes qui aiment, pour les soirées élégantes, porter de grands décolletés.

Demain le Lycra

Enfin, il faut parler du dernier-né : Lido (29 NF). Totalement extensible, il ne contient pas de caoutchouc, est fabriqué en Lycra. Le Lycra (1) est une nouvelle fibre synthétique, naturellement blanche (il n'est donc pas nécessaire de l'entourer d'un « guipage » de coton avant de la teindre), ce qui permet d'obtenir un tissu très léger et aéré.

Le Lycra résiste parfaitement à la lumière, à la transpiration et aux lavages, sans perdre son élasticité, ni sa couleur. Il est vraisemblable que, peu à peu, il remplacera le caoutchouc dans la confection de la lingerie, aussi inexorablement que le nylon a supplanté la soie pour les bas.

Nul doute que les Françaises, dynamiques et sportives qui, tout comme les Américaines, tiennent à leur allure jeune et nette, optent définitivement pour l'aisance et le confort que leur apporte Oyo. Les soutiens-gorge Oyo sont en vente chez les meilleurs spécialistes.

(1) Cette nouvelle fibre est fabriquée par la Société Du Pont de Nemours.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par Oyo, 24, rue Frédérick-Lemaître, Paris (20e). MEN. 77-00.

A voir, à écouter, à savoir

théâtre

Genousie : la première pièce de René de Obaldia. De l'humour et de la poésie. (*Voir la critique de Robert Kanters,* page 40.) (*T.N.P. Récamier.*)

Impasse de la Fidélité : Patachou dans une comédie musicale d'Alexandre Breffort. Une sorte de « remake » d' « Irma la Douce ». (*Voir la critique de Robert Kanters, page* 41.) (*Ambassadeurs.*)

Christobal de Lugo : de Loys Masson, d'après « Le Truand béatifié » de Cervantès. Une morne succession de scènes violentes, tour à tour érotiques ou religieuses. (*Vieux-Colombier.*)

Ana d'Eboli, de Pierre Ordioni : Philippe II entre la passion du pouvoir et le pouvoir qu'a pris sur lui la belle princesse borgne, Ana d'Eboli. Une tragédie intérieure, immobile, presque abstraite, écrite avec beaucoup de soin, de fermeté et de noblesse. (*Théâtre Charles de Rochefort.*)

L'Idiote : une gentille comédie policière de Marcel Achard. Une merveilleuse interprète : Annie Girardot. (*Antoine.*)

Les Glorieuses : Roussin s'attaque, en vers, aux femmes d'auteur abusives. (*Madeleine.*)

Paques : un grand Strindberg. Un spectacle pauvre de moyens, mais riche de substance. (*Poche-Montparnasse.*)

La Petite Datcha : de V. Chvarkine, adaptation de Georges Soria pour le texte, de Paul Misraki pour la musique. Créé à Moscou en 1934, un essai gentillet de coexistence pacifique et musicale entre la fleur bleue et la faucille rouge. (*Daunou.*)

Un raisin au Soleil : scènes de la vie familiale chez de braves, pauvres nègres de Chicago. Un grand sujet, traité à travers un réalisme un peu trop quotidien. (*Comédie Caumartin.*)

Le Balcon : dans une « maison d'illusions », le magicien Jean Genet. (*Gymnase.*)

Christophe Colomb : une pièce de Paul Claudel, qui pourrait être signée Bertolt Brecht. (*Théâtre de France.*)

Chateau en Suède : les brillants débuts de Françoise Sagan au théâtre, une pièce grave où l'on rit souvent. (*Atelier.*)

Ce cahier de Madame Express a été réalisé par :

Christiane Collange

avec la collaboration de :

Nicole Béhar, Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Rosie Maurel, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(*Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.*)

cinéma

NOUVEAU

Le Milliardaire : Marilyn et Montand dans le film tant attendu de George Cukor. Tous les ingrédients d'une bonne mayonnaise. Mais elle n'a pas pris. (*Voir la critique de Michèle Manceaux, page* 39.) (*Ermitage, ELY.* 15-71.)

La Dame sans camélias : une « avventura » à Cinecitta. Un Antonioni de 1953 inédit en France, avec Lucia Bose. (*Voir la critique de Bruno Gay Lussac, page* 39.) (*Pagode, INV.* 12-15.)

Ben-Hur : 15 millions de dollars, 11 oscars, 3 h. 50 de spectacle sur écran géant. Location 14 jours à l'avance. (*Gaumont-Palace, EUR.* 72-21.)

Les Corps sauvages (Look back in Anger) : les « jeunes hommes en colère » au cinéma. Des intentions fortes, des images forcées. (*Cinéma d'essai Caumartin, OPE.* 81-50.)

L'Etrange Obsession : celle d'un vieillard japonais qui tente avec obstination de remplir son devoir conjugal. Film primé à Cannes grâce à Henry Miller, mais jugé par d'autres ridicule et ennuyeux. (*Marbeuf, PAL.* 47-19.)

L'Intendant Sansho : du grand réalisateur japonais Kenji Mizoguchi, un conte cruel et poétique des temps féodaux. (*Studio Etoile, OPE.* 19-93.)

L'Avventura : un film long, riche et difficile. Sur une histoire très simple, Antonioni a brodé mille thèmes complexes pour exposer sa vision désespérée de la vie. (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

Le Voyage en Ballon : un pays nouveau, étonnant, la France, vue du ciel dans un film d'Albert Lamorisse (« Crin Blanc », « Le Ballon Rouge »). (*Marignan, ELY.* 92-82 ; *Le Français, PRO.* 33-88.)

RECENT

Le Vent de la plaine : un western presque sérieux — ce qui ne veut pas dire ennuyeux — de John Huston. (*Bonaparte, DAN.* 12-12.)

Les 400 coups : l'histoire de François Truffaut. Un film qui vient du cœur. (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

Jamais le Dimanche : une excellente comédie américaine, tournée en Grèce par Jules Dassin, avec Melina Mercouri, prostituée sans souci. (*Avenue, ELY* 49-34 ; *Lord-Byron, BAL* 04-22.)

La Garçonnière : une amère satire de la vie américaine, qui se termine dans l'attendrissement. Un grand comique : Jack Lemmon, et un prix d'interprétation à Venise : Shirley MacLaine. (*Mercury, BAL.* 75-90.)

Et mourir de plaisir : le nouveau Vadim. De merveilleuses images illustrant une habile histoire de vampire. Avec Annette Vadim, Elsa Martinelli et Mel Ferrer. (*Marivaux, RIC.* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

A bout de souffle : de Jean-Luc Godard. Le film dont on a le plus parlé cette année. Pour les amateurs de cinéma. Pas pour ceux qui aiment les histoires toniques et la belle jeunesse. (*Royal-Passy, JAS.* 41-16.)

ANCIEN

Les Visiteurs du Soir : 1942. Un Carné-Prévert diabolique et poétique. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

Vous ne l'emporterez pas avec vous : 1938. Le célèbre film de Capra. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

Senso : 1954. Une passion fatale dans l'Italie en lutte pour son indépendance. Une œuvre d'une somptueuse beauté, de Visconti. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

Jeux interdits : 1952. Une petite Parisienne dans la débâcle de 1940. Un très grand René Clément. (*Studio Raspail,* 216, *DAN.* 38-98.)

Alexandre Newski : 1938. D'Eisenstein, musique de Prokofieff. Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

Hotel du Nord : 1938. Amour raté autour du canal Saint-Martin. Marcel Carné poétique et une merveilleuse distribution : Annabella, Arletty, Jean-Pierre Aumont et Louis Jouvet. (*Royal Haussmann Studio, PRO.* 47-55.)

En quatrième vitesse : 1955. Un « policier » haletant et brutal de Robert Aldrich. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

L'Assassin habite au 21 : 1942. Un policier classique, la première mise en scène de Clouzot. (*Roxy, TRU.* 34-40.)

Quand la ville dort (Asphalt Jungle) : 1950. Un classique du film noir américain. Le cambriolage d'une banque raconté par John Huston. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

L'Homme Tranquille : 1952. L'hommage de John Ford à son Irlande natale. Avec John Wayne et Maureen O'Hara. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

Citizen Kane : 1941. En version intégrale, le chef-d'œuvre d'Orson Welles, qui a bouleversé le cinéma. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

télévision

Jeudi 6 octobre, a 21 h. 55 : « L'art et les hommes » : l'œuvre gravé de Jacques Callot.

Vendredi 7 octobre, a 20 h. 35 : « Cinq colonnes à la une », émission de Pierre Dumayet, Pierre Desgraupes, Pierre Lazareff et Igor Barrère. Au programme : un reportage sur Madagascar, une enquête d'Igor Barrère à l'O.N.U., le Congo, Baudouin et Fabiola, etc.

Samedi 8 octobre, a 21 h. 35 : « Sammy », pièce de Ken Hugues, adaptée par Pol Quentin, avec Roger Coggio. Un homme seul se débat contre la pègre. Réalisation : Claude Loursais.

Dimanche 9 octobre, a 20 h. 50 : « En votre âme et conscience », émission de Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes. Ils présenteront le procès de Mme Achet, jugée par la Cour d'assises de l'Allier le 30 avril 1891.

Mercredi 12 octobre, a 21 h. 35 : « Lectures pour tous ».

concerts

Mardi 11 octobre, a 21 h. : concert de rentrée de l'Orchestre national. Maurice Le Roux a choisi deux pages modernes particulièrement significatives et rarement exécutées : « Noces » de Stravinsky et « Antigone » d'Honegger. (*Théâtre des Champs-Elysées.*)

Mercredi 12 octobre, a 21 h. : le Quatuor Parrenin et la pianiste Marcelle Mercenier seront, au concert du Domaine musical, les interprètes d'ouvrages de Pierre Boulez, Olivier Messiaen, Karlheinz Stockhausen, Luciano Berio (1re audition) et André Boucourechliev (création). (*Salle des Conférences de l'Unesco.*)

expositions

Barcelo : reliefs et formes à l'angoissante frontière de l'abstraction et du réalisme métaphysique. (*Duncan,* 31, *rue de Seine.*)

Pastor : le charme conjoint des émaux et de la peinture. (*Anfora,* 51, *rue Saint-Louis-en-l'Ile.*)

Sculpteurs américains : le Nouveau Monde presque aussi audacieux que l'Ancien. (*Claude Bernard,* 5, *rue des Beaux-Arts.*)

Haute Société : un humour et un style satirique nouveaux. Les dessins originaux du deuxième numéro d'une revue pas comme les autres. (*Iris Clert,* 3, *rue des Beaux-Arts.*)

Degas : directement d'Ingres à Bonnard. (*Durand-Ruel,* 37, *avenue de Friedland.*)

Braque : l'œuvre graphique — trop peu connu — du « patron » de l'école française moderne. (*Bibliothèque Nationale,* 58, *rue de Richelieu jusqu'au* 16 *octobre.*)

Dunoyer de Segonzac : cinquante ans de peinture, de dessins et d'aquarelles. (*Galerie Charpentier,* 76, *faubourg St-Honoré, jusqu'au* 9 *octobre.*)

Louis XIV, fastes et décors : une exposition comme on en voit peu. (*Pavillon de Marsan, rue de Rivoli jusqu'au* 15 *octobre.*)

La peinture naïve : anthologie du douanier Rousseau à nos jours. (*Maison de la Pensée,* 2, *rue de l'Elysée, jusqu'au* 9 *octobre.*)

L'art brésilien : les charmes de l'art moderne et les sortilèges telluriques de l'Amérique latine. (*Musée d'Art moderne,* 11, *avenue du Président-Wilson jusqu'au* 9 *octobre.*)

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra
OPE. 52-07
Du 15 septembre au 10 octobre
BERTINI — RIGAL
CHAMINADE — SINGER
CLERC
LANGLOIS — VAN HAARDT
PETERSEN — J.-P. VIELFAURE
Sculptures de ANDREOU et GUZMAN

Gal. de l'Université (A.G.)
32, rue de l'Université
CARREGA
Du 6 au 29 octobre

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 66-78
PICASSO - LÉGER - MIRO
DUBUFFET - WOLS - LANSKOY
Weichberger

Galerie MADSEN
CALOGERO
374, rue Saint-Honoré - 5-22 octobre

GALERIE DE L'ODEON
11, rue de l'Odéon
G. REY
LA GENESE
7 au 20 octobre

Galerie FURSTENBERG
AUGUSTIN
FERNANDEZ
4, rue Furstenberg - 11 oct.-2 nov.

DENISE RENE
124, rue La Boétie
ARP
Sculptures et tapisseries récentes

BERRI-LARDY et Cie
Direction Livengood
LECOULTRE
Vernissage vendredi 7 octobre
4, rue des Beaux-Arts (6e)

Galerie Pierre BELFOND
29, boulevard Raspail, PARIS (7e)
LE SCULPTEUR ARGENTIN
Victor MARCHESE
Jusqu'au 15 octobre

GALERIE CHARPENTIER
76, Faubourg Saint-Honoré - PARIS
DUNOYER DE SEGONZAC

BERNHEIM JEUNE
DAUBERVILLE
83, Faubourg-Saint-Honoré
GUALFER GUALTIERI
8 au 29 octobre

Galerie JEANNE BUCHER
AGUAYO - CHELIMSKY - FIORINI
LOUTTRE - MIHAILOVITCH - MOSER
NALLARD

GALERIE ARTEMONT
147, boulevard du Montparnasse (VIIe)
COULIBEUF
Du 7 au 20 octobre

Galerie MAEGHT
BAZAINE - BRAQUE - CALDER - CHAGALL
CHILLIDA - FIEDLER - GIACOMETTI - KANDINSKY - LEGER - MIRO - PALAZUELO
TAL COAT - UBAC

Galerie JACQUES NORVAL
E. BRANDANI
Du 6 au 29 octobre 1960
14, rue des Beaux-Arts - PARIS (6e)
ODE. 38-64

Galerie LAMBERT
14, rue Saint-Louis-en-l'Ile
VANISTA
Du 7 au 29 octobre

LOUIS CARRÉ
10, avenue de Messine
EURope 50.50
Borès - Delaunay - Duchamp-Villon - Estève
Gilioli - Gromaire - Hartung - Kupka - Lanskoy
Lapicque - Léger - Moser - Pougny - Schneider

GALERIE RAYMOND CORDIER et Cie
27, RUE GUENEGAUD
HUNDERTWASSER 1960
4 octobre — *4 novembre*

bissier
Du 6 octobre au 6 novembre
chez daniel cordier - paris

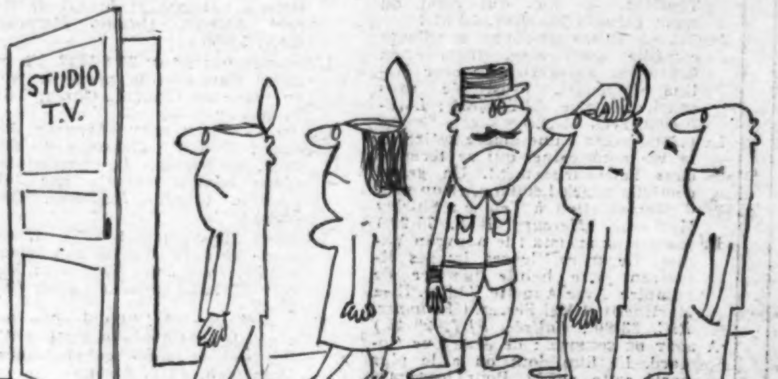
DESSINS MÉDIOCRES ET AFFREUX

par SINÉ

« ...il faut placer à leur niveau qui est très bas, et à leur importance qui est bien mince, les agitations à la fois médiocres et affreuses dont nous entendons trop parler depuis quelques semaines... »

(Michel DEBRE à Metz.)

— 121 ! Oh ! Pardon, chef, j'lai pas fait exprès !...



— Ah ! si seulement il avait signé aussi !...

L'HOMME A L'AUTO

L'HOMME est la plus noble conquête de l'automobile ; il suffit de se trouver à 6 heures du soir dans un embouteillage pour s'en persuader !

Or, un gigantesque « rallye » d'automobilistes — vétérans et néophytes — se déroule à Paris à partir du 6 octobre : des milliers d'hommes, venus des quatre coins de France et même du monde entier vont se retrouver dans la capitale ; ils ont tous un but : visiter le Salon de l'auto, un point de rencontre : le Grand Palais, et un rêve : acquérir le nouveau modèle et — si possible — enrichir leur écurie-moteur de quelques chevaux supplémentaires.

Mais, en cet automne frisquet, les soucis de l'automobiliste ne sont pas seulement d'ordre mécanique, économique... ou « circulatoire » ; ils sont aussi vestimentaires.

Le problème est simple et pratiquement insoluble : la garde-robe masculine n'est pas adaptée aux moyens de transport du XXe siècle.

Un exemple : l'homme ne supporte pas de rouler toutes vitres levées ; buée, fumée de cigarette le gênent, il lui faut de l'air ; mais l'air est froid : l'homme s'engonce alors dans un pardessus. C'est à cet instant précis que le cercle devient vicieux ; les emmanchures sont trop serrées, impossible de tourner librement le volant, braquer devient un supplice ; le bas du manteau est trop étroit, il faut le rouler en boule et le relever au-dessus de la taille pour s'asseoir correctement. Résultat : inconfort pour le conducteur... et pour le pardessus !

Une solution existe pourtant ; que le visiteur du Salon de l'auto aille flâner faubourg Saint-Honoré ; à deux pas de Saint-Philippe-du-Roule son attention sera attirée par la vitrine d'un magasin ; il y verra voisiner une calandre et des vestes, un volant et des pardessus, un rétroviseur et des cravates. Ces voisinages apparemment incongrus ont leur raison d'être : le visiteur du Salon est arrivé où ses pas devaient le conduire ; Rodson, grand spécialiste du vêtement masculin, a en effet conçu toute sa collection d'automne-hiver 60 en fonction de l'automobiliste.

Voici ce qu'il leur propose :

Les pardessus :

Version « 404 » (ce modèle « Bison » a été dessiné et expérimenté par des spécialistes du volant) : droit ou croisé, manches montées devant et raglan derrière, double pli creux d'aisance fendu très haut et invisible. Se fait en 12 coloris et tissus différents (voir notre photo).

Version « Flor'de » : ultra-léger, forme droite, classique, style « britannique ».

Les « ensembles » :

Version « M.G. » : pantalon « spécial-auto », renforcé nylon, complètement défroissable, poches doublées pour francs lourds, demi-ceinture de cuir incorporée (plus de 100 matières et coloris), *polo et veste peau et laine* : dos, manches et col en tricot, plastron d'agneau ton sur ton, petites poches gilet passepoilées (trois coloris : vert mousse, naturel, marron-roux).

Version « Dauphine » : costume droit, 3 boutons, veston à fentes, doublure légère, coloris mode : peigné fondu bleu et marron, prune foncé, etc.

Rodson présente également pour « toutes cylindrées » des imperméables « Comtal », d'inspiration transalpine, lavables, infroissables, à martingale escamotable, des tricots, des chemises, des cravates « Jacques Fath », ainsi que ses propres exclusivités.

Le visiteur du Salon sait à présent ce qu'il lui reste à faire ; s'il n'a pas pu s'acheter une voiture neuve, une visite chez Rodson lui permettra du moins de profiter au mieux de celle qu'il possède déjà et lui révélera qu'une garde-robe fonctionnelle est aussi nécessaire à l'automobiliste d'aujourd'hui qu'un moteur bien rodé.

(Marquis.)

BONNE CONDUITE : BONNE TENUE.
Pour éviter le cercle vicieux.

Cette demi-page spéciale d'annonce est présentée par Rodson, 111, Faubourg St-Honoré, Paris - ELY 16-85.

ENTRETIEN

Le socialisme de l'avenir

● *Au moment où, à Scarborough, les travaillistes tirent les dures leçons de leurs défaites électorales, M. Richard Crossman, président du parti, définit, dans un entretien avec « L'Express », les principes de base de toute politique socialiste.*

— Depuis la défaite des travaillistes aux élections de 1959, une forte tendance « révisionniste » est apparue au sein du Labour Party. Les représentants de cette tendance soutiennent que le moment est venu de changer non seulement le programme, mais l'orientation fondamentale et même le nom du parti. Selon eux, dans une société de l'abondance comme celle qui s'est établie en Angleterre, un parti socialiste n'a plus aucune chance d'accéder au pouvoir parce que les travailleurs ne sont plus prêts à soutenir un programme révolutionnaire. Dans votre pamphlet sur « Le travaillisme et la société de l'abondance», vous avez répondu à ces révisionnistes. Comment réfutez-vous leurs arguments ?

RICHARD CROSSMAN. — Je serai d'abord très clair sur un point : je crois que de profonds changements sont nécessaires dans l'organisation des partis socialistes et dans leur analyse de la situation politique. Si je m'oppose aux « révisionnistes », c'est que je ne suis pas d'accord avec eux sur la nature des changements à réaliser.

Je suis convaincu, par exemple, que l'ancienne analyse marxiste du capitalisme doit être entièrement révisée. Il nous faut une nouvelle critique du capitalisme moderne, sur laquelle nous puissions fonder notre théorie et notre action. De même, les techniques utilisées jusqu'ici pour accéder au pouvoir doivent être radicalement modifiées. Dans le monde de la publicité moderne et des communications de masse, les vieux schémas d'organisation sont dépassés. Mais il y a un changement que je tiens pour insensé et immoral, c'est l'abandon du principe fondamental du socialisme, c'est-à-dire de la conviction que la structure de la société doit être transformée de façon que la propriété publique prédomine dans l'économie.

— Il est un fait qu'en Angleterre, en Allemagne et dans d'autres pays, les partis socialistes n'ont pas réussi à mobiliser l'opinion publique pour un tel programme et que cela leur a valu de sévères défaites aux élections.

Gouvernement et pouvoir

R. CROSSMAN. — En effet. Alors qu'en 1945, dans tout le monde occidental, non seulement les partis socialistes mais des partis situés beaucoup plus à droite insistaient beaucoup sur l'importance de la propriété publique et des nationalisations, une réaction a eu lieu depuis contre ces idées, déterminée en grande partie par la prospérité qui s'est établie sans développement de la propriété publique. Je ne le nie pas. C'est pour cette raison que nous avons perdu trois élections de suite en Angleterre. C'est pour cette raison que le parti social-démocrate allemand a abandonné la thèse centrale du socialisme et est en train de se transformer rapidement en une imitation européenne du parti démocrate américain.

C'est évidemment une solution tentante si l'on veut accéder au gouvernement à n'importe quel prix. Mais je fais une distinction très nette entre le gouvernement et le pouvoir. Il est évident que si des politiciens socialistes veulent obtenir rapidement des portefeuilles dans un gouvernement de coalition, ils peuvent avoir intérêt à abandonner les principes socialistes. Mais ils auront les portefeuilles sans avoir le pouvoir.

— C'est ce qui s'est passé souvent en France où le parti socialiste, ayant accepté de participer à des gouvernements de coalition, s'est trouvé incapable de réaliser son programme.

L'auto et les routes

R. CROSSMAN. — Pour des économistes comme l'Américain Galbraith et pour les « révisionnistes », le capitalisme s'est si profondément transformé qu'il est impossible d'envisager une crise assez grave pour porter un gouvernement véritablement socialiste au pouvoir.

Soyons très clair sur ce point : il ne sera pas possible, en effet, de convaincre les peuples occidentaux de voter pour un programme d'extension du secteur public si la forme actuelle de prospérité dans le laisser-aller se poursuit sans changement. Il n'y a aucun doute là-dessus. Mais le problème est de savoir si cette prédiction est correcte. Est-il vrai, comme l'affirment les « révisionnistes », que nous pouvons envisager pour l'Occident dix nouvelles années de prospérité et d'expansion dans la stabilité ? Ma réponse est : non.

Sans doute ne reverrons-nous plus des crises classiques comme celle qui a bouleversé l'économie occidentale à la fin des années 1920. Mais je maintiens que le nouveau capitalisme connaîtra sa propre forme de crise au cours des dix prochaines années. Si la démocratie doit être sauvée, il faudra qu'il y ait un parti en réserve, prêt à prendre la relève, qui ne se soit pas compromis avec le capitalisme et qui ait averti l'opinion en lui répétant : « Attention ! Vous êtes heureux aujourd'hui et nous sommes heureux que vous le soyez. Mais prenez garde, car cela ne durera pas toujours ! ».

— Quelles sont, à votre avis, les causes de la prospérité capitaliste au cours des dix dernières années ?

R. CROSSMAN. — C'est sur ce point qu'apparaissent les premiers désaccords entre les « révisionnistes » et les gens comme moi. Mais si les conclusions de M. Galbraith, qui ne croit pas à la nécessité de la propriété publique, sont différentes des miennes, j'accepte pleinement son analyse des contradictions inhérentes au nouveau capitalisme occidental.

→

(Marquis.)

M. RICHARD CROSSMAN.
L'abondance privée dans la misère publique.

DERNIERE MINUTE

WAGONS-LITS COOK

Etes-vous de ceux qui, parce qu'ils s'y "prennent" à la dernière minute, se voient refuser une chambre d'hôtel ?... se voient refuser une place dans le train ?... se voient renoncer à un séjour agréable dans une agréable station de Sports d'Hiver ?

Pour les fêtes de Noël et du Jour de l'An

- voici une chambre disponible pour vous
- voici une place de wagon-lits pour vous
- voici une station enneigée prête à vous recevoir

et ce pour toute la durée de la Saison de Sports d'Hiver mais... un conseil : n'attendez tout de même pas la... dernière minute !

Demandez le programme spécial des arrangements forfaitaires préparés par les Agences de Voyages

WAGONS-LITS//COOK

A PARIS : 14, Boulevard des Capucines RIC 91-79 • 2, Place de la Madeleine OPE. 40-40 • 62, Rue du Bac LIT. 42-80 • 43 ter, Avenue Pierre-1er-de-Serbie (angle Av. George V) BAL. 57-70 • 14, Rue Guichard (Av. Paul-Doumer) TRO. 89-10 • 133, Avenue du Roule, Neuilly SAB. 01-33 • et dans les principales villes de province

→

La première de ces contradictions est la suivante : afin de surmonter les crises classiques de type marxiste — caractérisées par une sous-consommation et une surproduction des biens d'équipement — les économies capitalistes se sont jetées dans l'autre extrême, celui de la surconsommation de biens non essentiels, au prix d'une stagnation des secteurs publics les plus vitaux. C'est ce que Galbraith a résumé dans sa célèbre formule : *« L'abondance privée dans la misère publique »*. Aneurin Bevan en avait une autre : *« Le capitalisme occidental se terminera par la mort d'inanition de tous les citoyens, chacun devant son poste de télévision »*. D'un côté, il y aura de plus en plus de produits de beauté, de cigarettes, de machines à laver et de voitures ; de l'autre, un retard tragique persistera dans des secteurs publics essentiels.

Je représente la ville de Coventry, où sont fabriquées la moitié des automobiles produites en Angleterre. Or, la situation est la suivante : nous jetons chaque année un demi-million de voitures neuves sur les routes, alors que 160 kilomètres seulement de routes neuves sont construites annuellement — juste assez pour garer, pare-chocs contre pare-chocs, les voitures mises en circulation. Le résultat, c'est que l'automobile n'est plus un moyen de transport, en Angleterre, mais un pur symbole. On la laisse au garage parce qu'on ne peut plus s'en servir. C'est un exemple typique du capitalisme de l'abondance.

L'équilibre renversé

— Pourquoi pensez-vous que ce déséquilibre conduira à une crise ?

R. Crossman. — C'est la grande question. S'il n'y avait pas de secteur communiste dans le monde et si l'économie occidentale n'avait à soutenir la concurrence d'aucun autre système, cette société de l'abondance, quels que soient ses gaspillages, pourrait se perpétuer jusqu'à épuisement des ressources mondiales. Mais nous sommes en compétition avec la planification totalitaire communiste et, au cours des dix dernières années, la faiblesse du monde occidental vis-à-vis du monde communiste n'a cessé de s'accentuer.

Lorsque MM. Attlee et Truman étaient au pouvoir, l'Occident était beaucoup plus puissant que le bloc de l'Est. Paradoxalement, c'est sous le règne des Républicains en Amérique, des Tories en Angleterre, et de gouvernements de plus en plus conservateurs en France, que l'équilibre s'est renversé au profit des communistes. Ne pouvant soutenir la concurrence dans le domaine de la puissance réelle, l'Occident a tenté de le faire dans celui de la puissance nucléaire. Même là, nous constatons qu'il n'a pu conserver son avance. Je maintiens que le monde occidental connaîtra d'ici dix ans une crise grave, lorsqu'il découvrira qu'il lui faut choisir entre deux voies : perpétuer l'abondance et laisser la direction du monde passer aux mains des nations communistes, ou s'imposer les disciplines sociales qui permettront au secteur public de jouer un rôle déterminant dans l'économie.

Un article de foi

— La difficulté vient de ce que les gens aiment bien l'abondance.

R. Crossman. — C'est une énorme difficulté. Pour être franc, il reste à prouver que l'on peut convaincre la masse des citoyens d'accepter volontairement les sacrifices nécessaires pour sauver notre civilisation. Mais ce doit être pour nous un article de foi. Je suis convaincu que c'est possible si l'on est absolument franc avec les gens et si l'on n'accepte aucune compromission. Il n'est pas vrai que, dans les années 1930, les forces hostiles à « l'apaisement » ne pouvaient pas gagner. Si Churchill avait eu sa chance, le peuple anglais aurait répondu à ses appels. Il en serait allé de même en France si les gouvernements avaient eu le courage de lutter contre « l'apaisement ». L'un des éléments importants de la campagne électorale américaine, c'est que John Kennedy semble avoir compris que sa seule chance de l'emporter est de dire aux Américains qu'il leur faudrait s'imposer une plus grande discipline sociale.

Il serait incroyable, pour un socialiste, de renoncer à l'idée que les gens peuvent être convaincus de voter pour leur propre bien. C'est pourquoi il faut leur dire la vérité. Il ne faut pas leur donner l'illusion que le passage à la propriété publique peut être remplacé par une plus lourde taxation de la propriété privée. Aucun gouvernement ne peut contraindre les « barons » de l'économie moderne à abandonner plus qu'une certaine part de leurs gains. Si la fiscalité se fait plus lourde, ils trouveront simplement de nouveaux moyens pour y échapper.

Les révisionnistes ont tort de faire croire aux gens que l'équilibre peut être rétabli dans le cadre du capitalisme. Il ne pourra l'être que lorsque le secteur public sera devenu prédominant.

Le système colonial

— Si elle doit s'accompagner de sacrifices, cette extension du secteur public ne risque-t-elle pas d'être impopulaire ?

R. Crossman. — Elle le sera tant que les citoyens de nos pays n'auront pas pris conscience du danger que leur fait courir la concurrence soviétique. Si vous me dites que cette menace extérieure ne les intéresse pas et qu'ils ne s'en soucieront jamais, alors c'est que notre civilisation est décadente et condamnée à la défaite. Mais je ne crois pas que l'indifférence actuelle persistera longtemps. A Berlin, dans les îles côtières chinoises et dans d'autres régions du monde, il y aura inévitablement des crises catastrophiques qui obligeront l'opinion occidentale à sortir de sa torpeur.

Je suis convaincu, en tout cas — et ce doit être un article de foi de la philosophie socialiste occidentale — que si l'on dit clairement et obstinément la vérité aux citoyens, ils sont capables de se déterminer raisonnablement.

— Pensez-vous que l'effondrement du système colonial soit un des facteurs qui peuvent précipiter une crise dans le monde occidental ?

L'unique espoir

R. Crossman. — Pas du tout. Au contraire, je crois que c'est un facteur de salut pour l'Europe. Il faut en finir avec l'illusion que les colonies étaient une importante source de profits économiques. Peut-être l'étaient-elles autrefois, mais certainement plus depuis 1945. Prenez le cas de la Hollande, par exemple, minuscule pays qui contrôlait un immense empire. Maintenant qu'elle a perdu toutes ses colonies, elle a un niveau de vie beaucoup plus élevé qu'avant. C'est également vrai dans le cas de l'Angleterre et de l'Inde. En France aussi, l'abandon des anciennes colonies devrait permettre une élévation du niveau de vie.

Il y a une exception importante, bien sûr : l'Algérie. Le problème qu'elle pose est plus difficile parce qu'elle n'est pas exactement une colonie. Elle est étroitement intégrée au marché métropolitain, quand ce ne serait que par les centaines de milliers d'Algériens qui travaillent en France.

— L'opposition de gauche, en France, est actuellement désorganisée. Comment, à votre avis, pourrait-elle recouvrer sa puissance et son efficacité ?

R. Crossman. — Dans ce domaine, un ami de l'extérieur ne peut donner qu'un avis personnel. Mais la grande leçon de l'arrivée au pouvoir de de Gaulle, c'est, à mon avis, qu'il est fatal de transiger sur les principes essentiels. Lorsqu'il n'existe pas un parti démocratique qui s'est refusé à toute compromission, qui s'est tenu à l'écart et qui a préservé sa rigueur politique, alors, les solutions non démocratiques sont possibles et elles interviennent avec l'appui de l'opinion.

Une opposition de gauche doit rester intransigeante, quel que soit le soutien qu'elle rencontre dans l'opinion. Dans les périodes difficiles, elle n'a qu'une seule chose à faire : organiser de petits groupes, maintenir la foi de ses militants, revenir aux principes et attendre. C'est son unique espoir de pouvoir retrouver un jour — lorsqu'une crise grave leur aura ouvert les yeux — la confiance des citoyens.

AUTOMOBILE

A quoi sert le Salon ?

Le Salon de l'Automobile, où aucun constructeur français ne présente plus de nouveaux modèles, a-t-il encore une justification ? André Chavanne a mené l'enquête.

CE jeudi 6 octobre, à 13 heures, les premiers visiteurs du « 47e Salon de l'Automobile, du Cycle et du Motocycle » ont retrouvé au Grand-Palais le décor familier : les stands pressés les uns contre les autres, surmontés des larges panonceaux où les noms des marques figurent en orgueilleuses lettres capitales.

A moins d'une surprise de dernière heure (tel constructeur, qui annonce aux quatre vents le lancement d'une nouvelle voiture pour le printemps prochain, pourrait faire un coup de théâtre en la sortant des coulisses juste au moment de l'ouverture) cette impression de « déjà vu » risque de se retrouver dans la contemplation des modèles exposés.

Dans le meilleur des cas, seront présentées des versions améliorées d'une voiture existante : l'Ondine, par exemple, qui n'est qu'une Dauphine de luxe. Le plus souvent, on sera en présence de simples perfectionnements plus ou moins importants (modifications de la P.L.17 Panhard, des I.D. et des D.S. Citroën, moteurs « Rush » sur les Simca, etc.), connus d'ailleurs déjà du public. Toutefois, les constructeurs étrangers présenteront quelques nouveautés et, en particulier, les « compact-cars » 1961 américaines (la « Tempest », de General Motors, la « Lancer » de Chrysler).

EN MARGE DU SALON : LA VOLKSWAGEN DANS LA SEINE.
Une œuvre de contre-propagande ?
(Le Tellier.)

La déesse

Depuis plusieurs années déjà, les constructeurs n'attendent plus le rendez-vous du 6 octobre pour faire connaître leurs créations. 1960 n'a pas échappé à la règle : Peugeot a dévoilé sa 404 au printemps, au Pré-Catelan; Simca, son moteur « Rush », à Miramas ; Citroën, sa D.S. décapotable carrossée par Chapron, à la porte Dauphine, au début septembre, etc.

Certes, le Salon d'octobre procure aux constructeurs une profonde satisfaction morale : ne donne-t-il pas l'image en raccourci du monde auquel ils rêvent ? Pendant onze jours, toute la vie de Paris est organisée autour de la déesse-voiture. La « saison » des théâtres, des cinémas, etc., commence sous son évocation. Mais cette extraordinaire animation est comme la caricature de l'économie capitaliste actuelle, axée sur l'industrie automobile comme celle du XIXe siècle l'était sur l'industrie cotonnière.

Cette caricature, le Salon la présente dangereusement au public : en créant des encombrements records à Paris, il montre à l'évidence tous les inconvénients d'un développement anarchique des moyens de transport individuels. Tout se passerait-il en définitive comme si par une étrange ironie du sort, la manifestation du Grand-Palais était une œuvre de contre-propagande ?

Conscients de ce danger, certains professionnels se montrent en privé favorables à la décision de principe que vient de prendre le gouvernement de transférer, *dès l'année prochaine*, le Salon au Rond-Point de la Défense, dans l'enceinte trois fois plus vaste du C.N.I.T. (ce qui permettrait d'abriter, en outre, l'exposition du Poids lourd qui se tient une année sur deux, à la même date, à la porte de Versailles). Mais, publiquement, tous les professionnels font bloc derrière le Comité organisateur du Salon, farouchement opposé à ce projet de déplacement, aussi longtemps tout au moins « que le métro ne sera pas prolongé jusqu'à la Défense » (*sic*) Quand il sera installé au C.N.I.T., il sera intéressant de voir si le Salon se transforme en manifestation moins « grand-public » et plus nettement axée sur l'aspect « rencontre entre professionnels ».

Contraste

C'est d'ailleurs en le considérant sous ce dernier aspect que l'on peut juger le mieux de l'utilité que garde encore, malgré toutes les critiques qu'on peut lui adresser, le Salon : chaque année, les concessionnaires, les garagistes, les réparateurs, etc., viennent à Paris, où, pendant plusieurs jours, ils sont en contact avec les représentants des grands constructeurs, et comparent tout à loisir les modèles étrangers aux marques qu'ils vendent eux-mêmes. On peut être certain, par exemple, que, cette année, la Mercédès 220 fera l'objet d'un examen attentif.

Du reste, les projets destinés, sinon à supprimer, du moins à espacer dans le temps le Salon de Paris n'ont pas manqué au cours des dernières années. Il a été notamment question d'un salon itinérant du Marché Commun, qui se tiendrait une année à Paris, l'année suivante à Bruxelles, l'autre encore à Amsterdam. Il a également été question de tenir le Salon de Paris tous les deux ans seulement. Mais on a craint que tous ces projets n'aboutissent qu'à faire perdre au Salon de Paris la première place que celui de Londres lui envie.

Pour l'instant, en tout cas, le Salon de l'Auto, utile ou non, continue à attirer beaucoup de visiteurs. Leur nombre est toutefois régulièrement inférieur, depuis trois ans, à ce qu'il a été de 1952 à 1956. Ces années-là, le nombre d'entrées dépassait le million. Il se tient depuis lors aux environs de 800.000. Il semblerait que le Salon ait enregistré par avance le ralentissement du marché intérieur qui s'est manifesté en 1959 et s'est prolongé en 1960 : les espoirs des professionnels se limitent pour l'année en cours à combler le retard pris en 1959 et à dépasser très légèrement les résultats de 1959. Cela contraste avec l'expansion des années 1955 à 1957.

Le schéma américain

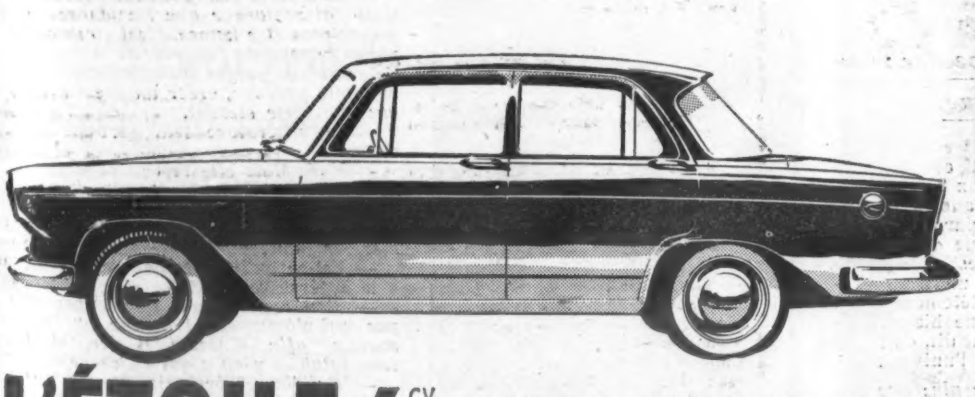
Jusqu'au printemps dernier, la stagnation du marché intérieur a été compensée, et au-delà, par un remarquable essor des ventes à l'étranger, ce qui a permis de nouveaux développements de la production. Mais depuis juin, le « relais » de l'exportation donne à son tour des signes de ralentissement.

Dans ces conditions, les perspectives à court terme paraissent assez préoccupantes aux constructeurs français, d'autant plus que le caractère saisonnier du marché risque encore de s'accentuer cet hiver. Il n'est nullement impossible que de nouvelles réductions d'horaires (après celles déjà appliquées par Renault et Panhard) apparaissent nécessaires.

A plus long terme, on est loin de l'optimisme des années 50. A cette époque, tout le monde en France se référait plus ou moins consciemment au modèle américain : aux Etats-Unis, on compte une voiture pour trois habitants. Tant que ce pourcentage ne sera pas atteint en France, pensait-on, des débouchés illimités s'offriront à l'industrie automobile. Mais ce « schéma » risque fort de ne pas se réaliser. Ni l'état des routes ni sans doute les modes d'habitat (les Français ne vivent pas comme les Américains, dans des maisons individuelles, étalées sur d'immenses étendues) ne permettent une telle extension des moyens de transport privés. Il est possible que l'Europe doive chercher sa voie dans un autre type de civilisation mécanique, à mi-chemin entre le modèle américain, caractérisé par un suréquipement individuel et un équipement collectif réduit au minimum, et le modèle soviétique, qui se veut l'inverse du précédent.

ANDRE CHAVANNE.

SIMCA



L'ÉTOILE 6 CV. : NOUVEAU MOTEUR RUSH 5 PALIERS
6190 NF ••••• +TL.
CHEZ TOUS LES CONCESSIONNAIRES SIMCA
HAVAS

LA SEMAINE

Anne Guérin vous raconte

● Marcel Pagnol : une amertume à fleur de peau.

RESUMER deux heures avec Marcel Pagnol ? Impossible. On oublie les questions préparées, on le laisse papillonner, intarissable, d'une anecdote à l'autre, on ne pense plus à prendre des notes... Que diable ! on est sous le charme. Et quel charme ! On lui passe quelques énormités. (*« Gide écrit comme un pied ».*) Défend-il la version américaine de « Fanny » ? On est presque convaincu. Une allusion au Castellet, le village varois où l'on tourna « La Femme du Boulanger », sert de prétexte à une cascade de cocasseries :

« Le patron du café était rouge de colère. Ancien boulanger, abandonné par sa femme, il a cru que c'était son histoire qu'on filmait, qu'on était venu se moquer de lui... Impossible de jouer à la pétanque au Castellet (ce village est perché sur une colline). *Les boules, elles rouleraient jusqu'à la mer... »*

Ses mémoires ? (1) Pagnol ne s'y arrête qu'un instant, pour les traiter d'historiettes.

« Je les ai écrits sans y penser, sans me relire. Ce n'est même pas sérieux. Et c'est un succès fou. Alors que ce « Judas », auquel je tenais tant, a été un four. Noir.

— Qu'est-ce que ce « Judas » ?

— Une pièce où j'ai voulu démontrer que Judas était un pauvre type, et non un criminel. Puisqu'il était écrit qu'il trahirait Jésus, que Jésus lui-même l'avait choisi... Quand on l'a joué à Paris, en 1955, le principal interprète est tombé malade, puis sa doublure... Arrivé à la « triplure », j'ai dit « assez ». Mon fils le disait bien : le Bon Dieu ne voulait pas que cette pièce réussisse... »

Mais l'amertume, chez Pagnol, reste à fleur de peau. C'est le côté plaisant des choses qui le retient. Je le lui dis, à propos de ses souvenirs d'enfance, qui m'ont semblé un peu trop roses.

« Parce que je n'ai pas écrit que mon père m'envoyait — très souvent — des coups de pied dans le derrière ? Il y a des gens qui ne se souviennent que des méchancetés qu'on leur a faites. Moi, je les oublie. Il y a des familles qui se chamaillent pendant quatre siècles parce que l'arrière-arrière-arrière-grand-père de l'une a dit merde à l'arrière-arrière-grand-grand-père de l'autre. C'est la vendetta. De la connerie, tout ça.

— Pourquoi le Méridional-à-la-Pagnol est-il aux antipodes du Méridional-à-la-Giono ?

— Il ne s'agit pas de la même race, voyons ! Les Marseillais ne se battent jamais, même s'ils s'engueulent férocement. Par contre, un Provençal de la montagne en abattra un autre sans même lui adresser la parole... Giono, c'est un génie, c'est un cosmos. Moi, pas. Mon univers, c'est le bistrot du coin, sur la Canebière. »

Mais on ne saurait maintenir Pagnol sur le droit chemin de la littérature. Insensiblement, il glisse vers d'autres préoccupations, pour lui plus graves : Marcel Pagnol, inventeur et mécanicien, fait grand cas d'un brevet (qui n'a jamais servi) pour une hache à deux tranchants, l'un normal et l'autre à 45 degrés... Pagnol soupire :

« Seulement, maintenant qu'il y a des scies électriques, on n'a plus besoin de haches... »

Sa dernière découverte, c'est un ruisseau souterrain, dans sa propriété près de Cagnes. De quoi irriguer, précise-t-il, tous ses champs.

Expert en sources, Pagnol a bien creusé deux cents puits dans sa vie, mais rien n'égale l'émerveillement de l'académicien célèbre et richissime devant ce ruisseau qu'il a ressuscité.

« Une pièce de théâtre, ce n'est rien à côté. Est-ce qu'on jouera mes pièces, après ma mort ? Ce n'est pas sûr. Mais le ruisseau, lui, il ne s'arrêtera pas de couler. C'est pas épatant, ça ? »

(Charpentier.)

MARCEL PAGNOL.
« Une hache à deux tranchants. »

Éditions de MOSCOU en langue Française

LA CAUSE QUE TU SERS

Le roman des "Hommes en blanc" Soviétiques

Relié, 510 *pages* 6 NF

Franco : 7,35 NF

LIBRAIRIE DU GLOBE
21, rue des Carmes, PARIS
DANton 39-32 CCP Paris 6.711.17
Catalogue général sur demande

● Arthur Koestler : Galilée démasqué.

ARTHUR KOESTLER est tout le contraire d'un joyeux Méridional. Ce Hongrois aurait-il adopté la réserve des Britanniques parmi lesquels il vit ? Toujours est-il que « Les Somnambules » (1), que Koestler vient de publier en France, est un livre passionnant. D'où mon entêtement à lui en faire parler. C'est une histoire de la cosmologie. Autrement dit, de l'idée que l'homme se fait de l'univers.

« C'est que je n'écris plus que des essais, au grand désespoir de mes éditeurs, qui préféreraient des romans. »

Une lueur — la première, ironique — se manifeste dans ses yeux étrangement clairs et bleus. Les rides — peu nombreuses mais profondes — marquent le visage.

— Pourquoi les astronomes sont-ils des somnambules ?

— Parce que tous les grands savants dont je parle, de Pythagore et Ptolémée jusqu'à Newton, en passant par Kepler et Galilée, se sont fiés bien plus à l'intuition — souvent aveugle — qu'à la logique. Einstein aussi. Ce n'est pas vrai qu'il est arrivé par déduction à la relativité. Il a plongé, sauté...

C'est une idée chère à Koestler, qu'il démontre, tout au long des « Somnambules », que le progrès, qui rétrospectivement nous semble continu, est le résultat d'erreurs constantes, de bonds en arrière autant qu'en avant.

Koestler prétend aussi avoir démasqué Galilée :

« La légende en fait la Pucelle d'Orléans de la Science. Ce n'est pas vrai. Il n'était pas non plus, comme Brecht veut le faire croire, un martyr de l'Inquisition. Il était dépourvu d'humilité. Ce qui explique en partie pourquoi l'Eglise l'a pris en grippe...

— Mais Galilée a découvert...

— Le télescope, le microscope, le thermomètre ? Erreur. Les taches du soleil ? Non plus. A part la dynamique, qu'il a fondée, il n'a pas découvert grand-chose. Il n'a même pas laissé tomber de poids du haut de la tour de Pise... »

(Charpentier.)

ARTHUR KOESTLER.
« Les savants ? Des hommes qui plongent. »

(1) Ed. Pastorelly, Monaco.
(2) Calmann-Lévy.

● Jean Cayrol : trois découvertes pour « Ecrire ».

UN nouveau numéro d'« Ecrire » vient de paraître, le huitième d'une collection de qualité, garantie Jean Cayrol, publiée deux fois l'an par le Seuil, et réservée aux « premiers textes ». « Ecrire » a servi de tremplin à plusieurs débutants (dont Philippe Sollers) qui, depuis, ont fait leurs preuves.

« Quelles sont vos dernières découvertes, Jean Cayrol ?

— J'ai choisi tout d'abord, pour le dernier « Ecrire », un roman picaresque. C'est Jean Chalon (vingt-cinq ans), un Méridional très détendu, très libre, qui m'a envoyé cette denrée rare, intitulée « Le Mauvais Genre ».

— Et votre poète ?

— Mon poète, Alain Albert, vient de passer son bachot, qu'il a sans doute raté. Son « Horaire » est une sorte d'apprentissage qui dure près de cinquante pages extraordinaires : peu à peu les images se font plus rares, plus profondes...

— Et votre troisième trouvaille ?

— C'est une longue réflexion sur la mort, sereine et crispée. Michel Maxence fait son service militaire. Il n'en dit pas un mot mais ça se sent... C'est un agrégatif ; Chalon aussi.

— Est-ce un hasard ?

— Oh ! tout à fait. J'ai édité des veilleurs de nuit, des batteurs de jazz, des ouvriers.

— En fondant cette collection, quel était votre but ?

— C'était moins un but qu'une question : Vers quoi tendent les jeunes ? Que sera la prochaine littérature ?

— Eh bien ?

— Je ne sais pas. Tout est possible. Mais j'ai remarqué que les jeunes ne savent plus être jeunes. C'est qu'ils ont perdu le sens de l'avenir, de la durée. Ils semblent exiger d'eux-mêmes une maturité précoce, créer un présent en quelque sorte éternel.

— La littérature leur sert-elle de refuge ?

— Non. Mais elle reflète ce à quoi ils aspirent : ce qui est pur, immaculé... A-t-on assez remarqué que les jeunes écrivains parlent de plages, de mer, de lumière ?

— Est-ce qu'ils y croient vraiment, à la littérature ?

— J'en connais qui ne mangeront pas, qui n'assumeront aucune fonction sociale, afin d'écrire. Ecrire, c'est leur salut. Il y en a qui en crèvent.

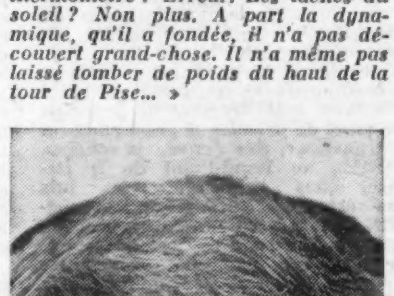
— Ces jeunes écrivains ne parlent guère que d'eux-mêmes.

— C'est possible. Et après ? Voudriez-vous qu'ils « s'engagent » ? Mais dans quoi ? Non, qu'ils se vivent d'abord. Les autres personnages, ils les créeront après. Jeunes, ils n'ont pas encore beaucoup de souffle. Un débutant devrait se faire les dents avec des textes courts.

— Comme ceux d'« Ecrire » ?

— Oui. « Ecrire » sert aux jeunes d'intermédiaire entre l'obscurité et la terrible épreuve qu'est le premier roman publié. Car, enfin, c'est culotté, hein ? d'écrire pour la première fois. Le lecteur aussi prend un risque, lorsqu'il répond à cet appel dont il ignore jusqu'à l'auteur. »

ANNE GUERIN.



(Marquis.)

JEAN CAYROL.
« J'édite des veilleurs de nuit. »

ÉDITION

De Francfort à Budapest

● *1.800 éditeurs de 29 pays veulent atteindre un public plus vaste. Comment faire ?*

« QUI aura le Goncourt cette année ? » Cette question vous est posée dans toutes les langues du monde et la ville où l'on s'intéresse avec autant de passion à ce problème n'est pas Paris, mais Francfort. Il est vrai qu'elle accueille pour une semaine 1.800 éditeurs venant de 29 pays différents et chacun voudrait bien ramener dans ses bagages quelques succès sûrs, quelques-uns de ces best-sellers fébrilement recherchés par tous les participants.

Je ne sais pas si tous ces éditeurs ont trouvé ce succès tant désiré, mais je sais que la Foire du Livre de Francfort en est un. On s'interroge même avec quelque curiosité sur les raisons de ce succès qui, d'année en année, va en augmentant. Bien sûr, il est utile de se rencontrer, de faire connaissance, de discuter de projets futurs. Mais, après tout, les grandes maisons d'édition du monde entier ont leur programme établi à l'avance et elles ne manquent jamais d'informer leurs collègues de leurs espoirs et entreprises. Ce n'est pas dans l'agitation de ces rencontres qu'on aura le temps de lire et d'apprécier le dernier roman paru, de décider une traduction même si un collègue venu des antipodes affirme qu'il tient entre ses mains un chef-d'œuvre.

Il est donc permis de se montrer sceptique sur les résultats immédiats de cette réunion annuelle. Et pourtant, il n'est guère difficile de prévoir que le succès de la Foire de Francfort est loin d'être épuisé. Les éditeurs travaillent dans l'isolement et l'Association des Libraires allemands a eu cette idée de génie de créer à leur intention une grande fête collective, rappelant ces fêtes tribales où tous les tabous tombent pour un court laps de temps.

(Boris Spahn.)

UN STAND FRANÇAIS A LA FOIRE DE FRANCFORT. *
A la recherche des best-sellers

Les Walkyries

L'éditeur de Paris ou de New York ne voit que rarement son collègue, même s'il est installé dans la même rue que lui. A Francfort, il découvre que ce concurrent tant redouté lui ressemble et, cette année, on a pu constater que les éditeurs de tous les pays manifestaient une passion toute particulière pour le strip-tease de quelques Walkyries dont la technique de l'effeuillage n'atteint pourtant pas le niveau de leurs collègues de Paris ou de New York. D'autres préjugés sont aussi en train de s'évanouir : le voyageur français en particulier reste persuadé qu'en Allemagne toutes les filles sont laides et qu'il est impossible d'y manger convenablement. Il constate à sa surprise que les filles sont belles et que la nourriture est — disons — curieuse. L'automne est la saison du gibier et les Allemands ont une dizaine de façons différentes pour le préparer. Je suppose que les visiteurs de Francfort ont dû exterminer toute une réserve de cerfs et de biches.

Il ne faut pas croire, cependant, qu'il n'y ait pas eu du travail sérieux à Francfort. Pour inaugurer la Foire, le Président de la République Fédérale avait remis le Prix de la Paix (parmi les lauréats des années dernières, on trouve Karl Jaspers, Albert Schweitzer, etc.) à l'éditeur anglais Victor Gollancz. Créateur de la Left Book Society qui a puissamment contribué à la victoire du parti travailliste immédiatement après la guerre, Victor Gollancz avait toujours participé à la lutte politique. D'origine juive, il se rendit dès 1947 en Allemagne pour y créer une organisation d'aide et, deux ans après, il reprit la même initiative en Israël pour secourir les Arabes chassés de leurs foyers à la suite de la guerre. La distinction accordée à ce vieil humaniste constituait un choix heureux.

Huit halls immenses étaient réservés à l'exposition des livres. Editeurs de livres techniques, de livres d'enfants, voisinaient avec les éditeurs littéraires et les éditeurs d'art. J'ai même repéré le stand de « Playboy », gardé par une jeune femme qui aurait pu dignement figurer dans cette revue. Les éditeurs italiens avaient fait un effort particulier : leur exposition a connu un grand succès aussi bien pour la présentation que pour le choix vaste et varié de leur production.

Les éditeurs français ont réservé à Francfort quelques « premières ». Chez Gallimard, on pouvait voir le seul exemplaire de la grande histoire de l'art dirigée par André Malraux : « Sumer », par André Parrot. Une autre histoire de l'art sera présentée au cours de l'automne par les Editions

→

* De gauche à droite. En haut : M. Bogaardt, directeur de « Het-Spectrun », M. Otto Walter, directeur de « Otta-Walter-Verlag ». En bas : M. Van der Heyden, directeur littéraire de « Het-Spectrun », M. Paul Flamand, directeur des Editions du Seuil.

NOUVELLES - EXPRESS

● Le tirage global des quatre romans de LAWRENCE DURRELL dépasse les 120.000.

● A 74 ans, ANDRÉ MAUROIS publiera, en novembre, sa treizième biographie, celle d'Adrienne de La Fayette (la femme du général), et prépare un « Balzac ».

● Avec « Civilisation Romaine », de Pierre Grimal, Arthaud inaugure SA NOUVELLE COLLECTION, « Les Grandes Civilisations ».

● JOSÉ-LUIS DE VILLALONGA, l'auteur de « L'Homme de Sang », termine un nouveau roman, « Pleins Feux », pour les éditions du Seuil.

● Parmi les LIVRES FRANÇAIS publiés depuis la guerre, « Le Petit Prince », de Saint-Exupéry, a été traduit en 23 langues ; « Bonjour Tristesse », de Françoise Sagan, en 22 ; « La Loi », de Vailland, en 20 ; et « Le Salaire de la Peur », de Georges Arnaud, en 17.

● Les « Chroniques d'Art », de GUILLAUME APOLLINAIRE, paraissent dans la collection blanche chez Gallimard.

● Les droits de « L'ATLANTIDE », de Pierre Benoit, ont été cédés, pour une troisième version cinématographique, à l'Américain Frank Borzage, qui donnera à Dorothy Dandrige le rôle d'Antinéa.

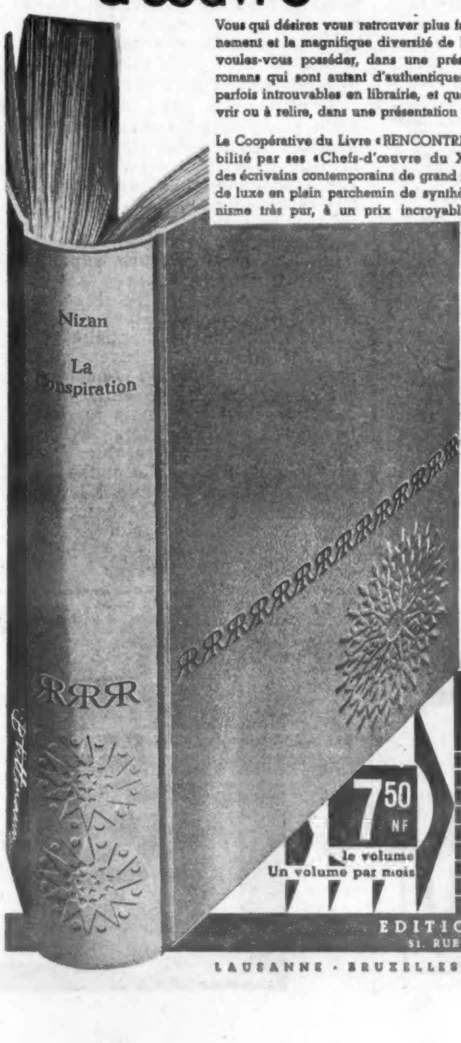
● De JOHN BRAINE, un éminent « angry young man », on pourra lire en novembre un roman, « Les Vodi ».

ECOLE DE PIANO
MAGDA TAGLIAFERRO
Professeur Honoraire du Conservatoire National de Paris
Enseignement supérieur
Cours pour enfants et élèves de tout degré
Renseignements et inscriptions : ELY. 45-67, rue La Trémoille, 20, PARIS (VIIIe)

les chefs-d'œuvre du XXe siècle
AUX EDITIONS RENCONTRE COOPÉRATIVE DU LIVRE A LAUSANNE

Vous qui désirez vous retrouver plus facilement dans l'extraordinaire foisonnement et la magnifique diversité de la littérature française du XXe siècle, voulez-vous posséder, dans une présentation de luxe, une collection de romans qui sont autant d'authentiques chefs-d'œuvre, assurés de survivre, parfois introuvables en librairie, et que vous aurez plaisir et fierté à découvrir ou à relire, dans une présentation enfin digne de votre bibliothèque.

La Coopérative du Livre « RENCONTRE », à Lausanne, vous offre cette possibilité par ses « Chefs-d'œuvre du XXe siècle », 14 romans préfacés par des écrivains contemporains de grand talent, en douze volumes, sous reliure de luxe en plein parchemin de synthèse gaufrés or et à froid, d'un modernisme très pur, à un prix incroyablement modeste, vraiment coopératif.



IL PARAIT
un volume par mois, dans l'ordre :
La Conspiration (Paul NIZAN)
L'Honorable Partie de Campagne (Thomas RAUCAT)
L'Hôtel du Nord, Un Mort tout neuf (Eugène DABIT)
Fermina Marquez (Valery LARBAUD)
Poil de Carotte (Jules RENARD)
Le Feu (Henri BARBUSSE)
Mémoires d'un Jeune Homme rangé (Tristan BERNARD)
Marie-Claire (Marguerite AUDOUX)
Les Chardons du Baragan
Kyra Kyralina (Panait ISTRATI)
Un Jardin sur l'Oronte (Maurice BARRÈS)
Monsieur Ouine (Georges BERNANOS)
Susanne et le Pacifique (Jean GIRAUDOUX).

SEUL UN EXAMEN
personnel vous convaincra de cette extraordinaire réussite coopérative à un prix auquel vous ne pourrez pas croire quand vous aurez vu un volume.

BON POUR UN EXAMEN GRATUIT
de 8 jours, sans engagement ni frais
Veuillez m'envoyer à l'examen, sans engagement ni frais, le premier volume « XXe siècle », et le bulletin de présentation. Après 8 jours je vous retournerai le tout, ou m'engage à accepter les conditions de souscription spécifiées dans ce bulletin.
M. / Mme / Mlle
Prénom :
Profession :
Adresse :
Signature :
F
A découper et envoyer aux
EDITIONS RENCONTRE
51, RUE DE LA HARPE - PARIS Ve
LAUSANNE - BRUXELLES - TUNIS - CASABLANCA

Albin Michel et les Editions Seghers ont réussi à attirer l'attention sur leurs livres-disques. Mais le plus grand succès français allait aux Editions Jean-Jacques Pauvert : l'unique exemplaire du second volume de « L'Erotisme au Cinéma » a provoqué de véritables embouteillages.

Le livre de poche

Deux phénomènes ont dominé cette année encore les rencontres de Francfort : les coproductions et les livres de poche.

Un public de plus en plus large s'intéresse à l'art, mais il ne dispose pas toujours de moyens suffisants pour acquérir des livres souvent fort chers. Les éditeurs ont donc mis en commun leurs efforts et ont réussi ainsi à diminuer considérablement les frais de fabrication particulièrement élevés pour des reproductions : « L'Univers des formes » dirigé par André Malraux paraîtra en même temps à Paris, Londres, New York, Milan, Munich et Madrid. Quant aux livres de poche, le visiteur français a pu constater, une fois de plus, l'étrange retard que nous avons dans ce domaine, non seulement par rapport aux Etats-Unis et à l'Allemagne, mais même vis-à-vis des Italiens. Tous ces pays présentent une variété de livres bon marché allant de romans policiers jusqu'à des livres d'art et des études philosophiques.

J'ai retrouvé le problème du livre bon marché à quelque mille kilomètres de Francfort : en Hongrie. Un avion inaugurant la ligne Paris-Budapest, faisant escale à Francfort, m'a conduit dans la capitale hongroise. Deux heures de trajet séparent Budapest de Francfort et pourtant un monde distingue ces deux civilisations, l'une axée sur la consommation, l'autre sur la production. D'une part, une atmosphère spartiate presque triste, de l'autre, la profession de biens matériels. Mais je n'ai pas l'intention d'exposer une théorie générale et définitive des démocraties populaires après y avoir séjourné quelques jours, pour ne pas m'exposer aux mêmes erreurs que tant de voyageurs distingués ont commises dans le passé.

Hemingway en tête

Jetant un coup d'œil sur les vitrines des libraires à Budapest, on pourrait croire qu'on se trouve dans un bastion avancé de la civilisation occidentale aux lisières de l'Est. Les écrivains traduits sont en gros les mêmes qu'à Paris ou à Francfort. Quelques absences, bien sûr, pour nous rappeler que la politique domine inexorablement ce pays. Mais les exclusives purement littéraires se font rares : on trouve aussi bien les livres de Joyce que ceux de Camus et de Hemingway. C'est d'ailleurs ce dernier écrivain qui tient la tête de la liste des best-sellers parmi les écrivains contemporains : ses nouvelles sont vendues à près de 60.000 exemplaires, chiffre considérable pour un pays de dix millions d'habitants. Il bat de loin Cholokhov, l'écrivain soviétique le plus populaire (10.000 exemplaires) et même Aragon dont « La Semaine Sainte » a atteint un tirage de 15.000 exemplaires. Seule « La Montagne Magique » de Thomas Mann risque de concurrencer Hemingway : 30.000 exemplaires du premier tirage ont été arrachés en vingt-quatre heures et une réédition de la même importance subira, m'a-t-on dit, le même sort d'ici quelques jours.

Les livres sont bien présentés et bon marché. Une politique concertée avantage les classiques dans des éditions populaires : parmi les dix-neuf éditeurs existants, une maison d'édition s'occupe exclusivement des paysans qui constituent, malgré l'industrialisation, toujours la moitié de la population hongroise. Une direction générale de l'édition tente de coordonner l'activité de différentes maisons d'édition. Un plan élaboré cherche à canaliser la production, mais j'ai l'impression qu'une discipline aussi anarchique que la littérature oppose une sorte de force d'inertie à cette réglementation. Ce plan me semble finalement se rapprocher beaucoup de ce qu'on appelle dans des maisons d'édition « capitalistes », plus modestement : le programme.

Il n'en reste pas moins vrai que cette possibilité de diriger d'en haut présente parfois des avantages. Parmi tant de livres bon marché, on découvre avec étonnement des romans policiers hors de prix. Il s'agit d'une politique intentionnelle : ce prix exagéré cherche à éloigner la clientèle populaire d'une lecture superficielle au profit des classiques.

A l'Est comme à l'Ouest, se pose finalement un seul et même problème : comment amener les couches nouvelles, de culture et de revenus souvent modestes, à la lecture? L'Occident présente dans la liberté et la profusion un choix complet, mais je dois dire que celui que j'ai trouvé à Budapest est loin d'être négligeable. Aux 250 millions de livres de poche vendus aux Etats-Unis, répondent les 25 millions de livres vendus dans un petit pays comme la Hongrie.

FRANÇOIS ERVAL.

LES SUCCÈS DE SEPTEMBRE

« L'Express » a mis en place sur tout le territoire français, avec la collaboration d'un certain nombre de libraires, un réseau qui doit nous permettre de fournir chaque mois à nos lecteurs des indications sérieuses sur les dix plus grands succès de librairie. Voici les résultats de septembre :

	AUTEUR	TITRE	EDITEUR	Classem. d'août	Présence sur la liste
1	M. Druon	*Le Lis et le Lion*	Del Duca		
2	M. Pagnol	*Le Temps des secrets*	Pastorelly	1	3ᵉ mois
3	T. di Lampedusa	*Le Guépard*	Le Seuil	5	9ᵉ mois *
4	C. Ryan	*Le Jour le plus long*	Laffont	3	3ᵉ mois
5	J. Lartéguy	*Les Centurions*	Pr. de la Cité	6	6ᵉ mois
6	P. Daninos	*Un certain M. Blot*	Hachette	2	5ᵉ mois
7	S. et M. Bromberger	*Barricades et Colonels*	Fayard	4	2ᵉ mois
8	J. Amsler	*Hitler*	Le Seuil		
9	J. Kessel	*Les Mains du miracle*	Gallimard		4ᵉ mois**
10	P. Nizan	*Aden Arabie*	Maspero		

Cette liste a été établie grâce à la collaboration des librairies suivantes : ● Paris : « Au Chariot d'Or », 14 *bis*, avenue Bosquet. — ● « Au Papyrus », 82, rue Ordener. — ● Cidini, 43, avenue Secrétan. — ● Max-Ph. Delatte, 133, rue de la Pompe. — ● Flammarion, 25, boulevard des Italiens. — ● Galignani, 224, rue de Rivoli. — ● Gallimard, 15, boulevard Raspail. — ● « Lettre Ouverte », 213, rue de la Convention. — ● Librairie Continentale, 3, rue de Castiglione. — ● Librairie Marbeuf, 23, rue Marbeuf. — ● Librairie Robert Marin, 18, boulevard Haussmann. — ● Presses Universitaires de France, 49, bd Saint-Michel. — ● Tschann, 84, bd Montparnasse. — ● F. Weil, 60, rue Caumartin. — ● Savigny-sur-Orge : Librairie du Lycée, 2, rue du Mail. — ● Biarritz : Louis Riquelme, 50, Arceaux Lacombe. — ● Bordeaux : « A l'Ecritoire d'Or », 60, cours G.-Clemenceau. — ● Cannes : Durand, 77, rue d'Antibes. — ● Grenoble: Librairie de l'Université, 2, square des Postes. — ● Lille : Le Furet du Nord, 11 et 13, place du Général-de-Gaulle. — ● Lyon : Librairie Flammarion, 19, place Bellecour. — ● Montpellier : Sauramps, 34, rue Saint-Guilhem. — ● Nice : J.-P. Rudin, 14, avenue Félix-Faure. — ● Rennes : Les Nourritures Terrestres, 19, rue Hoche. — ● Royan : Librairie Foch, 11, rue Foch. Moreau, 1, rue Gambetta. — ● Saint-Etienne : L'Astrée. 14, rue du Général-Foy. — ● Plaine, 27, avenue de la Libération. — ● Strasbourg : Librairie de la Mésange, 18, rue de la Mésange. — ● Vichy : Librairie Royale, 7, rue Franklin-Roosevelt. — ● Vittel : Aubry, Galeries du Parc et rue de Verdun.

* avec deux mois d'interruption (juin et juillet).
** avec un mois d'interruption (août).

CHRONIQUES

« Les Mémorables » par Maurice Martin du Gard

● ***Enterrements, élections académiques, potins, mots de dîners notés entre deux coups de fourchette...***

EN ouvrant le volume au hasard, je suis tombé sur une histoire de duel entre l'auteur et Henri Béraud, en 1924, à propos de bottes. On se croirait en plein moyen âge littéraire. Ce n'est pas tout à fait cela : ce n'est qu'un âge littéraire moyen.

M. Maurice Martin du Gard (le cousin de l'auteur des « Thibault ») avait un assez bon poste d'écoute : il était le fondateur et le directeur des « Nouvelles Littéraires », premier hebdomadaire de ce type, et qui réussissait alors assez bien à concilier les nouveautés bruyantes (Radiguet, Montherlant) et la sagesse académique. Ce deuxième volume des « Mémorables » (1) évoque quelques figures et quelques rencontres des années 1924 à 1930. Mémorables ? peut-être, mais des quinze portraits de la couverture, combien un jeune lecteur d'aujourd'hui peut-il en identifier sans peine ?

L'ouvrage se présente sous une forme un peu ambiguë : confident de la comédie littéraire, l'auteur tient un journal ; mémorialiste, d'une part il élabore les notes au jour le jour, pousse de véritables portraits, fond plusieurs scènes en une seule et d'autre part, il coupe, gomme, efface des personnages, bref, publie son journal comme s'il était sa propre veuve abusive. Et c'est écrit avec une extrême recherche, à mi-chemin entre le style de Saint-Simon et le charabia qui n'a pas de lettres de noblesse. Ainsi Caillaux à la mort d'Anatole France : « *On le vit sortir crispé, cramoisi, les yeux mouillés, comme Venizelos arrivait, et en même temps les couronnes du Parti Socialiste et de la Comédie-Française qui l'avait joué et où il avait aimé notamment.* »

Claudel en fuite

Quant au fond, ce qui intéresse surtout notre mémorialiste, c'est la mort et l'immortalité. Il ne rate pas un bel enterrement : Anatole France, Rainer Maria Rilke, le maréchal Foch, Paul Souday, Georges Courteline ; il y a du Borniol chez cet homme-là. Et il ne rate pas une élection académique ou un potin, et par bonheur les grandes affaires au cours de cette année ont été l'élection de Paul Valéry, et la campagne vivante, tumultueuse, injustement oubliée, de l'abbé Brémond en faveur de la poésie pure.

Et puis, il y a les mots et les anecdotes notés entre deux traits de plume ou deux coups de fourchette. On entend Drieu La Rochelle qui voit dans « ce Byzantin d'André Malraux le Barrès de la Révolution permanente ». Ou bien Claudel parler de Marcel Proust comme de « cette vieille Juive fardée ; c'est une dissolution, comme on dit pour les chambres à air de bicyclette, et qui colle ». Et Paul Léautaud, en une seule conversation en 1925, vomit tous ces gens dont on ne parlera plus en 1930 : Valéry, Barrès, Claudel, Morand, Giraudoux, Larbaud, Proust, etc.

On évoque Paul Claudel encore, vers 1894, courant à toutes jambes à travers la concession française de Shanghaï, bousculant les Chinois, poursuivi

(1) Flammarion. 460 pages, 15 NF.

MARCEL PAGNOL
de l'Académie française
LE TEMPS DES SECRETS
Souvenirs d'enfance
TOME III
440 pages 8,10 NF
Editions PASTORELLY

LISEZ cinéma 60
LE GUIDE DU SPECTATEUR
A partir du N° 50 - une nouvelle rubrique :
le cinéma à la TV
ANALYSE DES FILMS
PROGRAMME DU MOIS

3 nouveaux romanciers
RENAULD-KRANTZ
LA GRÂCE
L'Amour nè se connaît que dans la douleur
ALEXANDRIAN
L'HOMME DES LOINTAINS
Don Juan nouvelle vague
FERNAND DUPLOUY
L'HOMME DE QUARANTE ANS
Est-il encore un jeune homme ?
Flammarion

par un mari jaloux qui l'a surpris avec sa femme et qui brandit un revolver : le consul de France se réfugie dans une église, prie, croit sa dernière heure venue... et relève la tête pour voir le mari en prière à côté de lui. Ou bien c'est Montherlant à l'époque des Jeux Olympiques de 1924 : *« Il ne court plus. Je l'ai vu une des dernières fois, avant qu'il ne fît un feu de joie de sa petite culotte, de son maillot et de ses souliers à pointes ; mais avec lui sait-on jamais ? Il a peut-être acheté un équipement neuf au lendemain de ce sacrifice. »* Ou bien encore c'est Jean-Pierre Giraudoux enfant, et déjà auteur d'un roman refusé, que son père nous montre se roulant par terre en criant avec un curieux pressentiment : *« Je le savais bien, je le savais bien qu'il ne fallait pas montrer mon livre à l'homme de goût ! »*

Un général tiré au sort

Mais en relisant la lettre des surréalistes à Paul Claudel, reproduite ici, on voit qu'en 1925 on pouvait encore écrire : *« Nous souhaitons de toutes nos forces que les révolutions, les guerres et les insurrections coloniales viennent anéantir cette civilisation occidentale... Nous déclarons trouver la trahison et tout ce qui, d'une façon ou d'une autre, peut nuire à la sûreté de l'État, beaucoup plus conciliable avec la poésie que... »*, etc. Mais si cela ne peut plus se dire aujourd'hui, est-ce qu'on ne pourrait pas reprendre une idée de Jean Cocteau en 1929 ? Excédé par l'explosion de chauvinisme à la mort du maréchal Foch, il propose une loi : toutes les semaines, il y aura, dans Paris, pour tenir en haleine le sentiment national et remédier à la décadence, un enterrement de général. On le tirera au sort.

On voudrait, ici ou là, un peu plus de précision (ce n'est pas pour Ferney, mais pour une autre terre, le comté de Tourney, que Voltaire s'est brouillé avec le président de Brosses), une note rectificative (quand Grasset se flatte d'avoir, le premier, édité Proust, il faut rappeler que c'est à compte d'auteur). Incomplet sûrement, partial peut-être, ce n'est pas un grand tableau de petite histoire littéraire. Mais cela ne manque pas de saveur ni d'enseignements. Léautaud parle quelque part de l'auteur comme d'un *« Talleyrand de province »*, ce qui est à la fois trop grand et un peu injuste : mais du côté de Chamfort ou de Rivarol, gazetiers des lettres, nouvellistes de la littérature...

ROBERT KANTERS.

ROMANS

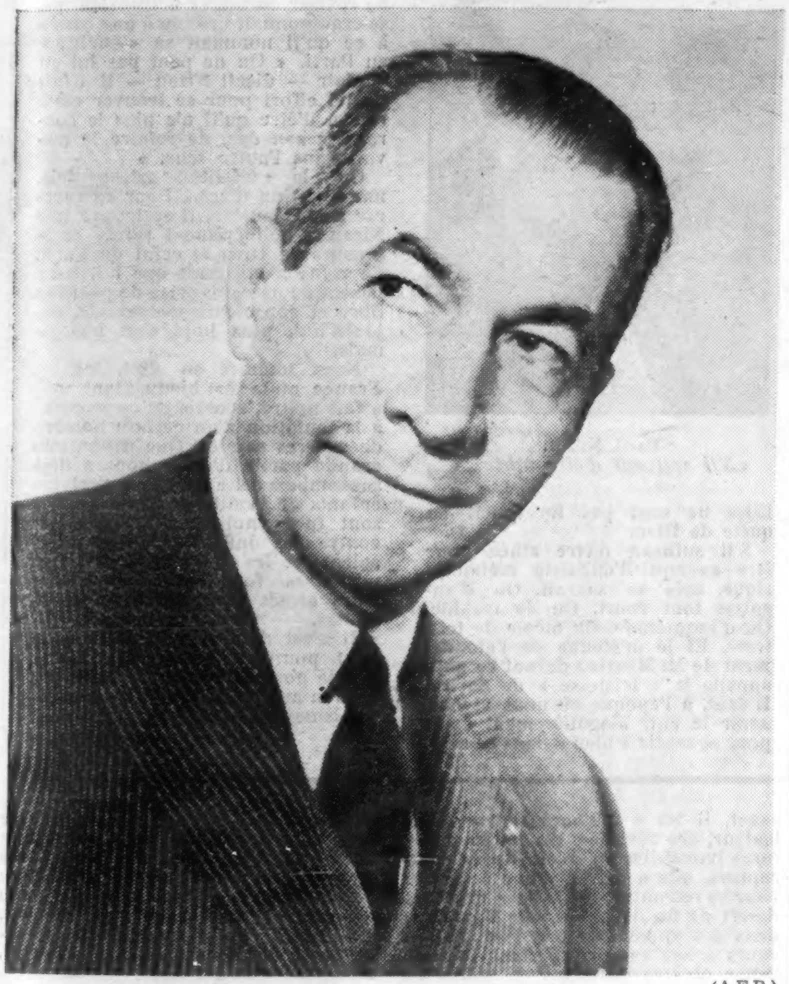
« La Bête lointaine » par Nicole Védrès

« Planant sur les airs » par Simone Jacquemard

● *Deux héros à la recherche de la solitude : l'un se terre, l'autre escalade les cimes.*

QUEL plus beau compliment ? Voilà un livre, « La Bête lointaine » (1), qui requiert l'attentive amitié de son lecteur.

Nicole Védrès reprend un thème qui semble l'obséder : celui du *revenant.* Lourd de son passé, un homme survient. Voyageur avec bagages. Et par sa seule présence, s'opère la confrontation vivante entre ce passé et le présent, de ce choc naît le drame.



(A.F.P.)

MAURICE MARTIN DU GARD.
Entre Saint-Simon et le charabia.

Au bord de la métamorphose

Le voyageur du passé n'est pas un exécuteur. C'est une victime. Doublement obligé au silence et à la ruse puisqu'il passe pour mort, et mort d'une mort si infamante que son retour signifierait une nouvelle condamnation et peut-être une nouvelle mort : il s'est trouvé, pendant la guerre, du mauvais côté, celui des Allemands (il faut, aujourd'hui, préciser) ; on l'a condamné, il a fui, il a été tué, dit-on, en Indochine. Et le voilà. Aussi s'oblige-t-il au pas de chat, au geste suspendu, à l'oreille dressée de l'animal devenu gibier — poussant presque instinctivement la ruse jusqu'au mimétisme : fardé de terre et de feuilles, habillé d'un morceau de labour. Il se *terre.* Sans cesse en proie à un malaise ambigu (et le lecteur avec lui), il hésite au bord de la métamorphose animale.

Son domaine est la nuit. Et ce silence des bois nocturnes que tissent mille bruits imperceptibles. Sauf avec le chat Prosper, son égal, et Clovis, le vieux vagabond déjà métamorphosé en bête, Saint-Loir renonce au langage articulé. Il use de signes — gestes, regards, vagues appels, sifflets, bris de branches, silhouettes entrevues. →

(1) Ed. Gallimard, 263 p., 8,50 NF.

RJ

Qui étiez-vous, Monsieur ZOLA ?

HENRI GUILLEMIN, dont l'esprit critique vigilant a déjà fait justice de tant d'images d'Epinal littéraires, publie un nouveau livre : ZOLA, LEGENDE ET VERITE. Il se penche aujourd'hui sur ce « répugnant personnage » que Léon Bloy nommait « le crétin des Pyrénées », Gyp « Zola la Débâcle », cet homme d'une vaste célébrité qu'Anatole France trouvait « immonde ». Cet essai découvre et révèle en celui qu'on se plaît trop vite à considérer comme le « bœuf de labour » du Naturalisme, un être sensible et un idéaliste blessé. Un roman de jeunesse aujourd'hui oublié, mais en grande partie autobiographique, LA CONFESSION DE CLAUDE, permet à Guillemin d'établir que Zola fut d'abord ce jeune homme épris de pureté qui chercha, aventure typiquement romantique, à « sauver » une prostituée. C'est de l'échec douloureux de cette expérience que date l'horreur de Zola pour les mensonges littéraires ; il se tourne résolument vers le naturalisme ; encore la devise reste-t-elle : « Tout connaître pour tout guérir ».

Sur l'un des épisodes les plus connus de la carrière de Zola : son rôle dans l'affaire Dreyfus, Henri Guillemin, armé de sa rigoureuse méthode, jette un éclairage nouveau : en 1898, Zola romancier célèbre, briguait l'Académie. D'autre part, déchiré entre son affection pour sa femme et son amour pour sa maîtresse, il semble que Zola ait non seulement obéi à sa conviction profonde, mais encore ait voulu comme se racheter, se justifier à ses propres yeux en se compromettant totalement et dangereusement pour la cause de la justice.

Tourne, tourne
LE MANÈGE ESPAGNOL

APRES l'inoubliable TANGUY avec lequel Michel del Castillo faisait une entrée triomphante dans la littérature, après LA GUITARE, LE COLLEUR D'AFFICHES, LA MORT DE TRISTAN, où s'affirmaient ses qualités d'intensité dramatique et de profondeur, voici LE MANEGE ESPAGNOL. Il s'agit d'une satire de la bourgeoisie issue de la guerre civile, mais aussi, grâce au personnage de Carlos Sanchez, le livre apparaît comme une méditation douloureuse sur l'Espagne éternelle. Une verve particulièrement féroce, éclairée pourtant ici et là d'un bref attendrissement, donne au livre la marque d'un talent inégalable.

RJ

JEAN-JACQUES GAUTIER

RJ

Georges Bordonove
LES TENTATIONS

VOICI par Georges Bordonove, l'auteur de L'ENTERREMENT DU COMTE D'ORGAZ, le portrait d'un descendant de Julien Sorel. Fresque vivante et vraie dans laquelle on reconnaît vite la manière ample et colorée, le talent romanesque et vigoureux de cet écrivain généreux.

Entré au Séminaire pour s'arracher à la misère paysanne, Jean Talvard ne sera pourtant pas prêtre. L'occupation allemande, le maquis où il fait figure de héros, sont les débuts d'une carrière politique qui progressera, s'épanouira, tout en laissant au cœur de Jean qui entraîne dans son aventure ceux qu'il aime, avant même la satiété, une sorte de découragement. Le triomphe personnel se paie. Les héros sont seuls.

André Gillois
Vous ne m'aurez pas
roman
RJ

Séismes politiques et REVOLUTIONS DU PROCHE-ORIENT

PIERRE LYAUTEY, à qui nous devons déjà GOURAUD, et plus récemment, CLAUDE BARRES, UN HEROS REVOLTE, nous donne ici sous le titre « Les révolutions du Proche-Orient », un vaste travail sur le Proche-Orient actuel. Ces pages nous offrent un panorama général des pays du Levant à une période-clé de leur histoire qui va donner à l'Asie Mineure un tout autre visage que celui des Mille et Une Nuits et des romans de Farrère ou de Loti.

L'Amérique a éliminé l'Angleterre qui, elle-même, avait surplanté la France au Proche-Orient, mais l'Amérique devra-t-elle à son tour s'effacer devant l'U.R.S.S. ?

Le Proche-Orient saura-t-il malgré tout, prenant exemple sur le sage Liban, sauvegarder son autonomie ? La France n'y a certes plus qu'un rôle moral et spirituel à jouer, mais c'est à la France qu'il appartiendra d'être une troisième force psychologique et pacifique dans ces pays auxquels la rattache une longue tradition d'amitié.

RJ

EN VISITE AVEC MURIEL CHEZ...

MURIEL REED, qui est journaliste, a exploré les milieux les plus divers. Ses enquêtes l'ont conduite chez des aristocrates, des paysans, des hommes politiques, des comédiens, dans le monde de la Dolce Vita. Les observations qu'elle a réunies dans ce volume résument les expériences les plus valables que l'on puisse faire pour comprendre la déroutante société contemporaine.

« Un petit chef-d'œuvre de verve, de pertinence et d'esprit. »
Emile HENRIOT, de l'Académie Française (*Le Monde*)

« Lorsqu'elle se mêle de politique, Muriel Reed fait rire le lecteur le plus morose. »
Véra VOLMANE (*Nouvelles Littéraires*)

JULES ROY
la guerre d'Algérie
1 vol. 9 NF
JULLIARD

Langage dont la signification demeure nécessairement mystérieuse, malaisée, équivoque : « peut-être »... « sans doute »... « comme si »... « ou bien »...

D'où le frémissement tiède qui palpite dans le style même de ce livre ; et ce sourd éclat, dont Nicole Védrès joue à la façon de Carson Mac Cullers dans « Reflets dans un œil d'or » — c'est-à-dire : admirablement.

J'aimerais rapprocher de « La Bête lointaine » le livre de Simone Jacquemard (2), « Planant sur les airs », qui exige, lui aussi, l'attention de son lecteur. Au frémissement minutieux de Nicole Védrès, elle ajoute la précision scientifique, et aboutit dans ce domaine de la science-poésie (comme on dit science-fiction) à des réussites aussi éclatantes que celles de Jacques Brosse dans « L'Ephémère ».

Impitoyable solitude

Mais cela n'est qu'un aspect du roman. Nicole Védrès illustre le thème du « revenant », Simone Jacquemard celui de la résistance aux autres. Thomas refuse de rentrer chez son père, de prendre le métier d'hôtelier qui l'attend. Alors que le héros, chez Nicole Védrès, se tapit jusqu'à devenir bête enfouie, celui de Simone Jacquemard s'échappe, s'envole jusqu'à se confondre avec l'oiseau, planant sur les airs. Pour Thomas, le refuge n'est plus grotte, comme pour Louis Saint-Loir ; il est cime. Thomas ne se terre pas, il monte. Il rêve de ne pas redescendre dans la vallée, de vivre, sur cette montagne pyrénéenne qu'il aime, en compagnie du berger, et de cet oiseau de proie « grand comme un homme et dans l'air libre ».

(Archives.)

NICOLE VÉDRÈS.
Un frémissement minutieux.

La grave expérience de la solitude le conduit à une contemplation quasi monacale et aux grandes interrogations. La vie, la mort, la pureté, l'indépendance, l'envol : l'impitoyable solitude et la hauteur enseignent beaucoup.

C'est sur ce thème que Simone Jacquemard orchestre plusieurs récits dont on commence par croire qu'ils sont parallèles et dont on s'aperçoit ensuite qu'ils sont reliés l'un à l'autre, subtilement. Judith Albarès (personnage d'un des précédents livres de Simone Jacquemard), épuisée par son drame, rêve de couvent : la solitude eût étayé son âme. Sœur Gertrude, victime et oiseau de proie, pousse le vertige de la solitude jusqu'à la mort. Sur les pentes pyrénéennes qui lui sont un couvent, Thomas emporte avec lui un crâne de brebis, dont la description, qui évoque un dessin d'Albert Dürer, se déroule en leitmotiv. Et lorsqu'il quitte la contemplation scrupuleuse de cet objet funèbre, et qu'il admire l'oiseau, c'est un oiseau de proie, force et vie triomphante, « dont le triomphe sur la mort consiste à donner la mort ».

JEAN-LOUIS BORY.

(2) Ed. Gallimard, 253 p., 8,50 NF.

CORRESPONDANCE

UNE LETTRE D'HENRIETTE NIZAN

JE ne voudrais faire aucune peine à M. François Mauriac, qui a toujours parlé de Paul Nizan avec une chaleur et un élan dont je lui sais gré, mais je dois, aujourd'hui, lui affirmer avec toute la vigueur dont je suis capable, que l'image qu'il nous a donnée, dans son « Bloc-Notes » du 1er septembre, d'un Nizan chrétien, déforme étrangement son modèle.

Lorsque « Aden, Arabie » a paru, en 1930, Nizan avait vingt-cinq ans. Il en avait trente-cinq quand il a été tué. En dix années de vie littéraire, Nizan a, tout de même, eu le temps et la liberté de s'exprimer. Il ne s'en est pas fait faute. Eût-il été poète qu'un doute pourrait subsister : la poésie est volontiers équivoque. Mais Nizan a écrit, dans une prose très claire, exactement ce qu'il avait envie d'écrire, et je ne trouve nulle part, dans son œuvre, la nostalgie de la religion.

Comme tout amour

J'ai rencontré Nizan pour la première fois au moment où il venait d'entrer à l'Ecole Normale, à la fin de 1924, et je ne l'ai quitté que le 18 mai 1940, cinq jours avant sa mort. Que s'est-il passé en lui pendant ces cinq jours où il battait en retraite, vers Dunkerque, avec le régiment anglais auquel il était attaché ? Que s'est-il passé en lui, à Audruicq, au cours du combat où il a été tué ? Je ne le sais pas. Personne, jamais, ne le saura. Mais, jusqu'à ce jour de mai 1940 où je l'ai vu pour la dernière fois, je puis jurer tous mes grands jurements qu'il s'est soucié de Dieu comme d'une pomme. Je ne songe pas à nier un instant qu'il ait eu, vers la dix-huitième année, la tentation d'entrer dans les ordres. Je ne nie pas non plus qu'il ait fréquenté le pasteur de l'Ecole Normale, et j'ajouterai même qu'il a éprouvé, plus tard, beaucoup de joie à s'entretenir avec les Dominicains, en particulier avec le Père Maydieu, qu'il estimait infiniment. Après tout, le Père Maydieu avait peut-être, aussi, plaisir à s'entretenir avec Nizan le communiste. Peut-on honnêtement en conclure qu'il était tout près de s'inscrire au P.C. ?

A dire vrai, Nizan, comme beaucoup de jeunes hommes intelligents et sensibles, a traversé une longue crise et s'est posé beaucoup de questions. Ce qu'il y avait en lui de particulier c'était l'acuité avec laquelle il ressentait toutes choses. Chez lui, par exemple, la hantise de la mort atteignait la limite du supportable. Ces natures-là existent.

(Archives.)

PAUL NIZAN.
« S'il suffisait d'être athée... »

Elles ne sont pas forcément en quête de Dieu.

S'il suffisait d'être athée pour être exempt d'angoisse métaphysique, cela se saurait. Ou d'angoisse tout court. Ou de trouble. Ou d'inquiétude. Ou même de tristesse. Et je m'étonne de l'étonnement de M. Mauriac devant ce qu'il appelle la « tristesse » de Sartre. Il faut, à l'époque où nous vivons, avoir le cuir singulièrement épais pour se sentir « bien » dans ce cuir. Sartre, athée, peut faire sincèrement, mélancoliquement, le bilan de sa vie, de ses victoires et de ses échecs, mesurer ses limites et la vanité des choses. Mais je suppose que les croyants ne bénéficient pas tous de la sérénité dont M. Mauriac semble les parer. La foi véritable n'est pas aveugle. Heureusement. Elle sait accepter ou refuser. Elle sait choisir. Elle est, elle-même, choix. Choix perpétuel. Choix libre. Contrat sans cesse renouvelé. Comme tout amour véritable. De même sa sœur terrestre, la fidélité.

Une question d'âge

Je me souviens qu'au moment où il décidait de quitter le Parti Communiste, Nizan plaignait certain camarade, un vieil écrivain, tenté de réviser certaines notions, et qui se cramponnait comme à une bouée à ce qu'il nommait sa « fidélité » au Parti. « On ne peut pas lui en vouloir — disait Nizan — il a fait un tel effort pour se trouver cette raison d'être qu'il n'a plus le courage, *à son âge*, de refaire le travail dans l'autre sens. »

Oui, la « fidélité » est, parfois, une question d'âge... Pour en revenir à M. Mauriac, il se trouve que Nizan a délibérément refusé et le secours de Dieu et celui du Parti. Ce refus n'engageait que lui, mais l'exemple de cette prise de position libre et consciente me semble, aujourd'hui, plus important que jamais.

Nous sommes en effet, ici, en France, où le sort bienveillant nous a fait naître, soumis en ce moment à la tentation d'un certain nombre de guerres saintes. Que dis-je, une grande partie d'entre nous a déjà succombé à cette tentation. Certains enfants de la fille aînée de l'Eglise sont fort enclins aux croisades contre les infidèles, quels qu'ils soient, et les « paras », civils et militaires font volontiers bénir leurs armes temporelles ou spirituelles.

Il n'est donc pas indifférent, et c'est pourquoi j'écris ces lignes, que le nom de Nizan l'infidèle soit ou non annexé au profit d'un christianisme aussi sanglant.

HENRIETTE NIZAN.

« L'Ile du dedans » par Suzanne Allen

Autour d'un boucher une fabulation envoûtante.

POUR Suzanne Allen, le monde extérieur n'existe plus, si ce n'est comme accessoire. « L'Ile du dedans » (1) est le journal d'une femme qui vient de rompre avec son amant, non pas par manque d'amour mais par « incompatibilité de rhtyme ». Son amant est un homme actif, affairé, exact, il lui a toujours reproché sa lenteur, ses rêveries, ses longues stations immobiles au soleil. Après cette rupture, elle a besoin d'une accalmie pour se retrouver. Seule dans un Paris désert de fin de juillet, elle s'enferme dans son appartement et donne libre cours à ses songeries. Etant tout de même obligée de temps en temps de faire quelques courses, elle est frappée par l'aspect de son boucher, obèse et répugnant. Depuis toujours, l'univers de la boucherie et de la charcuterie lui a inspiré une aversion insurmontable. Une fois, son jeune frère avait été contraint — par son père qui le brimait — à faire un stage dans une charcuterie et elle l'avait aperçu en train de vider des intestins de porc. Cette scène lui soulève encore le cœur.

Obsessions érotiques

Ce boucher, aussi immonde soit-il, lui rappelle inconsciemment son père : les deux sont autoritaires et boitent de la même jambe. Elle avait pour son père une grande admiration, bien qu'il lui ait souvent témoigné une incestueuse tendresse. Les souvenirs et l'imagination de la narratrice s'entremêlent, elle va jusqu'à s'inventer une histoire ; sur une île déserte, elle se voit avec son boucher, à qui elle a donné le prénom de son père. Cette promiscuité la dégoûte mais l'entraîne vers des obsessions érotiques où elle se complaît car sa solitude lui pèse. Une lettre de son amant l'extrait brutalement de ce monde de phantasmes. Abandonnant avec joie son île intérieure, elle part pour la Chine rejoindre celui qu'elle n'a pas cessé d'aimer.

Cette fabulation à la fois déchaînée et construite est envoûtante. Suzanne Allen s'est laissée emporter par son souffle poétique, mais elle a aussi, en romancière consciencieuse, étayé et amené chaque rêve par un fait réel. Elle a donné une véritable épaisseur à son récit en restant lovée sur une seule même obsession. Sans se lancer dans une inextricable recherche d'un trop vaste monde intérieur, elle nous laisse cependant entrevoir le gouffre vertigineux où peut nous emporter la simple imagination. Si elle a choisi des scènes spécialement écœurantes pour donner un choc, ce n'est pas une ficelle grossière : son ton de sincérité nous défend de le croire.

M.-C. DE BRUNHOFF.

(1) Gallimard, 290 p., 9 NF.

Qu'est-ce que le bonheur pour le Soviétique ?

Les réponses à cette passionnante question se trouvent dans un grand reportage illustré qui paraît dans le numéro 151 (octobre 1960) de la revue mensuelle de poche :

ÉTUDES SOVIÉTIQUES

avec de nombreux autres articles sur le Cosmos

Kiosques, Librairies, le numéro 0,70 NF - Abonnement un an : 7 NF au C.D.L.P., 142, boulevard Diderot - PARIS (12e)

C.C.P. Paris 4.629.18

PRATOLINI
CHRONIQUE familiale
roman
UN GRAND ÉCRIVAIN ITALIEN
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LA SEMAINE

Michèle Manceaux vous raconte

● *Judy Garland : le positif de Billie Holliday.*

DEUX monstres sacrés femelles affrontent Paris cette semaine. L'une est Américaine et chanteuse, l'autre est d'origine espagnole et tragédienne, mais elles doivent toutes les deux à leurs cordes vocales et à leur tempérament brûlant des réputations qui sont loin d'être usurpées.

Judy Garland a une légende de petite fille prodige, de jeune fille vedette, de femme traquée qui va de triomphe en dépression nerveuse, de palace en clinique de désintoxication. Elle a eu trois secrétaires à la fois, trois maris successivement et heureusement trois enfants, qui sont pour elle le bilan le plus positif de sa vie.

Vingt millions de disques, soixante-deux films ne l'ont, en effet, pas empêchée de matraquer, à plusieurs reprises, son encombrante gloire et de vouloir se tuer.

(Charpentier.)

JUDY GARLAND.
En pleine lumière.

Maintenant, elle a trente-huit ans, elle vit à Londres avec un mari qui la calme et la rassure. Elle a pris treize kilos. Elle n'a plus peur.

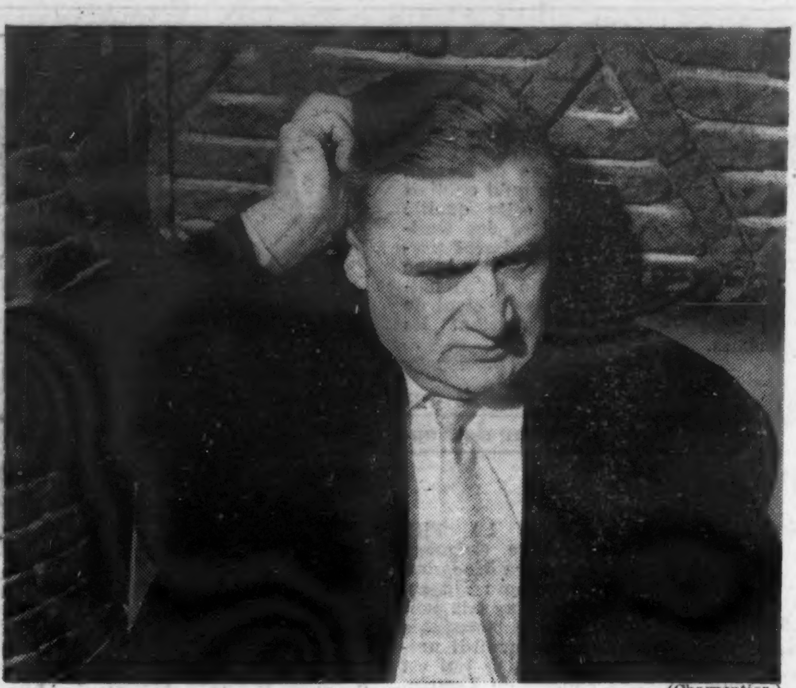
La preuve : sur la scène du Palais de Chaillot, cette semaine, elle risque encore une fois son incroyable carrière en dents de scie. Elle chantera trente-cinq chansons.

On l'a comparée à Edith Piaf, parce que sa vie sentimentale a été souvent orageuse, parce qu'elle aussi a failli mourir d'une hépatite, et surtout parce qu'elle aussi chante à fendre l'âme des refrains lancinants. Mais quand on la voit dans l'intimité, Judy Garland ressemble plutôt au positif d'une chanteuse noire, à une Billy Holliday qui aurait changé de couleur.

Une bouche charnue, des paupières lourdes sur des yeux-boules, un petit nez qui disparaît sous les rondeurs, des quantités de pendeloques, de bagues, de bracelets sans valeur, et sur une silhouette généreuse, des vêtements informes, indifférents, des imperméables de piqué blanc bordés de vison, des manteaux de velours noir avec du tricot, n'importe quoi.

Judy Garland a passé le cap où on la séquestrait dans les studios de la M.G.M., avec des consignes et des régimes.

En allant la voir, je me demandais comment j'oserais lui parler de ces souvenirs douloureux, qui ne sont généralement pas agréables à rappeler.



(Charpentier.)

ALEXANDRE BREFFORT.
Dans un hamac.

En l'attendant, j'ai acheté un journal. On y annonçait le suicide de B.B. Tout a été alors très simple. J'ai montré le journal à Judy Garland. Elle s'est mise à fondre en larmes.

« *Poor baby-girl. Why are we obliged to live on the front-page?* » (1).

« *Vous comprenez*, m'a-t-elle dit, *on ne peut jamais rien résoudre seul. Ce sont les journalistes qui prennent les décisions à notre place. Ils ne nous laissent jamais le temps de la réflexion. Ils savent les choses avant nous, nous condamnent, nous idolâtrent. Nous n'existons plus. Nous ne sommes plus qu'un nom que l'on signe sur les bouts de papier des autographes.*

« *Il y avait des jours où, pour moi, signer des autographes devenait une obsession. La vue de mon nom me rendait folle.*

« *Personne au monde n'est condamné comme nous à vivre en pleine lumière. Et l'on ne peut pas vivre sans ombre.*

« *Les psychanalystes ne servent à rien dans ce cas-là. C'est la situation qui est mauvaise, pas l'esprit. J'ai été d'analyste en analyste parce que c'était chic, jusqu'au jour où j'ai rencontré une vedette célèbre et en pleine forme qui m'a dit qu'elle se faisait analyser. J'étais étonnée parce qu'elle avait l'air d'aller très bien, mais elle m'a avoué ses failles. Elle ne pouvait jamais garder ses cuisinières. Alors là, vraiment, j'ai arrêté.*»

Judy Garland a des gestes très maternels. Elle sert à boire comme si elle avait envie de réconforter.

— Beaucoup de chanteurs et de chanteuses ont eu des vies déséquilibrées. Est-ce ce métier qui y prédispose particulièrement ?

— *Non, je ne crois pas.* (Judy Garland a un rire un peu rauque.) *C'est très bon de chanter. On fait du bruit. Cela fait du bien. C'est bon pour tout le monde, même pour les peintres en bâtiment.*

— Vous avez spécialement peur de venir à Paris ?

— *A vrai dire, j'ai peur chaque fois que je monte sur une scène. Une fois, j'ai eu si peur que mes genoux ne voulaient plus se plier. Je marchais comme un automate et à la troisième chanson je suis tombée. Maintenant, cela m'aide beaucoup, puisque le pire est déjà arrivé.*

● *Maria Casarès : un exercice de douceur.*

MARIA CASARES est tout à fait différente. Elle mène une existence recluse dans un boudoir tendu de tissu bayadère. A vingt ans, dans « Deirdre des Douleurs », elle a fait ses débuts. On a crié au génie. Depuis, Casarès a joué les plus grands rôles sans démenti. En six ans, elle a créé neuf pièces au T.N.P. Un immense plateau, une immense troupe.

Cette semaine, la voici sur la petite scène de l'Athénée en face d'un seul partenaire, Pierre Brasseur. Elle joue « Cher Menteur », une pièce de théâtre composée uniquement des lettres de G.B. Shaw et de celles de sa maîtresse, la comédienne Stella Campbell. Casarès dans un rôle de comédienne, c'est son vrai personnage.

S'il ne reste, à l'heure actuelle, qu'une seule comédienne traditionnelle qui vive pour son art entre ses quatre murs, qui accepte des hommages discrets du fond de sa bergère, et ne puisse recevoir qu'en tête à tête, c'est elle.

L'endroit où l'on vit est souvent plus révélateur qu'une longue confession. Dans le salon de Maria Casarès, il y a un bouquet de roses, des rayons de bibliothèque surchargés : littérature espagnole, théâtre grec, volumes de la Pléiade, et dans un cahier relié en cuir beige, le manuscrit du « Malentendu » de Camus. Il y a aussi des disques, une bouteille d'anis, deux lettres et un portrait de Rachel.

— Qu'est-ce qui est le plus difficile dans votre métier ?

— *Le courage de l'humilité. On n'est jamais aussi bien que l'on voudrait. Il ne faut pas se décourager.*

« *Un acteur n'a pas d'autre instrument que lui-même. C'est très dur de ne pouvoir en vouloir qu'à soi.*

« *Il y a deux règles à observer. Ne pas s'éparpiller. Ne pas s'habituer.*

« *C'est difficile de ne pas s'éparpiller, de se concentrer, de se sauvegarder parce que le théâtre est justement un travail d'équipe. Il faut être seul et pas seul à la fois.*

(Charpentier.)

MARIA CASARÈS.
A la messe.

« *Si l'on s'habitue, on est aussi perdu. On ne se voit plus prendre des rides. Comme dans les vieux ménages. Alors de temps en temps, il faut tout bouleverser. C'est pour cela que j'ai quitté le T.N.P.*

« *Cher Menteur* », *c'est très dur pour la mémoire. Nous n'avons aucun point de repère. Nous lisons des lettres et il faut leur donner la vie. Je m'impose un exercice de douceur.*

« *La vie d'une comédienne est une vie orientée. On se lève tard et à quatre heures déjà, on commence à être braquée sur la soirée. Finalement, tout tourne autour de la messe, c'est-à-dire du spectacle* », conclut Maria Casarès, une autre dévorée, en plissant ses yeux océaniens.

● *Alexandre Breffort : comment être souteneur sans se déshonorer.*

AU Théâtre des Ambassadeurs, la dernière comédie musicale d'Alexandre Breffort, « Impasse de la Fidélité », a pris le départ. Un départ controversé.

On dit de Breffort : « C'est le père d' « Irma la Douce ».

Breffort, lui, dit : « *Irma tapine pour moi. Je suis le seul homme qui vive d'une putain, sans être déshonoré* ».

Elle tapine même drôlement bien, Irma. Elle a démarré en flèche à New York (juste le jour où on créait « Impasse de la Fidélité » à Paris) après 800 représentations à Paris et deux ans à Londres.

Ancien chauffeur de taxi, ancien camelot, ancien chroniqueur du « Canard Enchaîné », Breffort est devenu fabricant de comédie musicale. « *On m'a catalogué. On me demande des comédies musicales. Mais, moi, je suis un homme libre* ».

Cet homme libre a quand même été condamné, vingt ans durant, il l'avoue lui-même, aux « 200 astuces la semaine ». Il était, au « Canard Enchaîné », le spécialiste de la manchette. « *Le calembour, c'est pour se prouver que l'on reste jeune.* »

Il parle un peu argot, Breffort, mais il est très digne.

« *Mon père, qui était ouvrier, avait des préjugés, alors j'ai dû gagner ma vie. Mais ma vie, elle s'est faite à coup de nonchalance. A cinquante-cinq ans (il y a quatre ans), j'ai fait mes comptes. Je possédais 155.000 francs de dettes. Après toute une existence calme et laborieuse !*

« *Maintenant, si* « *la Fidélité* » *marche, je deviendrai le champion de France de hamac. Je suivrai l'exemple donné aux Jeux olympiques. Eux, ils s'étaient couchés avant de commencer. Je ferai des poèmes. Pas de poésie où on se dégrafe l'état d'âme à chaque rime. Non, il faut que la poésie soit tempérée par l'humour, pour retrouver sa virilité. Je me promènerai la nuit. J'ai lu quelque part que les Russes, par une petite astuce de physique amusante, avaient l'intention de supprimer la nuit. Ce serait horrible.* »

Breffort est un fabuliste et un conteur. Il a écrit plus de quatre cents contes.

« *J'écris facilement. Six pages à l'heure. Sauf pour la poésie. Là je peux chercher un mot pendant quinze jours. C'est ma coquetterie, la poésie.*

« *Le cinéma, non, je n'y travaillerai plus jamais. Les producteurs, ce sont des carnassiers. Ils ne sont végétariens que pour l'oseille.*

« *Tiens, j'ai fait un mot !* »

Breffort se fait rire, se suffit à lui-même, se moque du succès.

« *S'il vient, c'est bien. S'il ne vient pas, c'est bien. L'important, c'est de pouvoir se promener, d'être libre.* »

« *Sentimental mais prudent* », Breffort est célibataire. Il est le dernier des Mohicans, le dernier des nomades.

MICHELE MANCEAUX.

(1) « Pauvre petite fille. Pourquoi sommes-nous toujours obligées de vivre à la une ? »

CALYPSO
27, avenue des Ternes
SEUL A PARIS
LA BALLADE DU SOLDAT
Version originale

TÉLÉVISION

La chronique de François Mauriac

● *« La Vie des Animaux » : quel plaisir d'observer des bêtes heureuses !*

LA VIE DES ANIMAUX (Frédéric Rossif, Claude Darget). Les barrages du Zambèze auraient voué à la noyade les bêtes sauvages si des équipes de bons Noirs ne les eussent sauvées, malgré elles. Le meilleur moment de cette émission : lorsque les bêtes captives, redevenues libres, ne le croient pas, et tout à coup comprennent. Le plaisir que j'ai toujours ressenti à observer des bêtes heureuses, ne fût-ce que, dans une mare, des canards qui barbotent.

● *Max Dearly, le Barrès de Maurice Chevalier.*

MAURICE DE PARIS. Ce titre ridicule ne déteint pas trop, cette fois, sur Maurice Chevalier. Il retrouve le ton de son premier livre, narre sa dernière rencontre avec le père qui les avait abandonnés, sa mère et lui. Perdu dans la foule, l'homme avait assisté à l'ascension de son fils : *« Tu fais rire les autres, mais moi je pleure. »*

Max Dearly fut pour Chevalier un initiateur. Il parle de ce fantaisiste comme je ferais de Barrès. Et c'est très bien ainsi. Que de fois l'ai-je vu jouer, ce Dearly, ne songeant qu'à rire, sans m'être aperçu qu'il avait un style, et qui a aidé Maurice Chevalier à trouver le sien.

(Bernand.)

ANNIE GIRARDOT.
Une scène suffit.

● *Leonard Bernstein : un mouvement de sourcils suffit.*

BERLIN : ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE NEW YORK. Leonard Bernstein au piano conduit l'orchestre. Rien n'échappe au téléspectateur de ce miracle : un seul homme, en même temps qu'il interprète personnellement une œuvre, dirige un grand orchestre par le regard, par un mouvement de sourcils. Dans les brefs instants où ses mains sont libérées du clavier, elles deviennent celles d'un chef.

Je me souviens de Bruno Walter, à Salzbourg, exécutant et dirigeant à la fois le « Concerto en ré » de Mozart, devant un public si ému qu'il oubliait d'applaudir. J'observe cette qualité d'émotion sur les visages des auditeurs berlinois qui apparaissent parfois en gros plan. Les Allemands ne se ressemblent pas, selon qu'ils boivent de la bière ou qu'ils écoutent de la musique. Ce sont pourtant les mêmes.

● *Vidocq : réduit par l'ombre énorme de Vautrin.*

L'HISTOIRE DEPASSE LA FICTION : Vidocq contre Coignard (Henri Noguères). La légère déception vient du prestige de ce nom : Vidocq, qui nous faisait espérer je ne sais quoi de plus que cette histoire incroyable et vraie. Peut-être y manquait-il précisément la dimension de ce qui est inventé. L'ombre énorme de Vautrin, pour nous plus vrai que Vidocq (dont on sait que Balzac s'est inspiré) réduisait les proportions du personnage historique.

● *« Rouge » : plutôt un miséricordieux oubli.*

« ROUGE ». Comédie d'Henri Duvernois. Adaptation de Jacques Chabannes. André Gide, à une certaine époque, faisait grand cas de Duvernois. Jacques Chabannes a, certes, le droit d'en penser du bien, lui aussi. Mais quelle mauvaise manière d'aider à la résurrection d'un auteur que d'exhumer une de ses pièces les plus médiocres, qui donne de son talent une si pauvre idée et qu'avait recouverte le miséricordieux oubli !

● *Bernard Gavoty : le bonheur du canard dans une mare.*

LES GRANDS INTERPRETES : Samson François. On ne saurait être d'un naturel plus étudié que Bernard Gavoty, animateur de cette émission. Au théâtre, il eût été à son affaire comme il l'est à ses orgues ou à son piano, ou dans sa stalle de critique. Je me souvenais, il y a un instant, de ces canards dont j'aime à observer le bonheur dans leur mare. J'ai le même plaisir à considérer Gavoty, accoudé au piano et visiblement heureux, sous ces milliers de paires d'yeux et devant toutes ces paires d'oreilles qu'il enchante — sans pourtant commettre la faute de trop retarder notre plaisir d'écouter Samson François, de regarder ses mains comme devenues folles, quand il joue une petite étude de J. Lafly qui ne dure que trente secondes. Et puis ces mains deviennent des mains ordinaires. Elle ne sont plus fées. Samson François cause simplement avec Gavoty. C'est un homme comme un autre, qui nous parle de son petit garçon.

(Archives)

BRIGITTE BARDOT.
Une biche forcée.

● *« L'Idiote » : il faudra demander des places.*

MAGAZINE DU THEATRE. Une brève scène de « L'Idiote » suffit pour que nous nous disions, ma femme et moi : *« Dès notre retour, il faudra demander des places à Marcel Achard. »* Fernand Ledoux nous fait part des idées qu'il a sur la tragédie. Ledoux, quel souvenir pour moi ! Le petit écran introduit chez nous des amis que nous ne voyons plus jamais. Ainsi, ce soir, Bertrand Poirot-Delpech est venu me parler de son livre qui m'attend sans doute à Paris. Je suis content de le revoir. Je pense qu'il aurait besoin « d'aller au coiffeur », comme on dit ici.

● *« A vous de juger » : la plus féroce des bêtes féroces, l'homme.*

A VOUS DE JUGER. Est-ce parce que François Chalais n'est plus l'animateur de cette émission ? Elle m'a paru, cette fois, un peu languissante, sauf pourtant quand elle nous permet de suivre (en hélicoptère) la chasse à courre de « Voyage en ballon ». Nous embrassons d'un seul regard les chasseurs, les chiens et la bête traquée dont il nous est donné d'observer de tout près les pauvres feintes, l'angoisse, l'épuisement. Ici l'homme apparaît tel qu'il est : la plus féroce des bêtes féroces, et la plus lâche (le matador, lui, joue sa vie). J'étais content de voir culbuter un cavalier. Lorsque la chasse traversait une rivière, j'aurais voulu que tout ce beau monde se noyât comme l'armée de Pharaon. Je devenais aussi féroce qu'eux : je suis un homme.

● *Brigitte Bardot : toute l'infamie d'une époque.*

JOURNAL TELEVISE. Une biche forcée ? C'est Brigitte Bardot. Toute l'infamie d'une époque est manifestée par cette meute de photographes et de reporters autour du refuge où elle s'est abattue. Cette histoire n'apprendra rien à personne. J'ignore si les garçons et les vierges de la Crète se réjouissaient d'être mangés par le Minotaure. Les metteurs en scène continueront de jeter dans la gueule du cinéma les plus beaux garçons de France et les plus belles filles, et pour dessert, on lui servira des nymphettes, des Lolita et des Zazie. Oui, l'une des plus basses époques de l'espèce humaine.

● *Le douanier Rousseau : sous le masque du petit-bourgeois ridicule.*

TERRE DES ARTS (Max-Pol Fouchet). « Le douanier Rousseau ». La vraie question n'est pas, à mon sens, celle qui est posée ici : le douanier était-il un faux naïf et faisait-il la bête ? (En vérité, comme d'ailleurs le suggère Max-Pol Fouchet, il était ce nigaud et il était ce finaud). Ce que j'ignore, et ce que j'aimerais savoir, c'est à quel moment les camarades du douanier, qui se moquaient de lui, qui organisaient la bouffonnerie de ce banquet chez Picasso, s'aperçurent que leur farce n'en était pas une, que le masque du petit-bourgeois ridicule se fendait par endroits, jusqu'au jour où la figure d'un grand peintre, tout à coup, leur apparut.

FRANÇOIS MAURIAC.

à partir du 6 octobre

PEINTURES SUR LAQUE ET OBJETS D'ART ARTISANAL

de la République démocratique du Viet-Nam

LIBRAIRIE-GALERIE DU NOUVEAU SIÈCLE
43, rue Vivienne. Paris (2e)
Ouvert tous les jours de 10 h. à 19 h.
sauf dimanche et lundi matin

LES SURINDÉPENDANTS
MUSEE D'ART MODERNE
Du 8 octobre au 6 novembre 1960

Cabarets Dancings

A MONTPARNASSE .CORA VAUCAIRE
COLLÈGE INN. 28, Rue Vavin. Dan 65.01

Jean RIGAUX PORTE d'AUTEUIL AUT. 71-18 @ 23 h. 15

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR !"
de P.L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

MOULIN ROUGE
Place Blanche - MON. 00-19
LA REVUE JAPONAISE
21 h. - Diner-dansant
23 h. - Spectacle
30 NF Minimum charge par personne
avec 1/2 bout. de Champagne

(Archives.)

LUCIA BOSE.
Avec sept ans de retard.

CINÉMA

La chronique de Bruno Gay-Lussac

● « *La Dame sans camélias* » : *une Avventura dans les milieux du cinéma.*

ON a déjà dit que l'univers d'Antonioni était l'univers du romancier. Chaque image de ses films est en effet une page de roman, et ses longueurs sont celles que quelques-uns reprochent à Proust. Le spectateur, comme un lecteur assidu ou distrait, s'il ne s'intéresse qu'à l'action des héros, ne peut donc être que déçu par cette forme d'art. Sans pousser plus loin une comparaison irritante entre le cinéma et la littérature, on peut dire que les héros d'Antonioni n'existent pas en fonction de leurs actes, mais en fonction du monde et de forces qui les entourent, dont ils sont victimes et qu'ils subissent. Le personnage d'Antonioni ne prend en effet son épaisseur que par le contexte, l'image qui l'encadre et dont le détail a plus de signification que le visage de l'homme. L'acteur, s'il reste le véhicule nécessaire de la pensée de l'auteur, n'en est pas le moyen d'expression essentiel.

Un univers clos

C'est sans doute pourquoi tous les héros d'Antonioni nous donnent cette impression d'effacement comme s'ils étaient prisonniers d'un climat, noyés dans un univers incompréhensible et clos. A l'inverse du cinéma traditionnel où le héros exerce une pression sur le monde extérieur pour créer un type, l'homme d'Antonioni est pris dans le courant confus de la vie qui le désagrège. Ce sont toutes les variétés de ce courant que la technique du metteur en scène s'efforce de nous faire découvrir, technique qui encadre parfaitement la métaphysique qui, selon nous, se dégage de ses œuvres, à savoir que tous les efforts de l'homme pour s'élever vers le sublime aboutissent à un échec et à l'absurde.

Comme tous les vrais artistes, Antonioni restera sans doute, tout au long de sa vie, fidèle à lui-même et ne cherchera de film en film qu'à améliorer ses moyens d'expression. « La Dame sans camélias » (1) qui date de 1953 et que nous découvrons donc après sept ans, est passionnant à cet égard, bien que notre jugement et notre optique soient certainement déformés par l'empreinte encore toute fraîche de « L'Avventura » qui nous astreint sans cesse à établir des comparaisons et à rechercher la constance des soucis techniques de l'auteur.

Une scène d'amour

Sur le plan des intentions, on retrouve ici l'éternelle contradiction de l'homme entre son besoin d'évasion et son impuissance à s'évader, les conditions de la vie se liguant pour le réduire à l'état d'être errant, mendiant, insatisfait de lui-même. Le cadre choisi ici n'est pas une île déserte de la Méditerranée, mais le milieu du cinéma, l'atmosphère des studios où une jeune actrice sans talent, exploitée par les producteurs pour sa seule beauté, cherche le bonheur dans la fiction. Ainsi se livrera-t-elle entièrement et passionnément en répétant une scène d'amour qui l'expulse hors des limites du temps, échappant ainsi à la vie où elle se heurte soit à l'absurde et conventionnelle jalousie d'un mari, soit à la lâcheté d'un amant. Se cognant partout contre sa propre insuffisance et celle des autres, elle se résignera, pour finir, au médiocre monde imaginaire des rôles vulgaires.

Autour de ce besoin de sublimation, Antonioni a construit la vie des gens du cinéma, vie qui se dresse comme une cité en ruine, une sinistre usine avec ses manœuvres, ses contremaîtres, ses tyrans. Si l'interprétation de Lucia Bose, Gino Cervi et Alain Cuny ne nous déçoit jamais, nous savons cependant que ce n'est pas le jeu des acteurs qui fait la qualité de ce film. Seules les découvertes de la caméra, son incessante curiosité pour les plans secondaires, la recherche de l'expression simultanée de plusieurs scènes en une seule image, bref, la lutte contre les conventions de temps et de lieu, font tout l'intérêt de cet ouvrage où, constamment, Antonioni s'efforce de faire éclater l'ordre superficiel de la vie.

BRUNO GAY-LUSSAC.

(1) Pagode.

● « *Le Milliardaire* » : *une mayonnaise qui ne prend pas.*

OUI, vraiment, dans ce « Milliardaire », il y a tout ce qu'il faut : des airs de Cole Porter, une aimable histoire de prince charmant, des couleurs de luxe, la rose et blonde, l'exceptionnelle Marilyn et puis notre compatriote, qui a séduit les Amériques, Yves Montand que l'on nous présente maintenant comme une gloire internationale.

Toutes les cordes devraient vibrer, se tordre de bonheur dans un crescendo d'enthousiasme, mais « Le Milliardaire », c'est le coup de la mayonnaise. Il y a tout ce qu'il faut d'huile et de jaune d'œuf et cela ne prend pas. George Cukor, le metteur en scène, a battu en vain des ingrédients que Billy Wilder aurait rendus onctueux à souhait ou que Frank Tashlin aurait épicés à loisir.

Vous connaissez l'histoire. Comme les bons scénarii, elle se résume en une ligne : pour plaire à Marilyn, un milliardaire se fait passer pour un apprenti comédien.

La fibre paternelle

Marilyn apparaît : collant noir, chandail bleu. Elle chante « Mon cœur appartient à papa ». Aussitôt, les 2.500 personnes qui assistent au gala du palais de Chaillot sentent pousser leur fibre paternelle. Mais deux minutes plus tard, tous ces papas en puissance s'ennuient. Leur petite fille est partie, remplacée par le milliardaire : le masque d'Yves Montand sous un chapeau melon.

Lorsqu'il prend des leçons de chant avec Bing Crosby, des cours de danse avec Gene Kelly, lorsqu'il rêve qu'il enlace Marilyn et que ses longues jambes se balancent et s'envolent, c'est le Montand que l'on attendait. Le miracle du docker de Marseille devenu aussi aérien que Fred Astaire, le « Vieux-Port-Hollywood » en un tournemain, une volte-face, un entrechat.

Mais Montand ne partira pas avec Marilyn dans une apothéose de chant, de danse, d'amour. Droit comme I, raide comme un milliardaire, il la demande en mariage.

Tant de vrai métier et de leçons factices pour rester un milliardaire sans fugue et sans délire, quelle mauvaise utilisation des compétences.

Où sont les soleils promis, les prouesses ébouriffantes ?

Marilyn est toujours le mirage de tous les hommes. Yves Montand est sûrement cité en exemple à tous les élèves de chez Berlitz, mais comme on dit justement à l'école : « *Il aurait pu beaucoup mieux faire* ». Ce n'est pas sa faute, on ne le lui a pas demandé. On espère à chaque instant mais, c'est bien connu, on désespère alors qu'on espère toujours.

——→

(Archives)

YVES MONTAND.
On ne lui a pas demandé plus.

Cette semaine dans **Cinémonde**

LES ASTRES RÉVÈLENT : Marilyn ne peut rien contre Montand-Signoret

et toute la vérité sur une triste histoire : PAUVRE B. B.

ODEON THEATRE DE FRANCE
RENAUD - BARRAULT

Octobre : jeudi 6, vendredi 7
CHRISTOPHE COLOMB

Sam. 8, dim. 9 (mat. et soirée), jeudi 13
LA CERISAIE

Lundi 10, mercredi 12
RHINOCÉROS

déjeuners
thés
dîners
sur le
G. BORDE-FRETIGNY
le yacht des croisières royales
Départs tous les jours sauf dimanche 13 h 15 - 16 h 45 - 20 h 30
Port du Gros Caillou (Quai d'Orsay, rive gauche)
RÉSERVATION OBLIGATOIRE : GUT 25-09
Parking assuré - Table réputée.
Tous les dimanches Croisière Van Gogh : Paris - Auvers-sur-Oise - L'Isle Adam.

COMÉDIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
Gaby Morlay
joue
LES JOIES DE LA FAMILLE
Comédie de
PHILIPPE HÉRIAT

THEATRE EN ROND
OURAGAN SUR LE CAINE
DERNIERES

GYMNASE
MARIE BELL
LE BALCON
30 dernières

ANA D'EBOLI
3 ACTES de Pierre ORDIONI
THEATRE CHARLES DE ROCHEFORT
64, rue du Rocher - Tél. LAB. 08-40
Tous les soirs 21 h. - Matinée dimanche 15 h.

5e MOIS
10, R. DES URSULINES (5e) - ODE. 39-19
En version INTEGRALE - v. o. s/ st. fr.
Alexandre Newski
S. M. EISENSTEIN - Serge PROKOFIEV

CINEMA D'ESSAI
17 RUE CAUMARTIN - OPE 81-50
RICHARD BURTON - CLAIRE BLOOM
DANS LE CHEF-D'ŒUVRE DE JOHN OSBORNE
LOOK BACK IN ANGER
"LES CORPS SAUVAGES"
Mise en scène de TONY RICHARDSON
Produit par HARRY SALTZMAN

FOLIES BERGÈRE
SUPER-SPECTACLE
Clients de province et de l'étranger
LOUEZ VOS PLACES
Ecrire : 8, rue Saulnier
PAR CORRESPONDANCE

MARIA MAUBAN DANS « GENOUSIE ». (Lipnitzki.)

PATACHOU DANS « L'IMPASSE ». (Bernand.)

Du rêve à la réalité.

En sortant, il ne reste qu'un air à fredonner : « *Let's make love* ». Un air qui aurait pu en dire bien davantage.

MICHELE MANCEAUX.

THÉATRE

La chronique de Robert Kanters

● « ***Genousie* » : province du pays d'Obaldia dominé par les hautes terres d'Henri Michaux et menacé par les incursions des Branquignols.**

C'EST toujours une étrange entreprise que celle de faire rire les honnêtes gens. Je crois même qu'elle devient de plus en plus difficile, non parce que les temps sont de plus en plus tristes, mais parce que les honnêtes gens sont de plus en plus blasés. Cela doit nous inspirer de l'indulgence pour deux spectacles gais, la « Genousie », de M. René de Obaldia (1) et l' « Impasse de la Fidélité », de M. Alexandre Breffort (2) qui ne sont pas tout à fait réussis, mais qui parviennent à nous faire rire très souvent.

Le château de Mme de Tubéreuse est un de ces châteaux où des intellectuels vaniteux, sous prétexte de décades ou de colloques, tiennent de vains propos. Dès le premier jour, dès la présentation, le jeune poète Christian Garcia tombe amoureux d'une belle étrangère, Irène Hassingor, qui ne parle que la langue de son pays natal, le génousien. Coup de foudre qui nous transporte sur un autre plan, les personnages secondaires s'effacent ou se transforment comme dans un rêve, la différence de langues n'est pas un obstacle, Christian et Irène s'aiment, Christian tue le mari d'Irène pour vivre sa passion jusqu'au bout... Mais le coup de foudre n'a duré que le temps d'un éclair ; nous revenons du rêve à la réalité, la scène des présentations continue, les braves intellectuels reprennent leurs papotages, et c'est à peine si, à quelques indices, Christian peut pressentir qu'il va peut-être vivre en vérité ce qu'il a déjà vécu en songe.

Quelles mœurs !

C'est à la fois joli et traité d'une manière très gaie, même si ce n'est pas très original : le passage d'un plan à un autre, du réel au possible, se fait comme dans la fameuse pièce policière de Priestley, « Virage dan-

(1) T.N.P. salle Récamier.
(2) Ambassadeurs.

NOUVELLES - EXPRESS

● ROBERT ALDRICH, qui réalise à Mexico « Day of the gun », retournera à Hollywood pour diriger Katherine Hepburn dans « Now, We Know », histoire d'une vieille actrice.

● Les représentations des « SÉQUESTRÉS D'ALTONA » ont été interdites à Alger.

● MILES DAVIS et JERRY MULLIGAN seront le 11 octobre à l'Olympia, avec une grande formation. DIZZIE GILLESPIE, Coleman Hawkins, Don Byas et Roy Elridge se réuniront pour donner un concert à Paris le 25 novembre.

● Vient de paraître le disque « Can-Can », bande originale, du film qui sortira en novembre à Paris avec FRANK SINATRA.

● ANDRÉ MALRAUX a « déconseillé » à Jean-Louis Barrault de monter au Théâtre de France la pièce de Jean Anouilh, « La Foire d'Empoigne », dont le sujet évoque les « Cent Jours ».

● JEAN VILAR montera « Ubu » au Festival d'Art Populaire qui se tiendra au Palais des Sports en décembre.

● INGMAR BERGMAN, dont le film « La Source » sortira à Paris après « L'Avventura », vient de terminer « A travers la Vitre », son premier film en couleurs selon un procédé révolutionnaire dont il est l'inventeur.

● Les CAHIERS DU CINÉMA préparent un numéro de Noël explosif sur les producteurs français.

● AKIRA KUROSAWA, réalisateur des « Sept Samouraïs », a présenté son avant-dernier film, « La Forteresse cachée », à la Cinémathèque. (Il revenait des Jeux Olympiques de Rome, car c'est lui qui tournera le film des Jeux Olympiques de Tokyo en 1964.)

THEATRE DES CHAMPS-ELYSEES - Vendredi 14 octobre : de 18 à 21 heures
A la mémoire du célèbre contrebassiste OSCAR PETTIFORD
et au bénéfice de ses enfants
LARRY DOUGLAS ET LES MUSICIENS DE JAZZ DE PARIS ET DE NEW-YORK
présentent :
UNE SOIRÉE DE JAZZ
avec le concours gracieux de :
Bud POWEL, Stan GETZ, Kenny KLARKE, Pierre MICHELOT, Lucky THOMSON, Toots THIELMANNS, Paul ROVERÉ, Don BYAS, Daniel HUMAIR, René URTREGER, Guy PEDERSEN, Raymond COURT, François GIANNEAU, Teddy HAMELINE, Harold NICHOLAS, Larry JACKSON, Kenny HAGOOD, Gordon HEATH, Lee PAYANT
Direction artistique : Marcel REMANO
Places de 5 à 20 NF - Location ouverte au Théâtre et dans les agences

STUDIO 28 10, RUE THOLOZE MON. 36-07
LES 400 COUPS
de F. TRUFFAUT (sous-titres anglais)

PAGODE
LA SIGNORA SENZA CAMELIE
(La Dame sans Camélias)
de Michel ANTONIONI v. o.
1re exclusivité

gereux » ; l'utilisation comique d'un langage imaginaire dont la « modulation de fréquence » nous permet de saisir le sens est moins réussie que dans « Un mot pour un autre », de M. Jean Tardieu ; le comique de l'absurde, du pataquès, volontiers macabre (« *Monsieur tue les cadavres maintenant ? Quelles mœurs !* »... « *Temps sec sur les personnes nées entre le 21 et le 23 novembre...* », etc.) doit beaucoup aux humoristes américains ou anglais comme Thurber ou Chas Addams et, par-delà, à Lewis Carroll.

Mais c'est un plat qui ne manque pas de saveur. Plusieurs livres, des « Richesses naturelles » au « Centenaire », ont montré que M. de Obaldia avait une personnalité baroque, mais une personnalité. M. Jean Vilar et M. Roger Mollien ont bien fait de l'amener au théâtre. Il a de la verve et de l'invention ; parfois, ses plaisanteries sentent un peu le cuistre (il lui reste quelque chose de ces colloques et de ces décades dont il se moque en connaissance de cause) et parfois l'originalité qu'il veut avoir gâte celle qu'il a. Mais personne comme lui ne peut acclimater sur la scène française aujourd'hui un certain mélange d'humour et de poésie. La Genousie n'est qu'une province du pays d'Obaldia, dominé par les hautes terres d'Henri Michaux et menacé par les incursions des branquignols. Cette première expédition, fort bien dirigée par MM. Roger Mollien et Jean Rochefort et par la belle Génousienne Maria Mauban, nous donne envie d'y retourner.

(Apis.)
SACHA DISTEL.

● « *Impasse de la Fidélité* » : *un peu trop fidèle à « Irma la douce* ».

ENTRE les plaisanteries de M. de Obaldia (« *Avez-vous lu les « Masques Funèbres » de Borniol ou « Felix Culpa » de Potin ?*) et celles de M. Breffort (« *la minoterie de l'escalier; le facteur qui s'appelle Rhésus* »), il n'y a pas tellement de différences. «Impasse de la Fidélité» est une charmante comédie musicale dont les qualités et les défauts se balancent presque exactement, si bien que, selon votre humeur, vous passerez une soirée exquise ou une soirée un peu morne. Ce qu'il y a de bon, ce sont les couplets de M. Breffort, entre Carco et Guy Béart ; c'est Patachou, même si sa mise au point n'est pas aussi précise que dans son tour de chant ; c'est Fernand Sardou, plein d'aisance, de métier, sans jamais charger ; ce sont les petits rôles bien tenus, les décors de Malclès, les petits ballets... Ce qu'il y a de moins bon, c'est le canevas, une sorte de « remake » d' « Irma la Douce », avec un personnage qui a un double rôle, l'homme dans « Irma », la femme ici, la pointe d'exotisme, le duo à distance comme si Popincourt rimait avec Caulaincourt, etc., mais un remake par un auteur qui négligerait parfois d'être fort et souvent d'être bref ; et la musique de M. Jean-Pierre Mottier est à la fois bonne et mauvaise parce qu'elle est charmante avec un petit air de déjà entendu. Il suffirait en somme d'un peu moins de fidélité aux recettes éprouvées pour sortir ce gentil spectacle de l'impasse.

ROBERT KANTERS.

RADIO

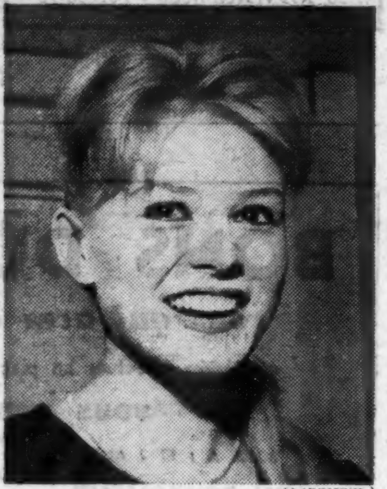
La révolution n° 1

● *Les auditeurs d'Europe n° 1 vont de surprise en surprise.*

TOUT côté « Helzapoppin » a disparu de l'immeuble d'Europe n° 1, rue François-Ier ; plus d'échafaudages perpétuels, plus de coups de marteau intempestifs pendant les émissions, plus d'échelles dans les couloirs. Europe n° 1 a grandi, s'est assagi ; un grand fleuriste vient tous les matins disposer d'intimidants bouquets dans le hall, des hôtesses vous annoncent, des secrétaires vous font patienter, bref l'anarchie a cédé la place à la respectabilité.

Et comme dans toute maison sérieuse, on décide une fois par an que tout (ou presque) doit changer. En fait, tout ou presque change depuis le 3 octobre, date fixée pour le lancement de la nouvelle saison.

Si la formule d'Europe n° 1 peut se définir comme un cocktail de chansons, de variétés et de jazz, une grande partie de son succès revient



(Lipnitzki.)
SOPHIE DAUMIER.
Des jeunes et encore des jeunes.

à ses émissions d'informations, vivantes, complètes, remarquables. Quoi de neuf dans ce domaine ? A Maurice Siégel, directeur des informations, de le dire : « *Nous venons de découvrir quelque chose d'important : un bulletin d'information ne doit pas être lié à la personnalité du journaliste qui l'écrit, mais composé en fonction de l'auditeur qui l'écoute. Un exemple: l'ouvrier qui se lève à 6 heures ne s'intéresse pas aux mêmes événements que la « femme au foyer » qui ouvre la radio pour faire son ménage à 11 heures du matin.*

Quand « K » parle

— Si je comprends bien, à 11 heures, la santé de Brigitte Bardot peut prendre le pas sur la session de l'O.N.U. ?

— *Exactement.*

— Combien de bulletins diffuserez-vous par jour ?

— *23 en tout.*

— Les heures des bulletins changent-elles ?

— *Un peu : le matin jusqu'à 9 heures et le dimanche après-midi, informations toutes les demi-heures ; deux gros bulletins collectifs seulement à 12 h 30 et 19 h 30, un bulletin important à 0 heure également.*

— Et Claude Terrien ?

— *Il garde évidemment son « Europe Express » de 8 h 30, mais reprend l'antenne à 19 heures ; autre chose d'important : tous les bulletins seront « élastiques » ; ils pourront durer de 2 minutes, s'il ne se passe rien, à... 24 heures, si l'actualité le justifie. Nous voudrions, en fait, devenir une agence de presse permanente.*

— Donnerez-vous une place plus importante aux commentaires ?

— *Nous informons, c'est l'auditeur qui commente. Nous entrons dans une maison : le concierge lit « L'Aurore », au deuxième, un gars lit « L'Humanité », la dame du troisième, « Le Figaro ». En achetant un journal, on exprime une opinion, pas en écoutant la radio ; la radio n'est pas un choix...*

— Le dimanche, retransmettez-vous les événements sportifs ?

— *En principe, non. Sur ce plan, nous ne pouvons pas nous battre avec la télévision. Si, une fois dans sa vie, on a suivi la retransmission d'un match de football à la télé, on ne peut plus supporter, après, d'écouter, assis dans son fauteuil : « Machin passe la balle à Truc, qui la passe à Chose... » ; nous nous contenterons de donner les résultats.*

— La Télévision vous porte-t-elle ombrage dans un autre domaine ?

— *Non, je ne crois pas. Nous sommes imbattables sur l'événement ; si « K » parle d'un balcon aux Américains, nous sommes en possession de la bande originale une heure plus tard, et nos auditeurs entendent K parler ; la Télévision, pour sa part, doit se contenter de demander à un speaker de lire une dépêche...*

Notre ambition se résume en peu de mots : nous voulons devenir la grande station du « direct ».

Mais « Europe » sans chansons ne serait plus « Europe » ; l'homme-chansons d'Europe n° 1 est Lucien

(Archives.)
J.-P. BELMONDO.

Morisse, directeur des programmes. Filiforme et survolté, il explique :

« *Ce qui va changer ? Beaucoup de choses, bien que je ne sois pas pour une révolution mais pour une évolution... Ce que nous voulons ? Que l'auditeur moyen, en allumant son poste, nous reconnaisse... et qu'il n'ait pas envie de tourner le bouton !*

— Quel public voulez-vous toucher ?

— *Les jeunes, les jeunes et encore les jeunes. Europe n° 1 est né il y a cinq ans avec le microsillon ; nous devons notre succès au disque, nous continuerons à soutenir — pour ne pas dire à pousser — des chansons et des chanteurs ; hier les Platters, Gilbert Bécaud, Charles Aznavour, aujourd'hui, Sacha Distel, demain... nous n'en savons rien encore.*

Politique du tube

— Mais en attendant une relève de vedettes, quelle sera votre politique ?

— *La politique du « tube »* (1). *Si une chanson a du succès, nous n'hésiterons pas à la diffuser dix fois par jour ; nous n'aurons plus le complexe du « doublon » ; après tout, on repasse facilement dix fois de suite sur un électrophone le disque qu'on aime.*

— Beaucoup d'émissions nouvelles ?

— *Sur le plan des émissions, quelques certitudes : « Edith Piaf et ses amis », « Ivanhoé » pour les enfants... et deux projets presque sûrs auxquels je tiens énormément : un feuilleton sur la vie de Billie Holliday avec Simone Signoret dans le*

(1) Gros succès.

(Archives.)
MAURICE SIÉGEL.
En direct.

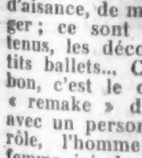
rôle de « Lady Day » et la lecture quotidienne d'un chapitre de la Série Noire par Jean-Paul Belmondo. Mais la grande innovation réside dans la recherche de voix nouvelles.

— C'est-à-dire ?

— *C'est très simple, je vais vous donner les noms de nos animateurs ; ils disposeront d'une à deux heures d'antenne tous les jours : Roger Dumas et Marie-José Nat, Pierre Tchernia, Roméo Carlès, Sophie (« Patate ») Daumier, Jean-Claude Pascal, Daniel Filipacchi, Robert Manuel, Martine Carol, Sacha Distel, Raymond Devos, Pierre Dac, Henri Salvador... toutes ces vedettes ont signé un contrat de trois mois, renouvelable, avec Europe n° 1.*

(Archives.)
LUCIEN MORISSE.
Dix fois par jour.

Galerie PIERRE HAUTOT



Toutes les reproductions de peintures de Maîtres, sélectionnées par l'U.N.E.S.C.O.
LITHOGRAPHIES ORIGINALES - ENCADREMENTS
CATALOGUE SUR DEMANDE
Cadeaux de fin d'année et cadeaux d'entreprise 7, r. du Bac LIT. 26-41

STUDIO DE L'ETOILE 14, RUE TROYON ETO. 19-93
Un film de **KENJI MIZOGUCHI**
L'INTENDANT SANSHO
Grand Prix LION D'ARGENT - Festival de Venise
Semaine : mat. 15 heures. Permanent 19 h. 15 à 24 heures. Sam., dim., fêtes, permanent 14 heures à minuit
Version originale - S.-t. fr.

Paris en parle...

→

— Mais... que vont devenir les meneurs de jeu traditionnels ?

— *Les auditeurs les aiment beaucoup... ils assureront des liaisons, s'occuperont des publicités...* »

En sortant du bureau de Lucien Morisse, j'ai rencontré plusieurs meneurs de jeu ; ils paraissaient tous un peu déprimés... On les comprend !

DANIELE HEYMANN.

MUSIQUE

« Vol de nuit » contre « Madame Butterfly ».

● *Un des maîtres du dodécaphonisme entre à l'Opéra-Comique.*

LA saison lyrique parisienne débute, le 7 octobre, par la création, à l'Opéra-Comique, de deux œuvres contemporaines : « Vol de Nuit » de Luigi Dallapiccola, adapté du roman de Saint-Exupéry, et « Les Adieux » de Marcel Landowski.

Luigi Dallapiccola est un des « cas » les plus passionnants de la musique contemporaine. Cet homme discret, secret, dont on connaît à peine le visage, est probablement le seul compositeur d'aujourd'hui qui, tout en étant de la plus active avant-garde, nous propose de l'avenir une image rassurante.

On sait en effet tout ce que la technique dite « dodécaphonique » ou « sérielle », née au centre de l'Europe, peut avoir d'inhumain dans ses prémisses. Traitée par ceux-là mêmes qui l'ont enfantée, elle conserve un aspect intellectuel et mathématique qui peut rebuter bien des auditeurs non prévenus.

Avec Dallapiccola, tout change comme par miracle. Né à Pisino d'Istria en 1904, aux confins de l'Italie et de l'Europe centrale, il est avant tout l'héritier naturel — et nullement honteux — d'une tradition essentiellement vocale, et qui n'a connu aucune solution de continuité entre Palestrina et Puccini. Ayant suivi le conseil de Verdi : « Torniamo all'antico, e sarà un progresso », il en est arrivé à regretter les modes de la musique polyphonique ; et c'est ainsi que la « série » s'est imposée à lui, comme un mode parmi les autres. L'expérience post-wagnérienne, celle qui a conduit Schönberg et les autres au dodécaphonisme, lui a manqué ; mais, rejoignant vers 1935 Alban Berg, il apporte aux nouvelles disciplines l'éclairage de la tradition vocale italienne ; par là-même, la série s'humanise, sans rien abdiquer de sa rigueur ; et, du « Vol de Nuit » que nous offre l'Opéra-Comique jusqu'aux « Canti di Prigionia », notre époque trouve en lui l'un de ses interprètes les plus fidèles, puisque, derrière notre civilisation de machines, il laisse entendre les battements du cœur : c'est d'ailleurs là le sujet même de « Vol de Nuit », où le héros sait découvrir sa vraie liberté derrière — et par-delà — une tyrannie implacable. Et, c'est en même temps, ce qui fait tout le prix d'une musique qui, par-delà des règles inexorables, a su retrouver sa liberté essentielle.

La part du lion

Marcel Landowski, auteur-compositeur des « Adieux », est le fils de Paul, le sculpteur ; il a quarante-cinq ans, et vient de découvrir que ses œuvres précédentes, comme la dernière-née, se caractérisent par une quête éperdue de l'absolu. Aussi est-ce de l'absolu en amour qu'il est question dans ces « Adieux », pièce à un seul personnage chanté, une femme qui, pour garder intact son amour pour un homme, décide de se séparer de lui. C'est Jane Rhodes (« Carmen ») qui sera Isabelle, Claude Nollier lui donnera une réplique parlée.

L'événement que constitue la représentation de ces deux œuvres attire l'attention sur les efforts poursuivis depuis plusieurs mois par notre seconde scène lyrique nationale. Sans doute, Marcel Lamy, son directeur, dans le cadre d'une « réunion » où l'Opéra se taille la part du lion, n'a-t-il point tous les moyens, financiers et pratiques, que lui mériteraient les buts qu'il s'est fixés ; mais il entend compenser cet ordre de défaillances par un travail accru de préparation, qui tranche heureusement avec les habitudes passées de la maison.

CAMILLE RAMEAU.

L'ENTREPRENEUR... TROP ENTREPRENANT !

« Mademoiselle, permettez-moi de vous inviter à souper... je reviens du congrès des entrepreneurs... » Peu rassurée par cette surprenante entrée en matière, une jeune et jolie danseuse de cabaret, Mlle Anny Zeth, qui regagnait son hôtel au milieu de la nuit, braqua sur son interlocuteur la lumière de son boîtier Wonder et le trop galant industriel n'insista pas. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.

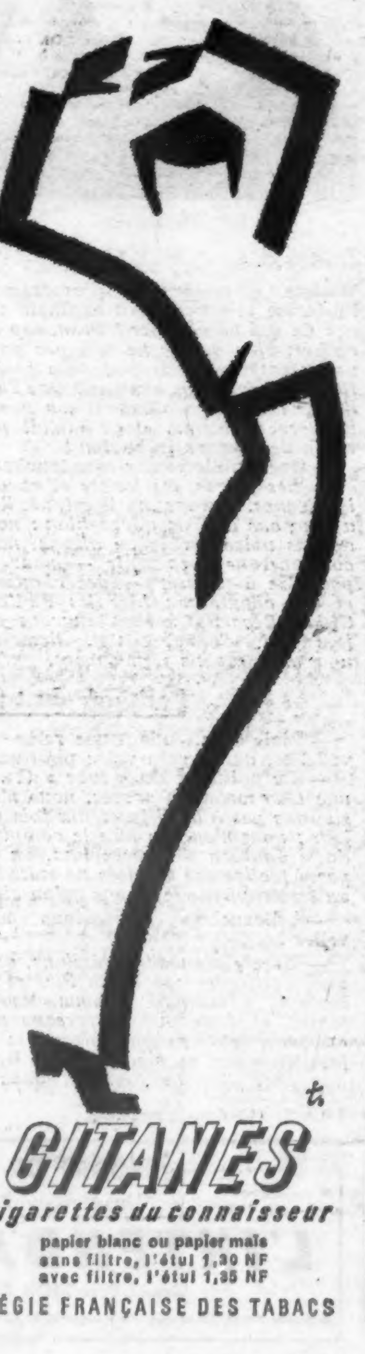
FOURRURES
GALUZ
les peaux les plus précieuses
harmonisées
à votre ligne personnelle
et la collection-choc agneau-velours
71 AVENUE VICTOR HUGO PARIS 16e

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE —

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,05 NF. V.38 P. 1493.



GITANES
cigarettes du connaisseur
papier blanc ou papier maïs
sans filtre, l'étui 1,30 NF
avec filtre, l'étui 1,35 NF
RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS

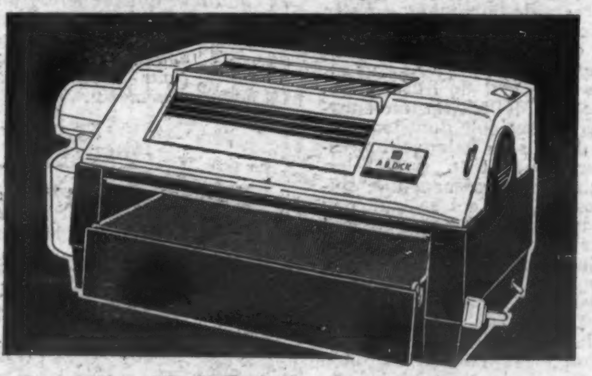
DOUBLE EXPOSITION
★ Au Salon du Bureau
AIGLE vous présente ses dernières créations.
★ 51, rue Vivienne,
entre la Bourse et les Boulevards
AIGLE expose sur 2.200 m2 la totalité de sa production.
800 modèles métal ou bois
Parking dans le hall
AIGLE EAGLE
PROVOF
Meubles AIGLE 51, rue Vivienne. - PARIS 2e
GUT. 44-26 +
Références stand : 3 A 250

LES
IMPERMÉABLES
de
jack Romoli
Exclusivités masculines
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

Préparez dès aujourd'hui
votre carrière de demain
EN DEVENANT
un des ROUAGES ESSENTIELS DE VOTRE ENTREPRISE
Cours oraux ou par correspondance :
- GRAPHO et MORPHO-PSYCHOLOGIE
- PSYCHOLOGIE des PROFONDEURS
- OPERATEUR-PSYCHOTECHNICIEN
- PROMOTION SOCIALE
Documentation gratuite sans engagement :
I. C. H.
PSYCHOTECHNIQUE
(service EX)
62, avenue Foch
MARCQ-LILLE (Nord)

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS — UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF — UNE PARFAITE LIQUIDITE

LA PREUVE *par la* COPIE !



A·B·DICK photocopie tout :
TOUT ce qui est imprimé, dactylographié, manuscrit, dessiné, photographié, tiré au duplicateur (feuilles volantes ou pages reliées)...
TOUTES les couleurs d'encres, de crayons, de stylos à bille de toute origine, de rubans machine...
ET ses copies sont d'un noir intense permanent, sur un fond franchement blanc : plus de copies brunes, jaunâtres, fades, illisibles.
A • B • DICK = copies totales et durables !
Démonstration gratuite et sans engagement :
Y. A. CHAUVIN
Concessionnaire exclusif pour la France
4 bis et 6, rue aux Ours, PARIS (3e)
TURbigo 84-35 +
YAC
6.303
Demandez la CARTE-TEST A • B • DICK/YAC

l'Avant-Scène

LA PLUS IMPORTANTE REVUE DE THÉATRE

PHOTO PIC

OFFRE

DES COLLECTIONS DE 8 NUMÉROS (10 NF.)

COLLECTION A	COLLECTION B
PATATE Marcel Achard	**VU DU PONT** Arthur Miller, adp. Marcel Aymé
OURAGAN SUR LE CAINE Hermann Wouk, adap. J.A. Lacour	**LE MAL COURT** Jacques Audiliberti
L'ANNÉE DU BAC José-André Lacour	**TCHIN TCHIN** François Billetdoux
BL'-ISE Claude Magnier	**ONCLE VANIA** A. Tchekov, adap. G. et L. Pitoeff
LE JOURNAL D'ANNE FRANK F. Goodrich et A. Hackett, adap. G. Neveux	**UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE** G. Serreau, d'après M. Duras
LA CERISAIE A. Tchekov adap. Georges Neveux	**UN CERTAIN GOUT DE MIEL** Shelagh Delaney, adap. G. Arout et F. Mallet-Joris
LE SEXE ET LE NÉANT Thierry Maulnier	**DOUZE HOMMES EN COLÈRE** Reginald Rose, adap. A Obey
LES OISEAUX DE LUNE Marcel Aymé	**COMME AVANT MIEUX QU'AVANT** L. Pirandello, adap. Marie-Anne Comnène

UN ABONNEMENT EXCEPTIONNEL DE 15 MOIS

3 premiers mois gratuits
60 pièces en 30 numéros
tarif normal de 12 mois
France : 36 NF.
Etranger : 41 NF.

UNE ÉDITION DE LUXE "BIBLIOTHÈQUE"

sous jaquette en rhodialine
tirage sur couché
pochette cartonnée
supplément : 15 NF.

DANS CHAQUE NUMÉRO :

1 grande pièce d'actualité (texte intégral)
1 pièce en un acte (texte intégral)
10 à 18 pages de photos
des portraits d'artistes
des chroniques, etc...

DEUX NUMÉROS PAR MOIS

225 numéros publiés
(catalogue complet sur demande)
160 numéros épuisés
tous les succès joués à Paris
textes intégraux

AUTEURS PUBLIÉS DANS "L'AVANT-SCÈNE".

marcel ACHARD, arthur ADAMOV, jean ANOUILH, gabriel AROUT, jacques AUDIBERTI, marcel AYMÉ, samuel BECKETT, françois BILLETDOUX, dino BUZZATTI, alejandro CASONA, rené CLAIR, paul CLAUDEL, jean COCTEAU, shelagh DELANEY, jacques DEVAL, maurice DRUON, diego FABBRI, marcel FRANK, nino FRANK, andré GILLOIS, paul GILSON, maxime GORKI, sacha GUITRY, guillaume HANOTEAU, henri IBSEN, eugène IONESCO, VON KLEIST, josé-andré LACOUR, roland LAUDENBACH, jean-bernard LUC, claude MAGNIER, curzio MALAPARTE, robert MALLET, félicien MARCEAU, thierry MAULNIER, arthur MILLER, henry de MONTHERLANT, MORVAN-LEBESQUE, georges NEVEUX, rené de OBALDIA, andré OBEY, O'NEILL, marcel PAGNOL, luigi PIRANDELLO, j.-b. PRIESTLEY, claude-andré PUGET, pol QUENTIN, ROGER-FERDINAND, jean-louis RONCORONI, andré ROUSSIN, armand SALACROU, claude SANTELLI, jean-paul SARTRE, marc-gilbert SAUVAJON, georges SHEHADE, georges SORIA, claude SPAAK, august STRINDBERG, anton TCHEKOV, henri TROYAT, peter USTINOV, louis VELLE, thornton WILDER, tennessee WILLIAMS, oscar WILDE.

BON A RETOURNER A "L'AVANT SCENE"
27, rue Saint-André-des-Arts - PARIS VIe

A découper selon le pointillé

Je désire (cocher la ou les solutions choisies)

	France	Etranger
● La collection A de 8 numéros	10 NF.	12 NF.
● La collection B de 8 numéros	10 NF.	12 NF.
● Un abonnement de 15 mois les trois premiers mois gratuits	36 NF.	41 NF.
● dans l'édition luxe "Bibliothèque" supplément	15 NF.	15 NF.

Ci-joint le titre de paiement (de préférence C.C.P. PARIS 7353.00) ....

NOM ....

ADRESSE ....

Pour les lecteurs de la région parisienne qui désirent aller au théâtre
Tél. MED. 13-13 "THEATRE-CLUB" l'Association des Spectateurs - 27, rue Saint-André-des-Arts

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

30 SEPTEMBRE

LA guerre civile : ce que ces trois mots recouvrent, le savez-vous vraiment ? Il y a loin de celle qui règne dans les esprits, qui n'a jamais cessé de régner chez nous, au conflit qui dresse un peuple sans armes contre des légions conduites par des chefs dont c'est le métier. Je vous renvoie souvent à la guerre d'Espagne et vous ne me répondez jamais — sans doute parce que vous ne l'avez pas vécue, mais surtout parce que vous vous refusez à entendre sa leçon terrifiante. Ce que vous appelez « l'interrègne gaulliste » est, en vérité, ce temps de grâce qui dure depuis le jour où, à la dernière seconde, le pas des légions qui allaient nous broyer a été suspendu.

Vous avez beau dire : ce n'est pas de l'Histoire passée, mais du présent le plus présent. Je nie que le général de Gaulle soit d'abord venu pour mettre un terme à la guerre d'Algérie. Il est venu pour que les parachutistes ne débarquent pas à Marseille et à Paris. Que se serait-il passé alors ? La résistance eût été nulle ; beaucoup d'entre nous auraient été fusillés. L'un des plus fameux colonels de ce moment-là se faisait une joie de m'abattre, l'un des premiers. Il l'avait confié à un ancien ministre de mes amis de qui je le tiens. Et puis l'ordre aurait régné, cet ordre dont l'Armée aujourd'hui partage le secret avec la police, lorsqu'elle accomplit ses besognes.

AUJOURD'HUI, les choses ne se passeraient pas si simplement, je vous l'accorde, grâce à ce que vous appelez « l'interrègne gaulliste » : un certain esprit de gauche reprend conscience de lui-même ; mais cet esprit se manifeste... par des manifestes, précisément, par des signatures au bas de textes où des Français exaspérés se délivrent. Les mots sont créateurs d'équivoque : l'adversaire a tôt fait de s'en saisir pour perdre l'éternel ennemi de l'homme bardé de fer : l'intellectuel bardé de raisons.

DE GAULLE écarté (et vous êtes si impatient qu'il le soit que vous feignez de croire que c'est chose faite), il reste en effet la guerre civile, la vraie, celle qui comble de jeunes corps les fosses communes. Chez nous, les fosses communes seraient d'un seul côté. En doutez-vous ? Avec quoi vous battriez-vous ? Où sont vos dépôts d'armes ? Où s'exercent vos commandos ? Par qui seriez-vous ravitaillés ? Ce sont les avions italiens et nazis qui permirent à Franco de réduire son peuple héroïque. Ce peuple n'a été écrasé que parce que nous l'avons abandonné. Dans une guerre civile, le parti qui n'est pas soutenu du dehors est condamné d'avance. Pour qu'il le soit, il faudrait que les grandes nations fussent résignées à une nouvelle grande guerre. En 1938, Hitler y était déjà résolu dans son cœur ; il ne ménageait plus rien ; et ses bombardiers frayèrent sauvagement la route aux Maures de Franco.

Pourquoi parler à la légère de « l'interrègne gaulliste », alors que vous en devriez parler comme d'un temps de grâce qui nous est encore départi ? Si vraiment, et selon ce que vous reconnaissez vous-même, la guerre civile demeure après de Gaulle notre perspective unique, pourquoi choisir délibérément le malheur ? Pourquoi cette hâte, cette impatience, ce désir d'écarter l'homme qui dans les jours qui viennent, j'en jurerais, sera le défenseur de ses frères écrivains, professeurs, artistes, honneur de la France et sa plus sûre gloire ?

2 OCTOBRE

JE ruminais ces pensées sur des routes pluvieuses. Je roulais vers Royan où Guillaume Gillet voulait me présenter lui-même à l'église qu'il y a édifiée : son église, son orgueil. Nous étions résignés à la pluie, mais l'azur apparut à travers la brume déchirée. Sauveterre-de-Guyenne, Libourne, Saint-André-de-Cubzac... Au-delà, je pénètre dans une région que je connais mal et qui pourtant m'est chère : c'est le pays d'André Lafon, mon ami. Ce soir, en rentrant, nous ferons un détour pour nous arrêter au cimetière de Blaye où il repose. Le pays d'André Lafon... Ces temps derniers, dans « Les Lettres Françaises », je ne sais qui le traitait dédaigneusement de « poète régionaliste ». Et certes, il est vrai que cette source a jailli au bord de l'estuaire immense que je longe en ce moment. Mais le royaume d'André était en dedans de lui : ce monde intérieur qui était le nôtre m'a toujours incliné à juger étroites et bornées les perspectives « cosmiques » des poètes d'aujourd'hui.

« JE la vois ! Qu'elle est belle ! » Un grand vaisseau sombre se dresse au-dessus de cette exposition universelle qu'est le nouveau Royan : l'église de Guillaume Gillet. Elle est fille de l'estuaire et de la mer ; elle leur ressemble, mais non à cette ville ni à ce peuple. On dirait que ce bâtiment de haut bord, aux noires voilures déchiquetées, a échoué là, et son pavillon est celui d'un pays inconnu.

Cette église a beau être de béton, elle nous arrive pourtant du fond des siècles, elle participe de styles auxquels elle n'a rien emprunté. « Que votre père eût été heureux de voir cette église ! », dis-je à Guillaume qui me répond : « Il la voit... »

C'EST l'heure du retour. Je songe au cimetière de Blaye où je vais m'arrêter, où un matin de mai, il y a quarante-cinq ans, je balbutiais des mots d'adieu au poète et au soldat. Un bruit sec : une pierre, comme lancée par une invisible fronde, atteint le pare-brise qui se craquelle, puis se rompt. Nous ne pourrons plus avancer que lentement. Cent kilomètres nous séparent encore de Malagar et c'est déjà le crépuscule : il nous faut donc renoncer au détour par Blaye. Je m'y résigne, n'ayant jamais eu la dévotion des cimetières : tous mes morts sont au-dedans de moi. Mais nous nous trompons de route ; je lis sur une borne : Blaye, 1 kilomètre, et tout à coup, à droite, ce mur que des croix dépassent... Nous interrogeons une femme : oui, c'est le cimetière de Blaye. Oui, elle connaît la tombe d'André Lafon. Elle nous y conduit. Je crois à ces miracles pour nous seuls.

Nous voici devant la pierre étroite où est écrit le nom de ce poète si différent de ceux d'aujourd'hui, inconnu d'eux ou dédaigné. Que lui importe, à lui, déjà détaché de toute gloire humaine lorsque la mort le prit, sinon de tout amour, car il n'était que tendresse.

Nous récitons le « De Profundis » par habitude, mais c'étaient les versets du « Magnificat » qu'auraient dû faire monter à nos lèvres les reliques de cet humble, éternellement glorifié. Je cueille des fleurs bleues dont j'ignore le nom qui poussent par touffes au bord de la tombe. Nous rentrons dans un crépuscule calme. Le pare-brise ne nous protège plus de la brise ; je ferme les yeux sous ce souffle humain.

F. M.

P.S. — Robert Barrat arrêté, écroué à Fresnes ! Cette geôle va-t-elle recevoir, comme il y a seize ans, les meilleurs et les plus purs ? Vous vous trompez, vous faites fausse route. Nous ne sommes pas d'accord, Robert et moi, sur l'Algérie, comme nous le fûmes sur le Maroc au temps de France-Maghreb. Mais ce dont je demeure assuré, c'est que la charité du Christ inspire toutes ses démarches. Je ne crois pas aux crimes de la charité. A ses imprudences ? Oui, bien sûr ! Qu'avez-vous pu découvrir dans la maison de Dampierre qui ait rendu nécessaire l'incarcération de ce dangereux criminel ?

Puisse le général de Gaulle prendre en main la cause de ses frères écrivains qu'il honore et qu'il aime, de ses frères chrétiens avec lesquels il communie dans l'espérance. J'ignore ce qu'on reproche à Barrat, mais peut-être fallait-il un contrepoids aux excès que d'autres commettent. Peut-être au jour de la réconciliation serons-nous heureux qu'au-dessus de tous les partis un homme comme Robert Barrat ait existé, qu'en dépit des abominations d'une guerre fratricide, il ait sauvegardé cette fraternité entre les hommes de toutes races et de toutes religions dont il demeure l'apôtre au milieu de nous.

L'EXPRESS

DIRECTION

Jean-Jacques Servan-Schreiber

REDACTION

Rédacteur en Chef : Philippe Grumbach

Dir. de « Mme Express » : Christiane Collange

91, Champs-Elysées, Paris (8e). Tél. : ELY. 88-61

ADMINISTRATION

Secrétaire général : Jacques Huteau

Dir. de la Publicité : Marie-Claire de Fleurieu

29, rue de Marignan, Paris (8e). Tél. : BAL. 69-20
(angle Champs-Elysées)
Les jours fériés : ELY. 03-02

Composition de TYPO-ELYSEES, 91, av. des Champs-Elysées, Paris.
Tirage des I.P.R. Raymond Séguin, 10, r. du Faubourg-Montmartre, Paris.
« L'EXPRESS », S.A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber.

Le SEL voici l'ennemi !
...l'ennemi de votre circulation

Plus vous absorbez de sel, plus votre organisme retient d'eau. Votre médecin vous le dira : il n'est pas bon que vos tissus se gorgent anormalement d'eau ; car la circulation devient alors difficile.
Par contre, en buvant de l'eau très pure, on élimine du sel, le corps rejette l'eau inutile ; les muscles redeviennent souples, la circulation s'améliore.

L'eau Charrier est la plus pure, la moins salée de toutes les eaux minérales naturelles de France. Son goût de pureté en fait l'eau de table par excellence. Cette pureté irremplaçable recommande tout particulièrement l'eau Charrier pour le coupage des biberons de bébé.

buvez
CHARRIER
EAU MINÉRALE NATURELLE
La moins salée des sources de France

Langelaan & Cerf

60-12